



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME XXIII.


DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OÙ LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES;

PAR J. F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN, ET ACCOMPAGNÉE D'UN BEL ATLAS IN-FOLIO.

TOME VINGT-TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1820.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

CINQUIÈME PARTIE.
VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

SUITE DU TROISIÈME VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

CHAPITRE III.

Relâche à Taïti et aux îles de la Société; suite du voyage jusqu'à l'arrivée sur la côte d'Amérique.

Cook quitta les îles des Amis le 17 juillet. Il découvrit le 8 août une île sur laquelle il aperçut des habitans, mais il n'y mouilla point. Il ne crut pas devoir s'exposer à perdre l'avantage d'un vent favorable, afin d'examiner une île qui lui paraissait

de peu d'importance. Il n'avait pas besoin de rafraîchissemens, et son arrivée aux îles de la Société ayant déjà été si retardée par des contre-temps imprévus, il voulait éviter tout ce qui pourrait prolonger ce délai.

Cette île gît par 23° 25′ de latitude sud, et 210° 37′ de longitude orientale. On apprit, de quelques insulaires qui s'approchèrent dans des pirogues, que son nom est Toubaouaï.

On découvrit Taïti le 12 août.

« Du moment où nous approchâmes de l'île, dit Cook, plusieurs pirogues, conduites chacune par deux ou trois hommes, prirent la route des vaisseaux; mais comme ces insulaires étaient des classes inférieures, O-maï ne fit point attention à eux. Les naturels ne le regardèrent pas avec plus d'empressement, et ils ne semblèrent pas même s'apercevoir qu'il fût un de leurs compatriotes; ils lui parlèrent néanmoins quelque temps. Enfin nous vîmes arriver un chef, appelé *Outi*, que j'avais connu autrefois; il était beau-frère d'O-maï, et il se trouvait par hasard dans cette partie de l'île : trois ou quatre personnes, qui toutes avaient connu O-maï avant qu'il s'embarquât sur le bâtiment du capitaine Furneaux, l'accompagnaient. Leur entrevue n'eut rien de tendre ni de remarquable; ils montrèrent, au contraire, une indifférence parfaite, jusqu'à ce qu'O-maï, ayant amené son beau-frère dans la grand'chambre, ouvrit la caisse qui renfermait ses

plumes rouges et lui en donna quelques-unes. Les insulaires qui étaient sur le pont ayant appris cette grande nouvelle, les affaires changèrent tout de suite de face. Outi, qui voulait à peine parler à O-maï, le supplia de permettre qu'ils fussent *tayos* (amis), et qu'ils changeassent de nom. O-maï accepta cet honneur; et, pour témoigner sa reconnaissance, il fit un présent de plumes rouges à Outi, qui envoya chercher à terre un cochon qu'il destinait à son nouvel ami. Chacun de nous sentit que ce n'était pas O-maï, mais ses richesses, qu'aimaient les insulaires : s'il n'eût point étalé devant eux ses plumes rouges, qui sont les choses les plus estimées dans l'île, je crois qu'ils ne lui auraient pas même donné un coco. C'est ainsi que se passa la première entrevue d'O-maï avec ses compatriotes; j'avoue que je m'y étais attendu; mais j'espérais toujours qu'avec les trésors dont la libéralité de ses amis d'Angleterre l'avait chargé, il deviendrait un personnage important; que les chefs les plus distingués des îles de la Société le respecteraient et lui feraient leur cour. Les choses se seraient certainement passées ainsi, s'il avait mis quelque prudence dans sa conduite; mais il fut loin de mériter cet éloge : je suis fâché de dire qu'il fit trop peu d'attention aux avis multipliés de ceux qui lui voulaient du bien, et qu'il se laissa duper par tous les fripons du pays.

« Les insulaires avec lesquels nous causâmes du-

rant cette journée nous apprirent que deux vaisseaux avaient relâché, à deux reprises différentes, dans la baie d'Oheitepeha, depuis mon départ en 1774, et qu'ils avaient laissé des animaux pareils à ceux qui se trouvaient sur mon bord. Des recherches ultérieures me firent connaître que ces bâtimens étrangers leur avaient laissé des cochons, des chiens, des chèvres, un taureau, et le mâle d'un autre quadrupède, dont nous ne pûmes deviner l'espèce sur la description imparfaite qu'on nous en donna. Ils nous dirent que ces vaisseaux étaient venus d'un port appelé *Rima*; nous conjecturâmes qu'il s'agissait de Lima, capitale du Pérou, et que les bâtimens étaient espagnols. On nous informa aussi que les étrangers avaient construit une maison durant leur première relâche, et qu'ils avaient laissé dans l'île quatre hommes; savoir deux prêtres, un domestique, et une quatrième personne, appelée *Matima*, qui fut souvent l'objet de la conversation; qu'ils avaient emmené quatre des naturels, que les deux bâtimens étaient revenus environ dix mois après; qu'ils avaient ramené deux des Taïtiens, les deux autres étaient morts à Lima; qu'au bout d'un séjour de peu de durée, ils embarquèrent leurs compatriotes, mais que la maison bâtie par eux subsistait encore.

« Les amis d'O-maï publièrent dans l'île qu'il y avait des plumes rouges à bord de nos vaisseaux; cette importante nouvelle mit tout le monde en

l'air : le lendemain, dès le point du jour, nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues remplies d'insulaires, qui apportaient au marché des cochons et des fruits. Une quantité de plumes aussi peu considérable que celle qu'on tire d'une mésange, nous procura d'abord un cochon du poids de quarante à cinquante livres; mais comme à bord il n'y avait peut-être pas un seul homme qui ne possédât une portion quelconque de cette marchandise précieuse, sa valeur diminua de cinq cents pour cent avant la nuit. Cependant après cette énorme diminution de prix, les échanges continuaient néanmoins à nous être fort avantageux, et les plumes rouges l'emportèrent toujours sur toute autre marchandise. Quelques insulaires ne voulaient échanger un cochon que contre une hache; mais les clous, les grains de verroterie, et les bagatelles de cette espèce, qui avaient eu une si grande vogue dans nos voyages antérieurs, étaient alors si avilis qu'à peine les regardait-on.

« Nous ne mouillâmes qu'à neuf heures dans la baie. La sœur d'O-maï arriva à bord peu de temps après. Je vis avec un extrême plaisir qu'ils se donnèrent l'un et l'autre des marques de la plus tendre affection; il est plus aisé de concevoir que de décrire leur bonheur.

« Cette scène attendrissante terminée, je descendis à terre avec O-maï. Je voulais surtout faire une visite à un homme que mon ami me peignait

comme un personnage bien extraordinaire; car, à l'en croire, c'était le dieu de Bolabola. Nous le trouvâmes assis sous un de ces tendelets dont ils se servent dans leurs plus grandes pirogues. Il était avancé en âge, et ayant perdu l'usage de ses membres, on le portait sur une civière. Quelques insulaires l'appelaient *Olla* ou *Ora*, nom du dieu de Bolabola; mais son véritable nom était *Etary*. D'après ce qu'on m'en avait dit, je comptais que le peuple lui prodiguerait une sorte d'adoration religieuse; mais, excepté de jeunes bananiers placés devant lui et sur le pavillon sous lequel il était assis, je n'aperçus rien qui le distinguât des autres chefs. O-maï lui présenta une touffe de plumes rouges, liées à l'extrémité d'un petit bâton; et lorsqu'il eut causé quelques momens sur des choses indifférentes avec ce prétendu dieu de Bolabola, il remarqua une vieille femme, la sœur de sa mère, qui se précipita à ses pieds, et qui les arrosa de larmes de joie.

« Je le laissai, avec sa tante, au milieu d'un cercle nombreux d'insulaires qui s'étaient rassemblés autour de lui, et j'allai examiner la maison qu'on m'assurait avoir été bâtie par les Espagnols. Je la trouvai à peu de distance de la plage : les bois qui la composaient me parurent avoir été apportés dans l'île tout préparés; car chacun d'eux portait un numéro. Elle était divisée en deux petites chambres : je remarquai dans la seconde, un bois de

lit, une table, un banc, de vieux chapeaux, et d'autres bagatelles que les naturels semblaient conserver soigneusement : ils ne prenaient pas moins de soin de la maison, qui n'avait pas souffert des injures du temps, parce qu'on avait bâti par-dessus un hangar pour la mettre à couvert. Le pourtour était percé de sabords qui laissaient un passage à l'air ; peut-être étaient-ce des meurtrières par où les Espagnols auraient tiré des coups de fusil, si on les eût attaqués. A peu de distance de la façade, s'élevait une croix de bois, dont la branche transversale portait l'inscription suivante :

CHRISTUS VINCIT.

« Je lus sur la branche verticale :

CAROLUS III. IMPERATOR. 1774.

« Afin de conserver la mémoire des voyages antérieurs faits par les Anglais, je gravai sur l'autre côté de la croix :

GEORGIUS TERTIUS, REX, ANNIS
1767, 1769, 1773, 1774 et 1777.

« Les naturels nous montrèrent, aux environs de la croix, le tombeau du commandant des deux vaisseaux, qui mourut durant la première relâche : ils l'appelaient *Oridé*. Quels qu'aient pu être les motifs des Espagnols en abordant sur cette île, ils me paraissent avoir pris à tâche de se rendre agréa-

bles aux habitans; qui nous en parlèrent dans toutes les occasions avec les expressions les plus fortes d'estime et de respect.

« Excepté le personnage extraordinaire dont j'ai fait mention, je ne rencontrai point de chef d'importance durant ma promenade. Quaheïdoua, souverain de Tierebou, nom que porte cette partie de l'île, était absent. Je reconnus ensuite que ce n'était pas le même que j'avais vu dans mon second voyage, quoiqu'il portât le même nom : c'était son frère, âgé d'environ dix ans, qui avait succédé à son frère aîné vingt mois avant notre arrivée. Nous apprîmes aussi que la célèbre Obéréa ne vivait plus, et que Otou et tous nos autres amis se portaient bien.

« A mon retour, je trouvai O-maï entretenant une compagnie nombreuse, et j'eus bien de la peine à l'emmener à bord où j'avais une affaire importante à régler.

« Je savais que Taïti et les îles voisines nous fourniraient, en abondance, des cocos, dont l'excellente liqueur peut tenir lieu de toutes les boissons artificielles; et je désirais beaucoup retrancher le grog de l'équipage durant notre séjour dans cette île. Mais, en supprimant cette boisson favorite des matelots, sans leur en parler, je pouvais exciter un murmure général; je jugeai donc que la prudence me commandait de les assembler, et de leur exposer le but de notre voyage, et l'étendue des opérations que

nous avions encore à faire. Voulant leur inspirer du courage et de la gaîté, je leur rappelai les récompenses offertes par le parlement aux sujets du roi qui découvriraient les premiers, dans l'hémisphère septentrionale, de quelque côté que ce soit, une communication entre l'Océan atlantique et le grand Océan, ou à ceux qui pénétreraient au-delà du 89e degré de latitude nord. Je leur dis que je ne doutais pas de leur bonne volonté à coopérer de tous leurs efforts à mes tentatives pour mériter l'une de ces récompenses, et même toutes les deux; mais que, pour avoir plus de moyens de réussir, il fallait ménager avec une économie extrême nos munitions et nos vivres, et principalement les derniers, puisque, selon les apparences, nous ne pourrions pas en embarquer de nouveaux après notre départ des îles de la Société. Pour donner encore plus de poids à mes argumens, je leur représentai qu'il était impossible de gagner cette année les hautes latitudes septentrionales, et que notre expédition excéderait au moins d'une année la durée sur laquelle nous avions compté d'abord. Je les priai de songer aux obstacles et aux difficultés que nous rencontrerions inévitablement, et à tout ce qu'ils auraient à souffrir d'ailleurs, s'il devenait nécessaire de diminuer leurs rations sous un climat froid. Je les exhortai à peser ces solides raisons, à considérer s'il ne valait pas mieux être ménagers de bonne heure, plutôt que de courir les risques de

n'avoir point de liqueurs fortes dans un temps où elles leur seraient le plus utiles ; et s'ils ne devaient pas consentir à se passer de grog, maintenant que nous avions du jus de coco pour le remplacer ; j'ajoutai que je les laissais les maîtres de prononcer sur ce point.

« J'eus la satisfaction de voir qu'ils ne délibérèrent pas un moment ; ils approuvèrent mon projet d'une voix unanime et sans élever aucune objection. J'ordonnai au capitaine Clerke de proposer la même chose à son équipage, qui s'imposa d'aussi bon cœur la même abstinence. On ne servit donc plus de grog, excepté les samedis au soir ; nous en donnions ces jours-là une ration entière à nos gens, afin qu'ils pussent boire à la santé de leurs amis d'Angleterre, et que les jolies filles de Taïti ne leur fissent pas oublier tout-à-fait leurs anciennes liaisons.

« Le lendemain nous commençâmes quelques travaux indispensables ; on examina les provisions, on ôta les tonneaux de bœuf ou de porc, et le charbon du lieu qu'ils occupaient, et on mit du lest en leur place ; on calfata les vaisseaux qui en avaient grand besoin ; car durant notre dernière traversée ils avaient souvent eu des voies d'eau. J'envoyai à terre le taureau, les vaches, les chevaux et les moutons, et je chargeai deux hommes de les surveiller au milieu des pâturages. Je ne voulais laisser aucun de nos quadrupèdes dans cette partie de l'île.

Malgré la pluie qui fut presque continuelle le 15 et le 16, les insulaires vinrent nous voir de tous les cantons, car la nouvelle de notre arrivée se répandit promptement. Ouaheïadoua, qui se trouvait très-éloigné du lieu de notre mouillage, la sut bientôt; et l'après-dînée du 16, un chef appelé *Etoréa*, qui lui servait de tuteur, m'apporta deux cochons de sa part : il m'avertit que le prince lui-même arriverait le lendemain. Effectivement le 17 au matin je reçus un message d'Ouaheïadoua qui m'instruisait de son arrivée, et qui me priait de descendre à terre. Nous nous préparâmes, O-maï et moi, à lui faire une visite dans toutes les formes. O-maï, aidé de quelques-uns de ses amis, s'habilla, non à la manière anglaise, ni à celle de Taïti ou de Tongatabou, ni même à celle d'aucun pays du monde; car il se composa un vêtement bizarre de tout ce qu'il avait d'habits.

« Nous allâmes voir d'abord Etoréa, qui nous accompagna sur sa civière dans une grande maison où on l'assit; nous nous assîmes à côté de lui, et je fis étendre devant nous une pièce d'étoffe de Tongatabou, sur laquelle je mis les présens que j'apportais. Ouaheïadoua entra bientôt, suivi de sa mère et de plusieurs grands personnages qui se placèrent tous à l'autre extrémité de l'étoffe, en face de nous. Un homme assis près de moi prononça un discours composé de phrases courtes et détachées; ceux qui l'environnaient lui en souf-

flèrent une partie. Un autre insulaire qui était de la bande opposée, et qui se trouvait près du chef, lui répondit. Etoréa parla ensuite, et O-maï après lui : un orateur répondit à tous deux : ces discours roulèrent uniquement sur mon arrivée et sur mes liaisons avec les naturels. L'insulaire qui harangua le dernier me dit, entre autres choses, que les hommes de Rima, c'est-à-dire les Espagnols, avaient recommandé de ne pas me laisser entrer dans la baie d'Oheitepeha, si j'abordais de nouveau sur cette île qui leur appartenait; que, loin de souscrire à cette requête, il était autorisé à me céder formellement la province de Tierebou et tout ce qu'elle renferme : d'où il résulte que ces peuplades ont une sorte de politique, et qu'ils savent s'accommoder aux circonstances. Enfin Ouaheïadoua, d'après les conseils des personnes de sa suite, vint m'embrasser, et pour confirmer ce traité d'amitié, il me donna son nom et il prit le mien. Lorsque la cérémonie fut terminée, je l'emmenai dîner à bord, ainsi que ses amis.

«. O-maï avait préparé un maro composé de plumes rouges et jaunes, qu'il voulait donner à O-tou, roi de l'île entière ; c'était un présent d'une très-grande valeur pour le pays où nous nous trouvions. Je lui dis tout ce que je pus pour l'empêcher de montrer son maro en ce moment; je lui conseillai de le garder à bord jusqu'à ce qu'il eût une occasion de le présenter lui-même au monarque.

Mais il avait trop bonne opinion de l'honnêteté et de la fidélité de ses compatriotes pour profiter de mon conseil. Il imagina de l'apporter à terre, et de le remettre à Ouaheïadoua, en chargeant celui-ci de l'envoyer à O-tou, et de le prier d'ajouter ces plumes au maro royal. Il crut que cet arrangement serait agréable aux deux chefs : il se trompait beaucoup ; car il désobligea celui dont il devait rechercher la faveur avec le plus grand soin, et il ne se fit pas un ami de l'autre. Ce que j'avais prévu arriva : Ouaheïadoua garda le maro, il n'envoya à O-tou qu'un petit nombre de plumes, et il se réserva plus des dix-neuf vingtièmes de ce magnifique présent.

« Le 19, Ouaheïadoua me donna dix ou douze cochons, des fruits et des étoffes. Nous tirâmes le soir des feux d'artifice, qui étonnèrent et amusèrent une assemblée nombreuse.

« Le même jour, quelques-uns de nos messieurs trouvèrent dans leurs promenades un édifice auquel ils donnaient le nom de *chapelle catholique*. On n'en pouvait douter, d'après leur récit, car ils décrivaient l'autel et tout ce qu'on voit dans ces temples. Ils observaient néanmoins que deux hommes chargés de la garde de l'édifice ne voulurent pas leur permettre d'y entrer ; je pensai qu'ils pouvaient s'être mépris, et j'eus la curiosité de m'assurer de ce fait par moi-même. L'édifice qu'ils prenaient pour une chapelle catholique était

un *toupapaou*, où l'on tenait solennellement exposé le corps du prédécesseur d'Ouaheïadoua. Le toupapaou se trouvait dans une maison assez grande entourée d'une palissade peu élevée ; il était d'une propreté extraordinaire, et il ressemblait à un de ces petits pavillons ou abri que portent les grandes pirogues du pays. Peut-être avait-il été originairement employé à cet usage. Les étoffes et les nattes de différentes couleurs qui le couvraient et qui flottaient sur les bords produisaient un joli effet : on y voyait, entre autres ornemens, un morceau de drap écarlate de douze à quinze pieds de longueur, que les insulaires avaient sûrement reçu des Espagnols. Ce drap, et quelques glands de plumes que nos messieurs supposèrent de soie, leur donnèrent l'idée d'une chapelle catholique ; leur imagination suppléa à ce qui manquait d'ailleurs ; et s'ils n'avaient pas été instruits auparavant du séjour des Espagnols, ils n'auraient jamais fait une pareille méprise. Je jugeai que les naturels apportaient chaque jour à ce sanctuaire des offrandes de fruits et de racines, car il y avait des fruits et des racines tout frais. Ils les déposaient sur un *ouhatta* (un autel) placé en dehors de quelques palissades, qu'il n'est pas permis de franchir. Deux gardes veillaient nuit et jour sur le temple ; ils devaient de plus le parer dans l'occasion : en effet, lorsque j'allai l'examiner une première fois, l'étoffe et les draperies étaient roulées ; mais, à ma prière, ils le revêti-

rent de ses ornemens, après avoir pris eux-mêmes des robes blanches très-propres. Ils me dirent que le chef était mort depuis vingt mois.

« Le 22, nous avions embarqué de l'eau, et achevé ceux de nos travaux que je crus indispensables; je fis ramener à bord le bétail et les moutons que j'avais envoyés dans les pâturages du pays, et je me disposai à remettre en mer.

« Le 23 au matin, tandis que les vaisseaux démarraient, je descendis à terre avec O-maï, afin de prendre congé d'Ouahéiadoua. Nous causions avec lui, lorsqu'un de ces enthousiastes fanatiques qu'ils appellent *éatouas*, parce qu'ils les croient remplis de l'esprit de la divinité, vint se placer devant nous. Ses paroles, sa démarche et son maintien annonçaient un fou; une quantité considérable de feuilles de bananier enveloppaient ses reins, et composaient tout son vêtement; il parlait d'une voix basse et si aigre, qu'il était difficile de l'entendre, du moins pour moi. Si j'en crois O-maï, qui disait le comprendre parfaitement, il conseillait au jeune prince de ne pas me suivre à Matavaï, voyage dont j'ignorais qu'il eût le projet, que je ne lui avais jamais proposé. L'éatoua prédit de plus que les vaisseaux n'atteindraient pas Matavaï ce jour-là : les apparences favorisaient sa prédiction, car il n'y avait pas un souffle de vent; mais il se trompa. Pendant qu'il pérorait, il survint une ondée de pluie très-forte qui obligea tout

le monde à chercher un asile : quant à lui, l'orage ne parut point l'affecter ; il continua à brailler autour de nous pendant environ une demi-heure, et il se retira. Personne ne fit attention à ses propos, et les gens du pays se moquèrent beaucoup de ses extravagances. Je demandai à Ouaheïadoua ce que c'était qu'un pareil original, s'il était de la classe des éris ou de celle des teouteous : le chef me répondit qu'il était *taata-éno*, c'est-à-dire un méchant homme. Malgré la mauvaise opinion qu'on avait de ce prophète, malgré le dédain qu'on lui témoignait, la superstition maîtrise les insulaires au point de les rendre intimement convaincus que les insensés de cette espèce sont possédés de l'esprit de la divinité. O-maï paraissait bien instruit sur cette matière ; il m'assura que durant leurs accès ils ne connaissent personne, pas même leurs intimes amis ; que s'ils ont des richesses, ils les distribuent au public, à moins qu'on n'ait soin de les leur ôter ; que, lorsqu'ils reprennent leurs sens, ils demandent ce que sont devenues les choses dont ils ont fait des largesses peu de minutes auparavant ; enfin, qu'ils ne semblent pas conserver le moindre souvenir de ce qui s'est passé pendant leur accès. . . . . .

« Je fus à peine de retour à bord qu'il s'éleva une brise légère de l'est ; nous mîmes à la voile, et nous gouvernâmes sur la baie de Matavaï, où *la Résolution* mouilla dans la soirée. *La Découverte*

n'y arriva que le lendemain, en sorte que la moitié de la prédiction du fou s'accomplit.

« O-tou, roi de l'île entière de Taïti, suivi d'une multitude de pirogues remplies de naturels, arriva d'Oparri, lieu de sa résidence, à neuf heures du matin; et après avoir débarqué sur la pointe de Matavaï, il m'avertit par un exprès qu'il désirait beaucoup de me voir. Je descendis à terre accompagné d'O-maï et de plusieurs de mes officiers. Je m'approchai tout de suite du monarque, et je le saluai. O-maï se jeta à ses pieds et embrassa ses genoux; il avait eu soin de mettre son plus bel habit, et il se conduisit de la manière la plus respectueuse et la plus modeste. On fit cependant peu d'attention à lui : l'envie eut peut-être quelque part à ce froid accueil. Il offrit au roi une grosse touffe de plumes rouges et quelques aunes de drap d'or. De mon côté, je donnai au prince un vêtement de belle toile, un chapeau bordé d'or, des outils, et, ce qui était plus précieux encore, des plumes rouges, et un des bonnets que portent les naturels des îles des Amis.

« Le roi et la famille royale m'accompagnèrent à bord, suivis de plusieurs pirogues chargées de toutes espèces de provisions, en assez grande abondance pour nourrir une semaine les équipages des deux vaisseaux. Les divers membres de la famille royale indiquaient telle portion qu'ils avaient fournie, et je leur fis à chacun un présent; c'était ce

qu'ils voulaient. La mère du roi, qui ne s'était point trouvée à la première entrevue, arriva à bord bientôt après; elle apportait des provisions et des étoffes qu'elle distribua à O-maï et à moi. Quoique O-maï eût d'abord attiré faiblement les regards, les insulaires recherchèrent son amitié dès qu'ils connurent ses richesses. J'entretins cette disposition autant que je le pus, car je désirais le fixer près d'O-tou. Comme j'avais dessein de laisser dans cette île tous les animaux que j'amenais d'Europe, je pensai qu'il serait en état de diriger un peu les habitans sur les soins qu'ils en devaient prendre, et sur l'usage auquel ils pouvaient les employer : je prévoyais d'ailleurs que plus il serait éloigné de sa patrie, plus il serait considéré. Malheureusement le pauvre O-maï ne profita point de mon avis, et il se conduisit avec tant d'imprudence qu'il ne tarda point à perdre l'amitié d'O-tou et de tous les Taïtiens d'un rang distingué. Il ne fréquenta que des vagabonds et des étrangers, qui cherchaient sans cesse à le duper; et si je n'étais pas intervenu à propos, ils l'auraient dépouillé complétement. Il s'attira la malveillance des principaux chefs, qui s'aperçurent qu'ils n'obtenaient pas de moi, ou de mes gens, des objets aussi précieux que ceux dont O-maï faisait présent aux gens du peuple ses camarades.

« Dès que nous eûmes dîné, je reconduisis O-tou à Oparri; je pris avec moi les volailles dont je vou-

lais enrichir cette terre. J'emportai un paon et sa femelle, que mylord Bedsborough avait eu la bonté de m'envoyer pour les Taïtiens, peu de jours avant mon départ de Londres; un dindon et trois dindes, un jar et trois oies, un canard mâle et quatre femelles. Je déposai toutes ces volailles à Oparri, et je les donnai à O-tou : elles couvaient déjà lorsque nous quittâmes l'île. Nous y trouvâmes une oie mâle, dont le capitaine Wallis avait fait présent à Obéréa, plusieurs chèvres, et le taureau espagnol qu'on tenait attaché à un arbre près de la maison d'O-tou. Je n'ai jamais vu un plus bel animal de cette espèce. Il appartenait alors à Etary, et on l'avait amené d'Oheitepeha dans cet endroit, afin de l'embarquer pour Bolabola; mais je ne puis concevoir comment on était venu à bout de le transporter sur une des pirogues du pays. Au reste, si nous n'étions pas arrivés à Taïti, il eût été bien inutile, car il manquait de vaches. Les naturels nous dirent qu'il y avait des vaches à bord des vaisseaux espagnols, et que le capitaine les rembarqua; je ne le crois point; je supposerais plutôt que les vaches étaient mortes durant la traversée. Le lendemain, j'envoyai pour ce taureau les trois vaches que j'avais à bord : je fis également conduire dans la baie de Matavaï le taureau, le cheval, la jument et les moutons que je destinais aux Taïtiens.

« Je me trouvai débarrassé d'un soin très-incom-

mode. Il est difficile de concevoir la peine et l'embarras que me causa le transport de ces animaux : mais satisfait d'avoir pu remplir les vues bienfaisantes du roi mon souverain, qui voulait enrichir des peuples si dignes d'intérêt, je me crus bien dédommagé de toutes les inquiétudes auxquelles j'avais été en proie avant d'exécuter cet objet secondaire de mon voyage.

« Comme je me proposais de relâcher quelque temps ici, on établit les deux observatoires sur la pointe Matavaï : on dressa aux environs deux tentes où devaient coucher les soldats de garde et ceux de nos gens qu'il conviendrait de laisser à terre. Je donnai le commandement de ce poste à M. King, qui se chargea en même temps de suivre les observations nécessaires pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps, etc. Durant notre séjour à Taïti, nous nous occupâmes de divers ouvrages devenus indispensables. On porta à terre le grand mât de *la Découverte*, et on le répara si bien, qu'il paraissait sortir du chantier : on raccommoda également nos voiles et nos futailles : on calfata les vaisseaux, et on examina les agrès ; on inspecta aussi le biscuit que nous avions en caisses, et j'eus le plaisir d'apprendre qu'il y en avait peu d'endommagé.

« Le 26, je fis défricher une pièce de terre, où je semai plusieurs graines et quelques arbres fruitiers : je suis persuadé que les naturels en pren-

dront peu de soin. Au moment où nous partîmes, les melons, les pommes de terre et deux ananas poussaient de manière à me donner les plus grandes espérances. J'avais apporté des îles des Amis plusieurs plants de chaddeks; je les mis aussi dans le jardin que je venais de former. Mes graines et mes arbres ne manqueront pas de réussir, à moins que la curiosité prématurée des Taïtiens, qui a détruit un cep de vigne planté par les Espagnols à Oheitepeha, n'arrête leur développement. Quelques insulaires s'assemblèrent pour goûter les premiers raisins que porta la vigne, et les grappes se trouvant encore aigres, ils jugèrent que c'était une espèce de poison, et ils résolurent unanimement de fouler au pied le cep. O-maï, ayant rencontré ce cep par hasard, fut enchanté de sa découverte; car il était persuadé que, s'il avait une fois des raisins, il lui serait aisé de faire du vin. Il se hâta d'en couper plusieurs boutures, qu'il voulait emporter dans sa patrie; nous taillâmes le cep, qui n'était pas déraciné, et nous bêchâmes la terre tout à l'entour. Il est probable que les habitans de l'île, devenus plus sages par les instructions d'O-maï, laisseront mûrir le fruit, et qu'ils ne le condamneront plus d'une manière si précipitée.

« Quarante-huit heures après notre arrivée dans la baie de Matavaï, nous reçûmes la visite de nos anciens amis dont parle la relation de mon second voyage. Aucun d'eux ne se présenta les mains vides,

et nous eûmes des provisions par-delà ce qu'il nous en fallait; mais ce qui nous fit encore plus de plaisir, nous ne pouvions pas épuiser l'île, où nous apercevions de toutes parts une multitude intarissable de productions et d'animaux propres à notre subsistance.

« L'un des naturels, que les Espagnols avaient emmené à Lima, vint nous voir également; on ne pouvait, à ses manières et à son extérieur, le distinguer du reste de ses compatriotes. Il se souvenait cependant de quelques mots espagnols qu'il avait appris et qu'il prononçait très-mal : il répétait surtout fréquemment *si segnor;* et lorsque nous nous approchions de lui, il ne manquait pas de se lever, et de se faire entendre le mieux qu'il pouvait avec son petit vocabulaire européen.

« Nous rencontrâmes aussi le jeune homme que nous appelâmes autrefois *Oedidi*, mais dont le véritable nom est *Hitè-hité;* il s'était embarqué avec moi àOuliétéa, en 1773, et je l'avais ramené dans sa patrie en 1774, après l'avoir conduit aux îles des Amis, à la Nouvelle-Zélande, à l'île de Pâques et aux Marquésas, traversées qui durèrent sept mois. Il s'efforçait, comme celui dont je viens de parler, de nous montrer sa politesse, et de s'exprimer dans notre langue; il disait *yes, sir,* ou bien *if you please, sir* (oui, monsieur, ou s'il vous plaît, monsieur), aussi souvent que l'autre répétait *si segnor*. Hitéhité, qui est natif de Bolabola, était à Taïti depuis

trois mois, et, selon ce que nous apprîmes, sans autre dessein que de satisfaire sa curiosité, ou peut-être la passion de l'amour, qui anime tous les habitans des îles de la Société : les insulaires qui voyagent d'une terre à l'autre ne paraissent pas avoir d'autre but. Nous vîmes clairement qu'il préférait à nos modes et à nos parures celles de ses compatriotes; car, lorsque je lui eus donné des habits (1) que le bureau de l'amirauté m'avait chargé de lui remettre, il les porta quelques jours, et il refusa ensuite d'en faire usage. Cet exemple et celui du Taïtien qui avait été à Lima prouvent bien la force de l'habitude, qui ramène l'homme aux manières et aux coutumes qu'il a prises dans son enfance, et que le hasard est venu interrompre. Je *suis tenté* de croire qu'O-maï lui-même, malgré le changement absolu que semblaient avoir produit sur lui les mœurs anglaises, ne tardera pas à reprendre les vêtemens de son pays, ainsi qu'Hitéhité et le Taïtien conduit au Pérou par les Espagnols.

« Le 27, au matin, un homme arrivé d'Oheitepeha nous dit que deux vaisseaux espagnols mouillaient depuis vingt-quatre heures dans cette baie; et pour ne laisser aucun doute sur la vérité du fait, il montra un morceau de gros drap bleu,

---

(1) Je lui donnai en outre une caisse d'outils et quelques autres objets.

qu'il assurait avoir reçu de l'un de ces bâtimens :
le morceau d'étoffe était en effet presque neuf. Il ajouta que Matima montait l'un des vaisseaux qui devaient se rendre à Matavaï dans un jour ou deux. D'autres circonstances qu'il indiqua rendaient sa nouvelle très-vraisemblable. J'ordonnai au lieutenant Williamson de prendre un canot et d'aller examiner la baie d'Oheitepeha. Sur ces entrefaites, je mis les vaisseaux en état de se défendre : quoique l'Angleterre et l'Espagne fussent en paix à mon départ d'Europe, je sentis que la guerre pouvait s'être déclarée depuis. Des recherches ultérieures me donnèrent lieu de croire que le récit de l'arrivée des Espagnols était faux, et M. Williamson, qui fut de retour le lendemain, acheva de m'en convaincre; il me dit qu'il avait débarqué à Oheitepeha, qu'il n'y avait point vu de vaisseaux, et que cette baie n'en avait reçu aucun depuis mon départ en 1774. Les habitans de la partie de l'île où nous nous trouvions nous déclarèrent, dès le commencement, que c'était un mensonge inventé par ceux de Tierebou : nous ne pouvions deviner leurs vues; ils espéraient peut-être que cette fausse nouvelle nous déterminerait à quitter l'île, et qu'ils priveraient ainsi ceux de Taïti-noué des avantages résultans du séjour de nos vaisseaux. Les habitans des deux parties de l'île ont une inimitié invétérée les uns pour les autres.

« Du moment où nous arrivâmes à Matavaï, l'at-

mosphère fut très-variable jusqu'au 29; il tomba chaque jour plus ou moins de pluie. Nous ne pûmes prendre que le 29 des hauteurs correspondantes du soleil pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps. La même cause retarda le calfatage et les autres réparations dont les vaisseaux avaient besoin.

« Le soir, les naturels se retirèrent précipitamment des vaisseaux et du poste que nous occupions à terre. Il nous fut impossible d'abord d'en deviner la raison : nous conjecturâmes, en général, qu'il s'était commis quelque vol, et qu'ils redoutaient notre vengeance. Je sus enfin ce qui était arrivé : l'un des aides du chirurgien avait pénétré dans l'intérieur du pays pour y changer quatre haches contre des curiosités; l'insulaire chargé de ces haches profita d'un instant favorable pour emporter des outils si précieux. Telle fut la cause de la retraite brusque de ses compatriotes : O-tou lui-même et toute sa famille se joignirent aux fuyards; je les suivis deux ou trois milles, et j'eus bien de la peine à les arrêter. Afin d'engager mes gens à se tenir désormais mieux sur leurs gardes, je résolus de ne faire aucune démarche pour la restitution des haches, et il me fut moins difficile de ramener les Taïtiens et de rétablir la tranquillité.

« Jusqu'ici O-tou et ses sujets ne s'étaient occupés que de nous; mais des messagers d'Eimeo, ou, comme le disent plus souvent les naturels, de

Moréa, qui arrivèrent le lendemain, leur donnèrent d'autres occupations; ils apprirent que les habitans de cette île étaient en armes, que les partisans d'O-tou avaient été battus et obligés de se retirer dans les montagnes. La querelle, qui commença en 1774 entre les deux îles, ainsi que je l'ai dit dans la relation de mon second voyage, semble avoir toujours subsisté depuis. L'armement formidable que je vis alors, et que j'ai décrit ailleurs, mit à la voile peu de temps après mon départ de Taïti; mais les habitans d'Eimeo firent une résistance si opiniâtre, que l'escadre revint sans avoir obtenu de succès décisif; une autre expédition était devenue nécessaire.

« Tous les chefs qui se trouvaient à Matavaï s'assemblèrent à la maison d'O-tou, où j'étais alors, et j'eus l'honneur d'être admis à leur conseil. L'un des députés exposa dans un long discours le sujet de la délibération. Je ne compris guère que les articles principaux de sa harangue : il décrivit la position des affaires à Eimeo, et invita les chefs de Taïti à se réunir et à prendre les armes. Cet avis fut combattu par d'autres orateurs, qui voulaient attendre que l'ennemi commençât les hostilités : il régna d'abord beaucoup d'ordre dans le débat, et les conseillers ne parlèrent que l'un après l'autre. L'assemblée devint ensuite orageuse, et je crus qu'elle se terminerait par des violences, comme les diètes de Pologne; mais les grands personnages qui

s'étaient échauffés si brusquement se calmèrent de même, et le bon ordre se rétablit bientôt. La faction qui désirait la guerre l'emporta enfin; il fut décidé qu'ils enverraient un armement considérable au secours de leurs amis d'Eimeo : cette résolution fut loin d'obtenir l'unanimité des suffrages. O-tou garda le silence durant tout le débat, il dit seulement par intervalle un mot ou deux aux orateurs. Les membres du conseil qui opinaient pour la guerre me pressèrent de les aider avec les forces qui se trouvaient en ma puissance, et ils voulurent tous savoir le parti que je prendrais. J'envoyai chercher O-maï, afin d'avoir un interprète, mais on ne le rencontra point, et je fus obligé de m'expliquer moi-même : je leur dis, le plus clairement que je pus, que, ne connaissant pas bien le sujet de la dispute, et les insulaires d'Eimeo ne m'ayant jamais offensé, je ne me croyais point en droit d'entreprendre des hostilités contre eux. Cette déclaration les satisfit, ou parut les satisfaire. Les membres du conseil se dispersèrent, et O-tou me pria de venir le revoir l'après-dînée, et d'amener O-maï.

« Je retournai en effet auprès du roi avec plusieurs de nos messieurs. Le prince nous conduisit dans la maison de son père, en présence duquel on parla de nouveau de l'injustice des insulaires d'Eimeo. Je désirais beaucoup trouver un moyen d'accommodement entre les deux puissances, et je

sondai le vieux chef sur ce point : il ne voulut écouter aucune proposition de paix : il me sollicita encore d'aider les Taïtiens ; mais je demeurai inflexible. Je m'informai du sujet de la querelle, et j'appris que, quelques années auparavant, un frère d'Ouaheïadou était parti de Tierebou pour aller occuper le trône d'Eimeo sur l'invitation de Maheiné, chef de cette île et aimé du peuple ; que Maheiné l'avait fait tuer peu de semaines après son arrivée, et avait réclamé la couronne au préjudice de Tieratabounoué, fils de sa sœur, qui était le légitime héritier du sceptre, ou, selon une autre version, qui avait été chargé du gouvernement par les Taïtiens.

« Toaouha, parent d'O-tou, et chef du canton de Tettaha, homme de beaucoup de crédit dans l'île, qui avait commandé en chef l'armement envoyé contre Eimeo, en 1774, n'étant pas en ce moment à Matavaï, n'assista à aucune des délibérations : il me parut cependant qu'il se mêlait beaucoup de ce qui se passait, et qu'il montrait encore plus d'ardeur que les autres chefs ; car le premier septembre, dès le grand matin, il fit dire à O-tou, par un messager, qu'il venait de tuer un homme pour l'offrir en sacrifice à l'éatoua, et implorer l'assistance du dieu contre Eimeo. Ce sacrifice devait avoir lieu dans le grand moraï d'Attahourou, et je jugeai que la présence d'O-tou était absolument nécessaire en cette occasion.

« M. de Bougainville avait déjà dit, sur le témoignage du Taïtien qu'il amena en France, que les sacrifices humains font partie des institutions religieuses de cette île. Les recherches dont je m'occupai en 1774, et mes conversations avec O-maï, ne me donnaient que trop lieu de penser qu'un usage si contraire à l'humanité y est établi : mais comme on veut toujours douter d'une coutume si atroce, à moins qu'un voyageur n'en ait été le témoin oculaire, je résolus de profiter de l'occasion, et afin de dissiper toutes les incertitudes, d'assister moi-même à cette barbare cérémonie. Je priai donc O-tou de me permettre de l'accompagner; il y consentit volontiers, et nous nous embarquâmes tout de suite dans mon canot avec mon vieil ami Potatou, M. Anderson et M. Webber : O-maï nous suivait sur une pirogue.

« Nous descendîmes pendant la route sur une petite île qui gît en travers de Tettaha, où nous rencontrâmes Toaouha et les gens de sa suite. Lorsque les deux chefs eurent causé quelque temps sur la guerre, Toaouha, m'adressant la parole, réclama encore mes secours; je fis pour la troisième fois une réponse négative, dont il parut fâché : il lui semblait étrange que, m'étant toujours déclaré l'ami de Taïti, je ne voulusse pas combattre ses ennemis. Il donna à O-tou deux ou trois plumes rouges liées ensemble, et un chien très-maigre fut mis dans une de nos pirogues.

Nous nous rembarquâmes, et nous prîmes à bord un prêtre qui devait assister à la cérémonie.

« Nous arrivâmes à Attahourou sur les deux heures de l'après-dînée; O-tou me pria d'ordonner aux matelots de demeurer dans le canot, et il recommanda à M. Anderson, à M. Webber et à moi, d'ôter nos chapeaux dès que nous serions au moraï. Nous en prîmes à l'instant même le chemin; une multitude d'hommes et quelques petits garçons nous escortèrent, mais je n'aperçus pas une femme. Quatre prêtres et leurs acolytes ou assistans nous attendaient au moraï : le corps de l'infortuné qu'on allait offrir aux dieux était dans une petite pirogue retirée sur la plage, et exposée en partie à l'action des vagues; deux prêtres et plusieurs acolytes étaient assis près de la pirogue, les autres se trouvaient au moraï. Nous nous arrêtâmes à vingt ou trente pas des prêtres: O-tou se plaça en cet endroit; et nous nous tînmes debout près de lui avec quelques habitans du pays; le peuple resta plus éloigné.

« Les cérémonies commencèrent alors. L'un des acolytes apporta un jeune bananier qu'il mit devant le roi; un autre apporta une touffe de plumes rouges montée sur des fibres de coco; il toucha le pied du prince avec une de ces plumes, et il se retira vers ses camarades. L'un des prêtres assis au moraï, en face de ceux qui se trouvaient sur la grève, fit une longue prière, et il envoya de temps

en temps de jeunes bananiers qu'on déposa sur la victime. Durant cette prière, un homme qui était debout, près du prêtre officiant, tenait dans ses mains deux paquets qui nous parurent d'étoffes : nous reconnûmes ensuite que l'un d'eux tenait le maro royal, et l'autre l'arche de l'éatoua, si je puis me servir de cette expression. Dès que la prière fut terminée, les prêtres du moraï et leurs acolytes vinrent s'asseoir sur la grève, et ils apportèrent les deux paquets dont je viens de parler. Ils recommencèrent leurs prières, pendant lesquelles les bananiers furent ôtés un à un, et à différens intervalles, de dessus la victime, couverte aussi en partie de feuilles de cocotier et de petites branches d'arbres ; on la tira alors de la pirogue, et on l'étendit sur le rivage, les pieds tournés vers la mer. Les prêtres se placèrent autour d'elle, les uns assis et les autres debout, et l'un ou plusieurs d'entre eux répétèrent quelques phrases pendant environ dix minutes : on la découvrit en écartant les feuilles et les branchages qui la cachaient, et on la mit dans une direction parallèle à la côte. L'un des prêtres, qui se tint debout aux pieds du corps, fit une longue prière à laquelle se joignirent quelquefois les autres : chacun d'eux avait à la main une touffe de plumes rouges. Vers le milieu de la prière, on enleva quelques cheveux de la tête de la victime, et on lui arracha l'œil gauche ; les cheveux et l'œil furent enveloppés dans une feuille verte, et pré-

sentés à O-tou. Le roi n'y toucha point, mais il donna à l'homme qui les lui offrit la touffe de plumes rouges qu'il avait reçue de Toaouha. Les cheveux et l'œil de la victime furent reportés au prêtre avec les plumes. O-tou leur envoya bientôt après d'autres plumes qu'il avait mises le matin dans ma poche, en me recommandant de les garder. Tandis qu'on procédait à cette dernière cérémonie, on entendit un martin-pêcheur qui voltigeait sur les arbres. O-tou, se tournant près de moi, me dit : *C'est l'éatoua* ; et il parut enchanté d'un si bon présage.

« Le corps fut porté quelques pas plus loin, et on le déposa, la tête tournée vers le moraï, sous un arbre, près duquel étaient trois morceaux de bois minces et larges, chargés de sculptures grossières, mais différentes les unes des autres. On plaça les paquets d'étoffes dans le moraï, et on reposa les touffes de plumes rouges aux pieds de la victime : les prêtres se rangèrent autour du corps, et on nous permit d'en approcher autant que nous le voulûmes. Celui qui paraissait exercer les fonctions de grand-prêtre était assis à peu de distance : il parla un quart d'heure, en variant ses gestes et les inflexions de sa voix ; il s'adressa toujours à la victime, et il parut souvent lui faire des reproches ; il lui fit différentes questions ; il me sembla qu'il lui demandait si on n'avait pas eu raison de la sacrifier ; d'autres fois il lui adressa des prières, comme

si le mort avait eu assez de pouvoir ou de crédit sur la divinité pour en obtenir ce qu'il solliciterait. Nous comprîmes surtout qu'il le suppliait de livrer aux mains du peuple de Taïti, Eiméo, le chef Maheiné, les cochons, les femmes, et tout ce qui se trouvait dans cette dernière île. Le sacrifice n'avait pas en effet d'autre but. Il chanta d'un ton plaintif une prière qui dura près d'une demi-heure; deux autres prêtres, Potatou et une partie de l'assemblée l'accompagnèrent durant cette prière : l'un des prêtres arracha encore de la tête de la victime quelques cheveux qu'il mit sur des paquets d'étoffes; ensuite le grand-prêtre pria seul, tenant à la main les plumes dont Toaouha avait fait présent à O-tou. Lorsqu'il eut fini, il donna ces plumes à un second prêtre, qui pria de la même manière. Les touffes de plumes furent déposées sur les paquets d'étoffes, et le lieu de la scène changea.

« On porta le corps dans la partie la plus visible du moraï; on y porta aussi les plumes, les deux paquets d'étoffes et des tambours : les plumes et les étoffes furent placées sur les murs du moraï, et on posa la victime au-dessous. Les prêtres l'entourèrent de nouveau; et, après s'être assis, ils recommencèrent leurs prières, tandis que quelques-uns de leurs acolytes creusèrent un trou de deux pieds de profondeur, où ils jetèrent l'infortunée victime qu'ils couvrirent de terreau et de pierres. Au moment où on mettait le corps dans la fosse, un petit

garçon poussa des cris, et O-maï me dit que c'était l'éatoua. Sur ces entrefaites, on avait préparé un feu : on amena le chien dont j'ai parlé plus haut, et on lui tordit le cou jusqu'à ce qu'il fût étouffé; on enleva ses poils en le passant sur la flamme, et on lui arracha les entrailles, qu'on jeta au feu, où on les laissa brûler. Les insulaires chargés de ces fonctions se contentèrent de rôtir le cœur, le foie et les rognons, qu'ils tinrent sur des pierres chaudes l'espace de quelques minutes; ils barbouillèrent ensuite le corps du chien avec du sang qu'ils avaient recueilli dans un coco, et ils allèrent le placer, ainsi que le foie, etc., devant les prêtres qui priaient autour du tombeau. Ils continuèrent quelque temps à prier sur le chien, tandis que deux hommes frappaient avec force, par intervalles, sur deux tambours : un petit garçon poussa, à trois reprises différentes, des sons perçans, et on nous apprit que c'était pour inviter l'éatoua à se régaler du mets qu'on lui préparait. Dès que les prêtres eurent achevé leurs prières, on déposa le corps du chien avec ses entrailles, etc., sur un ouhatta, ou sur un échafaud de six pieds de hauteur, qui se trouvait près de là; cet ouhatta offrit à nos regards deux autres gros cochons et deux cochons de lait qu'on avait offerts dernièrement à l'éatoua, et qui exhalaient une odeur insupportable. Cette puanteur nous tint plus éloignés qu'on ne l'eût d'abord exigé de nous; car du moment où l'on eut porté la

victime du bord de la mer près du moraï, où nous laissa les maîtres d'en approcher autant que nous le désirions : il est vrai que, depuis cet instant, nous n'aperçûmes plus parmi les spectateurs l'air recueilli et l'attention que nous avions remarqués d'abord quand on déposa le chien sur l'ouhatta ; les prêtres et leurs acolytes terminèrent la cérémonie par une acclamation. La nuit approchait, et on nous conduisit à une maison qui appartenait à Potatou, où on nous donna à souper et où nous couchâmes. On nous avait annoncé que les cérémonies religieuses recommenceraient le lendemain, et je ne voulais pas quitter cet endroit de l'île tant qu'il restait quelque chose à voir.

« Craignant de perdre une partie du spectacle, quelques-uns d'entre nous se rendirent au lieu de la scène de très-bonne heure; mais tout y était tranquille. Bientôt après, on sacrifia cependant un cochon de lait, qu'on déposa sur l'ouhatta. A huit heures, O-tou nous mena au moraï, où les prêtres et une multitude d'insulaires venaient de se rassembler. Les deux paquets d'étoffes occupaient la place où on les avait mis le soir de la veille; les deux tambours étaient au fond du moraï, mais un peu plus près que le jour précédent. O-tou se plaça entre les deux tambours, et il me dit de me tenir à ses côtés.

« La cérémonie commença de la même manière que le jour précédent. On apporta un jeune bana-

nier qu'on mit aux pieds du roi. Les prêtres, qui tenaient dans leurs mains plusieurs touffes de plumes rouges, et un panache de plumes d'autruche que j'avais donné à O-tou et qu'on avait consacré depuis, firent une prière. Lorsqu'ils eurent fini, ils changèrent de position; ils se placèrent entre nous et le moraï; et l'un d'eux, le même qui avait joué le principal rôle la veille, marmotta une seconde prière qui dura environ une demi-heure. Durant cet intervalle, les plumes furent portées une à une et déposées sur l'arche de l'éatoua.

« Un instant après, on amena quatre cochons de lait. L'un de ces animaux fut tué : on conduisit les trois autres dans une étable qui se trouvait tout près de là, et on les réserva vraisemblablement pour le premier sacrifice qui aurait lieu. On ouvrit alors un des paquets d'étoffes, et on trouva, comme je l'ai déjà dit, qu'il renfermait le maro dont les Taïtiens investissent leurs rois. Le maro est parmi eux ce que sont en Europe les symboles de la royauté : on le tira avec soin de l'enveloppe qui le couvrait, et on l'étendit devant les prêtres. C'est une ceinture longue d'environ quinze pieds, et large de quinze pouces. Il paraît, d'après son nom, que le monarque le porte sur ses reins, comme le reste des naturels portent le maro ordinaire. Il était orné de plumes jaunes et rouges, et surtout des dernières, que fournit une colombe de l'île; l'une des extrémités avait une bordure de huit pièces,

chacune de la grandeur et de la forme d'un fer à cheval, avec des franges de plumes noires; l'autre extrémité était fourchue, et les pointes se trouvaient de différentes longueurs. Les plumes offraient deux lignes de compartimens carrés, et elles étaient d'ailleurs disposées de manière à produire un effet agréable. On les avait d'abord collées ou attachées sur des morceaux de l'étoffe du pays, et on les avait cousues ensuite au haut d'une flamme de navire, que le capitaine Wallis arbora et laissa flottante sur la côte la première fois qu'il débarqua à Matavaï; c'est du moins ce qu'on nous dit; et nous n'avions aucune raison d'en douter, car nous y reconnaissions une flamme anglaise. Une bande du maro, de six ou huit pouces en carré, était dénuée d'ornemens : on n'y voyait point de plumes, à l'exception de quelques-unes envoyées par Ouahaïadoua. Les prêtres firent une longue prière relative à cette partie de la cérémonie; et si je ne me mépris point, ils l'appelaient la *prière du maro*. Le symbole de la royauté fut ensuite enveloppé soigneusement dans l'étoffe et remis sur le moraï.

« On ouvrit l'autre paquet, auquel j'ai donné le nom d'*arche;* mais on ne nous permit pas d'en approcher assez pour examiner les choses mystérieuses qu'il contenait. On nous dit seulement que l'éatoua, auquel on venait d'offrir un sacrifice, et qui s'appelle *Oüro*, s'y trouvait caché, ou plutôt que l'arche renfermait le signe représentatif du

dieu. Ce tabernacle est composé de fibres de coco entrelacées, qui présentent la forme d'un pain de sucre, c'est-à-dire, qui sont arrondies et beaucoup plus épaisses à une extrémité qu'à l'autre. Différentes personnes nous avaient vendu de ces cônes; mais ce ne fut qu'en cette occasion que nous en apprîmes l'usage.

« On nettoya alors le cochon, et on en ôta les entrailles. Ces entrailles offrirent plusieurs des mouvemens convulsifs qu'on remarque en diverses parties du corps d'un animal qu'on vient de tuer, et les insulaires les prirent pour un présage très-favorable de l'expédition qui occasionnait le sacrifice. On les laissa exposées pendant quelque temps, afin que des indices si heureux pussent être examinés, et on alla ensuite les déposer aux pieds des prêtres. Tandis que l'un d'eux faisait une prière, un autre examinait plus attentivement les entrailles, qu'il retournait d'une main légère avec un bâton; et lorsqu'ils les eurent bien examinées, ils les jetèrent dans le feu. Le corps du cochon, son foie, etc., furent mis sur l'ouhatta, où l'on avait déposé le chien la veille. On renferma dans l'arche, avec l'éatoua, toutes les plumes, excepté le panache de plumes d'autruche, et la cérémonie fut complétement terminée.

« Toute la matinée quatre doubles pirogues restèrent étendues sur la plage, devant le lieu où se passa le sacrifice. L'avant de chacune de ces embar-

cations portait une petite plate-forme couverte de feuilles de palmier, liées entre elles par des nœuds mystérieux ; les naturels donnent aussi à ces plates-formes le nom de *moraï*. Des cocos, des bananes, des morceaux de fruits à pain, du poisson, et d'autres choses, étaient étalés sur ces moraïs de mer. On nous dit que les pirogues appartenaient à l'éatoua, et qu'elles devaient accompagner l'escadre destinée contre Eimeo.

« L'infortuné qu'on sacrifia à cette occasion me parut un homme d'un âge mûr : on nous apprit que c'était un teouteou. Je fis beaucoup de recherches, et je ne découvris pas qu'on l'eût désigné pour victime comme étant coupable d'un crime capital. Il est sûr néanmoins qu'en général les Taïtiens immolent, dans leurs sacrifices, des individus qui ont commis des délits graves, ou bien des vagabonds des derniers rangs de la société, qui courent de bourgade en bourgade, ou d'une île à l'autre, sans avoir de domicile ou des moyens connus de pourvoir à leur subsistance, espèce d'hommes que l'on rencontre souvent sur ces terres. J'eus occasion d'examiner le corps de la malheureuse victime ; je remarquai que le derrière de sa tête et le visage étaient ensanglantés, et qu'il y avait une meurtrissure énorme sur la tempe droite : ce qui me fit reconnaître de quelle manière on l'avait tué. On me dit en effet qu'on l'avait assommé à coups de pierre sur la tête.

« Ceux qui doivent être les victimes de cet affreux sacrifice ignorent l'arrêt prononcé contre eux; ils n'en sont instruits qu'à l'instant où ils reçoivent le coup mortel. Lorsque l'un des grands chefs juge qu'un sacrifice humain est nécessaire, il désigne lui-même l'infortuné qu'on immolera; il détache ensuite quelques-uns de ses serviteurs affidés, qui tombent brusquement sur la victime, et qui l'assomment à coups de massue ou de pierre. On porte la nouvelle de sa mort au roi, dont la présence, comme je l'ai déjà remarqué, est absolument indispensable aux cérémonies qui doivent suivre. O-tou joue effectivement un des premiers rôles dans le sacrifice dont j'ai fait la description. La cérémonie, en général, est appelée *pouré-eri*, ou *la prière du chef*, et la victime offerte à la divinité, *taata-tabou*, ou *l'homme dévoué*. C'est le seul cas où nous ayons entendu à Taïti le terme de *tabou*; il semble y avoir une signification mystérieuse, ainsi qu'à Tonga. Les habitans de cette dernière île l'emploient toutes les fois qu'ils veulent désigner des choses auxquelles il ne faut pas toucher; mais on se sert alors, à Taïti, du mot *raa*, dont l'acception n'est pas moins étendue. Le moraï où se passèrent les cérémonies atroces que j'ai décrites, est sûrement tout à la fois un temple, un lieu destiné aux sacrifices et un cimetière. C'est celui où on enterre le chef suprême de l'île entière, et il est réservé à sa famille et à quelques-uns des principaux du pays; il ne diffère

guère des moraïs ordinaires que par sa grandeur. La partie la plus remarquable est une masse large et oblongue de pierres posées l'une sur l'autre sans ciment; elle a environ douze ou quatorze pieds de hauteur; elle se resserre au sommet, et elle offre de chaque côté un terrain carré, pavé de cailloux mobiles, au-dessous desquels on enterre les chefs. On trouve, à peu de distance de l'extrémité la plus voisine de la mer, le lieu où l'on offre les sacrifices: il est pavé aussi de pierres mobiles presque en entier. On y voit un grand échafaud, ou ouhatta, sur lequel on met les fruits et les différens végétaux qu'on offre à la divinité; mais les animaux sont déposés sur des ouhattas plus petits dont j'ai déjà parlé, et on enterre sous diverses parties du pavé les pauvres malheureux qu'on immole aux dieux. On aperçoit aux environs divers monumens de la superstition des Taïtiens; par exemple, de petites pierres qui s'élèvent au-dessus du pavé, d'autres pierres auxquelles sont attachés des morceaux d'étoffes, plusieurs qui sont couvertes d'étoffes; et, à côté de la grande masse de pierres qui est en face de l'esplanade du moraï, un grand nombre de morceaux de bois sculptés, où ils supposent que la divinité réside quelquefois, et qui, par conséquent, sont sacrés à leurs yeux. Un amas de pierres, qui est à l'une des extrémités de l'ouhatta, devant lequel on offrit la victime, et qui présente d'un côté une espèce de plate-forme, mérite une atten-

tion particulière : on y expose les crânes de tous les infortunés qu'on immole aux dieux; car on va les déterrer quelques mois après la sépulture. Au-dessus de ces crânes sont posées une multitude de planches de bois. On plaça au même endroit, durant la cérémonie, le maro et l'autre paquet qui contient le dieu Ouro, selon la folle croyance des insulaires, et que j'ai appelé l'*arche*. Ainsi on peut comparer ces amas de pierres aux autels des autres nations.

« On ne peut trop regretter qu'une coutume si atroce, et si destructive du droit sacré dont tous les hommes sont revêtus en naissant, subsiste encore dans le grand Océan; et on est effrayé de la puissance de la superstition qui étouffe les premiers sentimens de l'humanité, lorsqu'on voit cette institution abominable établie chez un peuple qui n'a plus d'ailleurs la brutalité de la vie sauvage. Ce qui afflige davantage, elle est vraisemblablement répandue sur la vaste étendue des terres de cet océan. La conformité des usages et des idiomes que nous avons eu occasion de remarquer entre les îles les plus éloignées, donne lieu de croire qu'elles se rapprochent aussi par quelques-uns des points les plus importans de leurs cérémonies religieuses. Nous avons su en effet, de manière à n'en pouvoir douter, que les habitans des îles des Amis sacrifient des hommes à leurs dieux. En décrivant la fête (natché) dont nous fûmes témoins à Tonga-

tabou, j'ai dit que les insulaires, nous parlant de la suite de cette fête, nous assurèrent qu'on immolerait dix victimes humaines, d'où l'on peut se former une idée de la multitude de leurs massacres religieux. Nous jugeâmes que les Taïtiens ne sacrifient jamais plus d'une personne à la fois; mais il est au moins probable que ces sacrifices reviennent souvent, et qu'ils enlèvent une foule d'individus; car je comptai jusqu'à quarante-neuf crânes exposés devant le moraï : ces crânes n'avaient encore éprouvé qu'une légère altération, et il est clair qu'on avait immolé quarante-neuf personnes sur cet autel de sang depuis un temps peu considérable.

« Rien ne peut sans doute affaiblir l'horreur qu'inspire une pareille coutume; mais ses funestes effets se trouveraient diminués à quelques égards, si elle contenait la multitude en lui donnant du respect pour la divinité ou pour la religion du pays. Elle est si loin de produire ce faible avantage, que la foule nombreuse assemblée au moraï lors du sacrifice auquel nous assistâmes ne parut point du tout pénétrée de ce que firent ou dirent les prêtres durant la cérémonie. On l'avait déjà commencée quand O-maï arriva, et la plupart des spectateurs se précipitèrent autour de lui; ils ne songèrent qu'à lui demander le récit de quelques-unes de ses aventures; ils l'écoutèrent avec une attention extrême, et ils ne s'occupèrent plus du sacrifice. Les prêtres eux-mêmes, trop habitués à de pareilles scènes, ou ayant trop

peu de confiance à l'efficacité de leurs rites, ne prirent point cette gravité imposante, nécessaire pour donner du poids aux cérémonies religieuses ; j'en excepte néanmoins celui qui répétait les principales prières. Ils avaient l'habit ordinaire des naturels, et causaient entre eux sans le moindre scrupule. Ils interposèrent, il est vrai, leur autorité, afin d'empêcher la populace de venir à l'endroit où se passaient les cérémonies, et afin de nous rapprocher davantage du lieu de la scène, parce que nous étions étrangers; mais ils n'imaginèrent rien autre chose pour conserver un air de décence. Ils répondirent d'ailleurs d'une manière très-franche aux questions que nous leur fîmes sur cette institution. Lorsque je les priai de m'en expliquer le but, ils me dirent que c'était une vieille coutume; qu'elle était agréable à leur dieu, qui aimait les victimes humaines, ou, selon leur expression, qui s'en nourrissait; qu'après une pareille cérémonie, ils en obtenaient ce qu'ils voulaient. Je ne manquai pas de répliquer que leur dieu ne pouvait manger les victimes, puisqu'ils ne le voyaient pas, et que les corps des animaux demeuraient long-temps intacts; qu'en enterrant les victimes humaines ils lui ôtaient les moyens de s'en nourrir. Ils me répondirent que leur dieu arrivait la nuit sans qu'on l'aperçût; qu'il se nourrissait de l'âme ou de la partie immatérielle, qui, selon leur doctrine, demeure autour du moraï jusqu'à ce que la putréfaction ait entièrement détruit le corps.

« Il est bien à désirer que ce peuple, aveuglé par la superstition, apprenne à regarder avec horreur ces sacrifices humains dont il régale ses dieux, et qu'il s'en dégoûte comme il s'est dégoûté de l'usage de manger de la chair humaine; car on est très-fondé à croire que jadis il était cannibale. On nous assura qu'il est indispensable d'arracher l'œil gauche de l'infortuné qu'on sacrifie : le prêtre le présente au roi, ainsi que nous le vîmes; il l'approche du monarque, à qui il recommande d'ouvrir la bouche; mais il le retire sans le mettre dans la bouche du prince. Ils appellent cette partie de la cérémonie, *manger l'homme*, ou *régal du chef*; et c'est peut-être un reste des temps où le roi mangeait véritablement le corps de la victime.

« Je n'insisterai pas sur ces détails qui souillent l'imagination. Il est sûr qu'outre les sacrifices humains, ces insulaires, si remplis de bienfaisance et de douceur, ont d'autres coutumes barbares. Ils coupent les mâchoires de ceux de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles; ils offrent même en sacrifice à l'éatoua les corps des vaincus. S'ils sortent vainqueurs d'un combat, ils rassemblent bientôt après les morts qui sont tombés entre leurs mains; ils les apportent au moraï, où ils creusent une fosse avec beaucoup d'appareil, et ils les y enterrent; mais ils ne les déterrent pas ensuite pour en ôter les crânes.

« La sépulture de ceux de leurs premiers chefs qui meurent dans les combats est différente. On nous apprit que Toutaha, leur dernier roi, Tounouraï Tamaïde, et d'autres qui périrent dans une bataille livrée aux habitans de Tierebou, furent rapportés au moraï d'Attahourou. Les prêtres leur ayant ouvert les entrailles, qu'ils déposèrent devant le grand autel, enterrèrent ensuite les corps en trois endroits, qu'on nous montra sous la grosse masse de pierres qui forme la partie la plus remarquable de ce moraï. Les hommes du peuple, tués par l'ennemi durant le même combat, furent enterrés dans une seule fosse, au pied de la masse de pierres dont je viens de parler. O-maï, qui avait été présent au combat, me dit que les obsèques eurent lieu le lendemain; qu'on les célébra avec beaucoup de pompe et d'appareil, au milieu d'un concours nombreux d'insulaires; que, dans l'intention des naturels, ce furent des actions de grâces rendues à l'éatoua pour la victoire qu'ils venaient d'obtenir. Les vaincus, qui se sauvèrent dans les montagnes sur ces entrefaites, s'y tinrent cachés une semaine ou dix jours, jusqu'à ce que la fureur des vainqueurs fût apaisée, et qu'on eût arrangé le traité de paix. Ce traité déclara O-tou roi de l'île entière; on l'investit du maro en grande pompe, dans le même moraï, et en présence de tous les chefs de la contrée.

« Lorsque l'exécrable cérémonie dont j'ai fait la description avec une fidélité scrupuleuse fut ter-

minée, nous n'eûmes plus rien à voir à Attahourou, et nous nous embarquâmes à midi, afin de retourner à Matavaï. En chemin, nous descendîmes chez Toaouha, qui était resté sur la petite île où nous l'avions rencontré la veille. Il causa quelque temps avec O-tou sur les préparatifs de guerre, et il me pressa de nouveau de joindre mes forces aux leurs contre les habitans d'Eimeo. Je lui déclarai d'une manière positive que je ne donnerais aucun secours à Taïti, et je perdis complétement ses bonnes grâces.

« Il nous demanda si la cérémonie à laquelle nous venions d'assister avait répondu à notre attente; quelle opinion nous nous formions de son efficacité, et s'il se passait dans notre pays quelque chose de pareil. Nous avions gardé un silence profond durant l'affreux sacrifice dont j'ai tant parlé; mais dès le moment où il finit, je n'avais pas hésité à dire librement ma façon de penser à O-tou et aux insulaires qui l'environnaient; je n'usai pas d'une moindre franchise en parlant à Toaouha, à qui je témoignai combien je trouvais leur coutume odieuse : je ne me contentai point de l'accuser de cruauté et de barbarie; je dis qu'un pareil sacrifice, loin d'attirer sur la nation la bienveillance de l'éatoua, comme les Taïtiens le croyaient stupidement, attirait au contraire la vengeance du dieu; que, d'après cette seule action, j'osais leur prédire le mauvais succès de leur entreprise contre Maheiné.

C'était compromettre beaucoup la justesse de mes avis : au reste, j'avais lieu de croire que ma prédiction s'accomplirait : je savais qu'on comptait dans l'île trois partis au sujet de la guerre, l'un qui la désirait avec fureur; le second, qui montrait une indifférence parfaite, et le troisième, qui se déclarait ouvertement en faveur de Maheiné et de sa cause. La discorde divisant ainsi leurs conseils, il n'était pas vraisemblable qu'ils formassent un plan d'opérations militaires qui pût donner seulement l'espoir de réussir. O-maï me servit d'interprète durant cette conversation, et il exposa mes argumens avec tant de courage et de chaleur, que Toaouha parut très-irrité; sa colère augmenta quand on lui dit que, s'il avait tué un homme en Angleterre comme il venait d'en tuer un à Taïti, la dignité de son rang ne l'eût pas sauvé de la corde; il s'écria : *Maeno! maeno!* (misérable! misérable!) et il ne voulut pas écouter un mot de plus. Un assez grand nombre d'insulaires, et surtout les gens de la suite et les serviteurs de Toaouha, assistèrent à cette discussion. Lorsque O-maï commença à leur expliquer le châtiment qu'on infligerait en Angleterre au plus grand des personnages qui tuerait le dernier des domestiques, ils parurent prêter une oreille fort attentive, et vraisemblablement ils avaient sur ce point une autre opinion que celle de leur maître.

« En quittant Toaouha, nous prîmes le chemin

d'Oparri, où O-tou nous pressa de passer la nuit. Nous débarquâmes le soir, et tandis que nous nous rendions à sa maison, nous eûmes occasion d'observer en quoi consistent leurs hêvas particuliers. Une centaine d'insulaires étaient assis dans une maison; il y avait au milieu du cercle deux femmes, derrière chacune desquelles était un vieillard qui frappait doucement sur un tambour; les femmes chantaient par intervalles, et je n'avais jamais entendu de chant si doux. L'assemblée les écoutait avec une attention extrême : elle paraissait absorbée dans le plaisir que lui faisait la musique, car nous attirâmes peu de regards, et les acteurs ne s'arrêtèrent pas une seule fois. La nuit était déjà obscure lorsque nous arrivâmes à la maison d'O-tou, où il nous donna un hêva public, dans lequel ses trois sœurs jouèrent les principaux rôles. Ce fut un de ces spectacles qu'ils appellent *hêva raa*, durant lequel personne ne peut entrer dans la maison ou l'emplacement où il se passe. Cette prohibition a toujours lieu quand les sœurs du roi jouent. Leur habit était vraiment pittoresque, et avait de l'élégance; elles remplirent leurs rôles d'une manière distinguée : cependant des farces exécutées par quatre hommes parurent causer plus de plaisir à l'auditoire, qui était nombreux. Le lendemain, nous nous rendîmes à Matavaï, et nous laissâmes O-tou à Oparri; mais sa mère, ses sœurs et plusieurs autres femmes m'accompagnèrent à

bord, et O-tou lui-même y arriva bientôt après.

« Tant que nous fûmes éloignés des vaisseaux, O-tou et moi, les équipages furent mal approvisionnés de fruits, et ne reçurent la visite que de peu d'insulaires; mais dès que nous fûmes de retour, *la Résolution* et *la Découverte* eurent des vivres en abondance, et une compagnie nombreuse.

« Le 4, O-maï nous donna à dîner dans l'île: son repas fut très-bon, et composé de poissons, de volailles, de porc et de puddings: O-tou dîna avec nous; l'après-midi je l'accompagnai à sa maison, où je trouvai tous ses domestiques occupés à rassembler des provisions qu'on me destinait. Il y avait entre autres choses un gros cochon qu'ils tuèrent en ma présence. Ils firent onze portions des entrailles, qui furent distribuées aux serviteurs; quelques-uns firent cuire la leur dans le même four que le cochon, et la plupart emportèrent cru ce qu'ils reçurent. Il y avait aussi un grand pouding que je vis faire: les cuisiniers prirent d'abord du fruit à pain, des bananes mûres, du taro, des noix de palmier et de *pendanus*, râpés, découpés en petits morceaux, ou pilés et cuits séparément: ils exprimèrent ensuite de l'amande du coco une quantité assez considérable de jus, qu'ils jetèrent dans un baquet ou vase de bois, et après y avoir mis le fruit à pain, les bananes, etc. qui sortaient du four, ils y placèrent quelques pierres chaudes, afin de faire bouillir doucement le tout: trois ou

quatre hommes remuèrent avec un bâton les différentes substances jusqu'à ce qu'elles fussent incorporées l'une à l'autre, et que le jus de coco fût changé en huile; les diverses parties ne tardèrent pas à prendre de la consistance : quelques-uns de ces pouddings sont excellens, et on en fait peu en Angleterre d'une saveur aussi exquise. Durant notre relâche à Taïti, j'ai mangé constamment de ces pouddings à mon dîner, lorsque j'ai pu m'en procurer, ce qui n'arrivait pas toujours. Quand le cochon et le poudding qu'O-tou voulait me donner furent cuits, on les embarqua sur une pirogue avec deux cochons en vie, du fruit à pain et des cocos, et on les conduisit à bord de mon vaisseau, où je me rendis bientôt, ainsi que toute la famille royale.

« Le lendemain, un jeune bélier de la race du Cap, que j'avais eu beaucoup de peine à amener ici, fut tué par un chien : on se trouve quelquefois dans des positions où la perte d'une bagatelle devient importante; j'étais vivement occupé du soin de propager aux îles de la Société ce quadrupède utile, et la perte du bélier fut un véritable malheur; car je n'avais que celui-ci de la race du Cap, et il ne m'en restait qu'un de la race d'Angleterre.

« Le 7, dans la soirée, nous tirâmes des feux d'artifice devant une multitude d'insulaires : ce spectacle fit grand plaisir à quelques-uns d'entre eux; mais il causa un effroi terrible à la plupart, et nous eûmes bien de la peine à les retenir jus-

qu'à la fin. Un groupe de fusées volantes devait terminer le feu; l'assemblée entière se dispersa au moment où elles partirent, et les hommes du pays les plus courageux s'enfuirent avec précipitation.

« Le 8, Oedidi, notre ancien camarade, donna à dîner à quelques-uns d'entre nous; son festin fut composé de poisson et de porc: le cochon pesait environ trente livres; il fut tué, cuit et servi en moins d'une heure. Nous achevions de dîner lorsque O-tou arriva; il me demanda *si mon ventre était plein*. Je lui répondis que oui; et il me dit: *Dans ce cas, venez avec moi*. Je le suivis chez son père, où je trouvai différentes personnes qui habillaient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuse de belles étoffes, arrangées d'une façon singulière. Une extrémité des pièces qui étaient en grand nombre se trouvait relevée par-dessus la tête des jeunes filles, tandis que le reste entourait le corps, à commencer de dessous les aisselles; l'autre extrémité tombait en plis jusqu'à terre, et ressemblait à un jupon de femme porté sur un large panier: plusieurs pièces enveloppaient le bord extérieur de ce panier, et grossissaient l'attirail. Les étoffes occupaient l'espace de vingt-cinq à trente pieds de circonférence, et ces pauvres filles étaient accablées sous un si énorme poids; elles avaient en outre deux *taamas* (ou pièces d'estomac) qui servaient de parure, et donnaient un air pittoresque à leur accoutrement. On les conduisit dans cet équipage à bord

de mon vaisseau ; la pirogue qui les amena était chargée de plusieurs cochons, et d'une quantité assez considérable de fruits dont le père d'O-tou voulait me faire présent, ainsi que des étoffes. On donne le nom d'*eti* aux personnes de l'un et de l'autre sexe habillées de cette manière : mais je crois que cette mode bizarre a seulement lieu quand ils veulent offrir à quelqu'un des présens considérables d'étoffes ; du moins je ne l'ai jamais vu que dans cette occasion : c'était la première fois qu'on nous présentait ainsi des étoffes ; mais le capitaine Clerke et moi nous en reçûmes ensuite d'autres, étalées également sur le corps des naturels qui nous les apportèrent.

« Le lendemain, O-tou me fit présent d'un cochon et de quelques fruits, et chacune de ses sœurs me donna un cochon et d'autres fruits : nous ne manquions pas d'ailleurs de provisions. Les naturels avaient pris en dedans du récif, avec la seine, une grande quantité de maquereaux ; ils en échangèrent une partie dans notre camp et sur nos vaisseaux.

« O-tou, si soigneux de nous fournir des vivres, cherchait avec le même soin à nous procurer des amusemens continuels. Nous allâmes le 10 à Oparri, et il fit donner pour nous une espèce de comédie. Ses trois sœurs y jouèrent : elles avaient des habits neufs et élégans, du moins nous n'en avions pas encore vu sur ces îles d'aussi agréables à l'œil. Mais le principal objet de mon voyage à Oparri

était d'examiner un corps embaumé, que quelques-uns de nos messieurs avaient vu par hasard près de la résidence d'O-tou. J'appris que c'était celui de Ti, l'un des chefs que j'avais connu autrefois : je le trouvai dans un *toupapaou* mieux construit que les toupapaous ordinaires, et pareil, à tous égards, à celui que nous avions vu quelque temps auparavant à Oheitepeha, où les restes d'Ouaheiadoua sont déposés et embaumés de la même manière. Lorsque nous arrivâmes, le corps était couvert et enveloppé d'étoffes; mais, à ma prière, l'insulaire qui le gardait le tira du toupapaou; il le plaça sur une espèce de bière, et nous l'examinâmes à notre aise; on ne nous permit pas toutefois de pénétrer en dedans des palissades qui enfermaient le toupapaou; l'insulaire orna le cercueil de nattes et d'étoffes, qui produisaient un joli effet. Le corps était entier dans toutes ses parties, et, ce qui nous surprit bien davantage, la putréfaction paraissait à peine avoir commencé, car il n'exhalait point d'odeur désagréable : cependant le climat est très-chaud, et Ti était mort depuis plus de quatre mois : on n'y apercevait d'autre altération qu'une contraction des muscles et des yeux; les cheveux et les ongles se trouvaient en bon état, et ils adhéraient fortement à la peau : les diverses jointures avaient de la souplesse, ou étaient dans l'état de relâchement qui arrive aux personnes attaquées d'un évanouissement subit. M. Anderson, qui me communiqua ces remarques,

fit des recherches sur les moyens qu'emploient les naturels pour conserver ainsi les corps; et on lui dit qu'immédiatement après la mort, on tire par l'anus les intestins et les autres viscères; qu'on remplit le ventre et l'estomac d'étoffes; que s'il y a de l'humidité sur la peau, on la fait disparaître, et qu'on frotte ensuite tout le corps avec une quantité considérable d'huile de coco parfumée; que cette friction le conserve assez long-temps sans qu'il tombe en pourriture. De mon côté, je ne pus me procurer sur cette opération d'autres détails que ceux d'O-maï. Il m'assura que les Taïtiens se servent alors du suc d'une plante qui croît parmi les montagnes, et de l'huile de coco; qu'ils lavent souvent le corps avec de l'eau de mer: il m'apprit d'ailleurs qu'on conserve ainsi les restes de tous les grands personnages qui meurent de mort naturelle; qu'on les laisse exposés long-temps aux regards du public; qu'on les montre d'abord à l'une des extrémités du toupapaou les jours où il ne pleut pas; qu'ensuite les jours d'exposition deviennent plus éloignés, et qu'enfin on les voit rarement.

« Nous revînmes le soir d'Oparri, où nous laissâmes O-tou et la famille royale. Je ne vis aucun de ses parens jusqu'au 12; ce jour-là ils vinrent tous, excepté le roi. Ils me dirent que le prince était allé à Attahourou pour assister à un autre sacrifice humain que les chefs de Tierebou avaient ordonné. Puisqu'ils immolèrent deux hommes dans l'inter-

valle de peu de jours, il est malheureusement trop sûr que les victimes de cette superstition barbare sont bien nombreuses. Je serais allé voir ce second sacrifice, si je l'avais appris assez tôt; il n'était plus temps. Je manquai aussi, parce qu'on m'en instruisit trop tard, une solennité publique qui avait eu lieu la veille à Oparri. O-tou, selon le cérémonial usité en pareille occasion, y rendit aux amis et aux partisans du roi Toutaha les terres et les biens qu'on leur avait ôtés depuis la mort de leur chef. Le sacrifice humain dont je parlai tout à l'heure mit vraisemblablement le dernier sceau à la révocation de l'arrêt.

« Le 13 au soir, O-tou revint d'Attahourou, où il était allé exercer la plus désagréable de ses fonctions de souverain. Le lendemain, nous montâmes devant lui à cheval, le capitaine Clerke et moi, et nous fîmes le tour de la plaine de Matavaï; la foule nombreuse qui nous examinait fut saisie d'étonnement, et parut aussi émerveillée que si elle avait vu des Centaures. O-maï avait déjà essayé une fois ou deux de monter à cheval; mais il avait toujours été jeté par terre avant de se mettre en selle, et les Taïtiens n'avaient pas encore vu d'hommes portés sur ce quadrupède. Nos gens continuèrent depuis cette époque à monter chaque jour à cheval durant notre relâche; cependant la curiosité des naturels ne diminua point : ayant vu l'usage que nous faisions des chevaux, ils les estimèrent beau-

coup, et autant que je puis en juger, ce spectacle leur donna une plus haute idée de la grandeur des autres nations que toutes les nouveautés réunies offertes à leurs yeux par les navigateurs européens. Le cheval et la jument se portaient bien.

« Le 15, Etary ou Olla, c'est-à-dire le prétendu dieu de Bolabola, qui se tenait depuis quelques jours aux environs de Matavaï, se rendit à Oparri avec plusieurs pirogues à voile. On nous dit qu'O-tou n'aimait pas à le voir si près de notre camp; qu'il craignait les vols des insulaires de la suite de ce prétendu dieu. Je dois déclarer, à la louange d'O-tou, qu'il prit tous les moyens possibles pour empêcher qu'on ne nous volât, et que, si on ne nous déroba que peu de chose, ce fut l'effet de sa prévoyance plutôt que de notre circonspection. Il avait fait construire deux petites maisons de l'autre côté de la rivière, derrière notre poste, et deux autres près de nos tentes, sur l'espace qui se trouvait entre la rivière et la mer. Quelques-uns de ses gens firent toujours sentinelle dans ces deux endroits; son père résida ordinairement sur la pointe de Matavaï, et ainsi nous fûmes en quelque sorte environnés de gardes. Non-seulement ils éloignèrent de nous les voleurs pendant la nuit, ils observèrent encore tout ce qui se passait durant le jour; ils ne manquaient pas de mettre à l'amende les filles qui avaient des liaisons avec les matelots, et ils infligeaient cette peine régulièrement chaque

matin; de cette manière, les soins que se donna le roi pour notre sûreté lui valurent des contributions avantageuses.

« O-tou me dit qu'il devait aller le lendemain à Oparri, pour donner audience au grand personnage de Bolabola qu'on m'avait annoncé comme un dieu, et il me proposa de m'y mener: espérant que j'y verrais quelque chose digne de remarque, j'acceptai son invitation. Le 16 au matin, nous le suivîmes à Oparri, M. Anderson et moi. Nous n'aperçûmes rien d'intéressant ou de curieux. Etary et son cortége présentèrent à O-tou des étoffes grossières et des cochons : chacun de ces présens fut accompagné de quelques cérémonies et d'un petit discours. Le roi Etary et plusieurs autres chefs tinrent ensuite conseil sur l'expédition d'Eimeo. Etary parut d'abord la désapprouver, mais ses argumens ne firent aucune impression sur l'assemblée. Il était trop tard pour montrer les inconvéniens de cette guerre; car on sut le lendemain que Toaouha, Potatou, et un troisième chef, avaient déjà mis à la voile avec l'escadre d'Attahourou. Un messager qui arriva le soir vint dire que l'armée de Taïti avait débarqué à Eimeo, et que des escarmouches avaient eu lieu sans beaucoup de perte ni d'avantage de l'un ou de l'autre côté.

« Le 18 au matin nous retournâmes avec O-tou à Oparri. M. Anderson, O-maï et moi, nous emmenâmes les moutons que je voulais laisser dans

l'île. Il y avait un bélier et une brebis de la race d'Angleterre, et trois brebis du Cap; je les donnai tous à O-tou. Nos trois vaches ayant reçu le taureau, je crus que je pourrais en conduire une ou deux àOuliétéa. Je les avais amenées aussi à Oparri, et je dis à Etary que, s'il consentait à céder son taureau à O-tou, je lui donnerais le mien et une des vaches; je lui promis, de plus, de les conduire moi-même à Ouliétéa : le taureau espagnol était si vif et si farouche, que je craignais un accident durant la traversée. Etary, qui combattit d'abord ma proposition, y souscrivit enfin, séduit en partie par l'éloquence d'O-maï; mais au moment où l'on embarquait son taureau, l'un de ses gens s'opposa fortement à l'échange que nous venions de conclure. M'imaginant que c'était pour ne pas me déplaire qu'Etary avait accédé à l'arrangement; qu'après mon départ il reprendrait peut-être son taureau, et qu'il n'en resterait point à O-tou, je crus qu'il était plus sage de ne pas consommer cet échange, et je résolus finalement de donner à O-tou mon taureau et mes vaches; je lui recommandai, de plus, de ne pas souffrir qu'on les éloignât d'Oparri, d'y retenir en outre le taureau espagnol, et chacun des moutons jusqu'à ce que les vaches et les brebis eussent produit des veaux et les agneaux. Je l'avertis qu'il serait alors le maître d'offrir à ses amis des individus de ces deux races, et d'en envoyer sur les îles voisines.

« Nous quittâmes Etary et sa petite troupe, qui vraisemblablement ne tardèrent pas à se repentir de la sottise qu'ils venaient de faire, et nous accompagnâmes O-tou à un autre village peu éloigné de là. Nous y trouvâmes les domestiques d'un chef dont j'oubliai de demander le nom; ces domestiques nous attendaient avec un gros cochon, un cochon de lait et un chien qu'ils voulaient présenter au roi de la part de leur maître. Ils les présentèrent en effet, en observant le cérémonial accoutumé; et l'un d'eux, qui prononça un discours, s'informa, au nom de son maître, de la santé d'O-tou, et des principaux personnages de sa cour. Un des ministres d'O-tou répondit à ce compliment, et on parla ensuite de la guerre d'Eimeo, sur laquelle on discuta longuement. Les députés du chef désiraient qu'on fît la guerre d'une manière vigoureuse, et ils conseillèrent à O-tou d'offrir aux dieux un sacrifice humain. Un second chef, qui ne s'éloignait guère de la personne du roi, s'y opposa; et il nous parut qu'il motivait très-bien son avis. Je fus convaincu de plus en plus qu'O-tou ne mettait point d'ardeur à la poursuite de cette guerre: il reçut alors des messages multipliés de Toaouha, qui le pressait vivement de lui envoyer du secours. On nous dit que l'escadre de Toaouha était en quelque sorte cernée par celle de Maheiné, mais que ni l'une ni l'autre n'osaient risquer un combat.

« Après avoir dîné avec O-tou, que nous laissâmes à Oparri, nous retournâmes à Matavaï. On nous apporta peu de fruits durant cette journée et celle du lendemain : O-tou en fut instruit ; et lui et son frère, qui s'était attaché au capitaine Clerke, arrivèrent d'Oparri entre neuf et dix heures du soir du 19, avec une quantité considérable de vivres. Rien ne prouve mieux jusqu'où il portait sa bienveillance et ses attentions pour nous. Le lendemain toute la famille royale vint nous voir, nous apportant de nouveaux présens ; non-seulement nous n'éprouvâmes plus de disette, mais nous eûmes des vivres au-delà de ce que nous en pouvions consommer.

« A cette époque, notre eau était embarquée ; les calfats avaient achevé leur travail ; il ne restait plus rien à faire au grément ; nos deux vaisseaux se trouvaient en état de reprendre la mer, et, voulant avoir assez de temps pour aborder aux îles des environs, je songeai à mon départ. J'ordonnai donc d'enverguer les voiles, et de reconduire à bord les observatoires et les instrumens que nous avions établis sur la côte. O-tou vint m'avertir le 21, dès le grand matin, que toutes les pirogues de guerre de Matavaï et de trois cantons de notre voisinage allaient à Oparri, afin de se réunir aux pirogues de guerre de cette partie de l'île, et qu'il y aurait une revue générale. Bientôt après, l'escadre de Matavaï fut en mouvement ; et après avoir paradé autour

de la baie, elle y entra : je montai mon canot pour examiner cette marine de plus près.

« Il y avait environ soixante pirogues de guerre, munies de plates-formes sur lesquelles combattent les guerriers : le nombre des pirogues moins grandes était à peu près aussi considérable. Je voulais les accompagner à Oparri; mais les chefs décidèrent bientôt que l'escadre ne partirait pas avant le lendemain. Je fus bien aise de ce délai, qui m'offrait une occasion de connaître la manière de se battre des Taïtiens. Je priai O-tou d'ordonner à quelques-unes des pirogues d'exécuter devant moi les manœuvres du combat. Le roi s'empressa d'en faire sortir deux de la baie; nous montâmes sur l'un de ces bâtimens, O-tou, M. King et moi; et O-maï se rendit à bord de la seconde. Lorsque nous eûmes assez d'espace pour les évolutions, les deux pirogues se retournèrent en face l'une de l'autre; elles s'avancèrent, elles reculèrent avec toute la vivacité que purent leur donner les rameurs. Sur ces entrefaites, les guerriers qui occupaient les plates-formes brandissaient leurs armes, et faisaient des mines et des contorsions qui me semblèrent n'avoir d'autre but que de les préparer à l'assaut. O-tou se tenait à côté de notre plate-forme, et il donnait le signal d'avancer ou de reculer. La sagacité et la promptitude du coup d'œil lui étaient nécessaires pour saisir les momens favorables, et éviter ce qui devait offrir de l'avantage à l'ennemi. Enfin, lorsque les piro-

gues eurent avancé et reculé, chacune au moins douze fois, elles s'abordèrent de l'avant. Après un combat de peu de durée, les guerriers de notre plate-forme parurent se laisser tuer jusqu'au dernier, et O-maï et ses camarades se rendirent maîtres de notre bâtiment. En cet instant, O-tou et nos rameurs se jetèrent à la mer, comme s'ils avaient été réduits à la nécessité de se sauver à la nage.

« Leurs batailles navales ne se livrent pas toujours de cette manière, si l'on peut compter sur les détails qu'O-maï nous donna. Il me dit que les insulaires commencent quelquefois par amarrer ensemble les deux pirogues, l'avant contre l'avant, et qu'ils combattent ensuite, jusqu'à ce que tous les guerriers d'un des bâtimens soient tués. Mais je crois qu'ils adoptent seulement cette manœuvre terrible lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir. Ils ne doivent compter en effet que sur la victoire ou la mort; car, de leur aveu, ils ne font jamais de quartier, à moins qu'ils ne réservent les prisonniers pour les tuer le lendemain d'une façon plus cruelle.

« La puissance et la force de ces peuples sont fondées sur leur marine. Je n'ai jamais ouï parler d'une action générale de terre, et c'est sur la mer qu'ils se livrent des batailles décisives. Si les deux partis ont fixé l'époque et le lieu de l'action, ils passent dans des amusemens et des festins la journée de la veille et la nuit. Ils lancent à l'eau leurs

pirogues ; ils font leurs préparatifs au lever de l'aurore, et ils commencent le combat avec le jour : son issue termine ordinairement la dispute ; les vaincus s'enfuient à la hâte ; ceux qui atteignent la côte s'empressent de gagner les montagnes, et d'emmener leurs amis. Les vainqueurs qui, durant l'accès de leur furie, n'épargnent ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, s'assemblent le lendemain au moraï pour remercier l'éatoua de la victoire qu'ils viennent de remporter, et lui offrir en sacrifice les guerriers qu'ils ont tués, et les prisonniers eux-mêmes, s'ils en ont fait quelques-uns : on négocie ensuite un traité, dont en général ils dictent les conditions ; ils obtiennent des territoires particuliers, et quelquefois des îles entières. O-maï nous apprit qu'il avait été fait prisonnier par les habitans de Bolabola ; qu'il fut mené dans la patrie des vainqueurs, et que lui et tous ses compagnons de captivité auraient été mis à mort le lendemain, s'ils n'étaient pas venus à bout de se sauver pendant la nuit.

« Après ce combat simulé, O-maï endossa sa cuirasse, et le reste de son armure de l'ancienne chevalerie ; il monta sur la plate-forme de l'une des pirogues, et les rameurs le menèrent en triomphe le long du rivage de la baie ; en sorte que tous les naturels purent le contempler à loisir. Sa cotte de mailles n'attira pas l'attention des insulaires autant que je l'aurais imaginé. Quelques-uns d'eux, il est

vrai, la connaissaient déjà, et d'autres étaient si révoltés de la conduite imprudente de mon ami, qu'il leur montrait les choses les plus extraordinaires sans obtenir un coup d'œil.

« Le 22, dès le grand matin, O-tou et son père arrivèrent à bord, pour savoir quand je me proposais d'appareiller. Ayant appris qu'on trouve un bon havre à Eimeo, je leur dis que je toucherais à cette île en allant à Houaheiné; alors ils témoignèrent le désir d'y venir avec moi, et de mettre sous mon escorte l'escadre de renfort qu'ils voulaient mener à Toaouha. Comme j'étais prêt à partir, je leur permis de fixer le jour; ils choisirent le surlendemain 24, et nous convînmes que je prendrais sur mon bord O-tou, son père, sa mère, et toute sa famille. Après cet arrangement, je proposai au roi de nous rendre tout de suite à Oparri, où les pirogues de guerre destinées à l'expédition d'Eimeo devaient se réunir et être passées en revue.

« Au moment où nous entrâmes dans mon canot, on vint apprendre au roi que Toaouha avait fait un traité avec Maheiné, et ramené son escadre à Attabourou. Cette nouvelle inattendue rendait inutiles les préparatifs de l'expédition, et les pirogues de guerre, au lieu de marcher à Oparri qu'on leur avait désigné pour le lieu du rendez-vous, eurent ordre de retourner dans leurs cantons respectifs. Nous suivîmes cependant le prince à Oparri, M. King et moi. Notre voyage ne fut pas long. Tan-

dis qu'on apprêtait notre dîner, un messager arriva d'Eimeo, et il exposa les articles de la paix, ou plutôt de la trève ; car la suspension d'armes n'était que pour un temps limité. Les conditions se trouvaient désavantageuses à Taïti, et on blâma beaucoup O-tou, dont la lenteur à envoyer des renforts avait obligé Toaouha à se soumettre à un accommodement honteux. On disait même publiquement que Toaouha, indigné de la conduite du roi, avait juré de réunir ses forces à celles de Tierebou, et d'attaquer O-tou à Matavaï ou à Oparri, lorsque je serais parti. Je déclarai solennellement de mon côté que je défendrais les intérêts de mon ami, et que je lui donnerais des secours contre une pareille ligue; que je reviendrais dans l'île, et que je me vengerais sans pitié de ceux qui auraient l'audace d'y prendre part. Mes menaces eurent vraisemblablement l'effet que j'en attendais; et si Toaouha forma d'abord le projet dont je viens de parler, il ne tarda pas à y renoncer, ou du moins il n'en fut pas question. Ouhappaï, père d'O-tou, désapprouva beaucoup le traité de paix, et il ne ménagea point Toaouha, qui l'avait conclu : cet habile vieillard sentait bien que, si j'accompagnais à Eimeo l'escadre des Taïtiens, je serais très-utile à leur cause, sans me mêler directement de la querelle. Toutes ses raisons portaient sur ce calcul; il justifiait de la même manière O-tou qui m'avait attendu, quoique ce délai l'eût empêché de donner à Toaouha des se-

cours aussi promptement que celui-ci les attendait.

« Nos débats finissaient lorsqu'un député de Toaouha arriva ; ce général invitait O-tou à aller le lendemain au moraï d'Attahourou pour remercier les dieux de la paix qu'il venait de conclure : du moins O-maï me dit que c'était là l'objet du message. On me pria d'assister à la cérémonie ; j'étais malade, et il me fut impossible de profiter de l'invitation ; mais voulant savoir ce qui se passerait dans une fête si mémorable, j'y envoyai M. King et O-maï, et je retournai à bord de *la Résolution*, accompagné de la mère d'O-tou, de ses trois sœurs et de huit autres femmes. Je crus d'abord que ces douze femmes montaient sur mon canot pour se faire mener à Matavaï ; mais lorsque nous fûmes au vaisseau, elles me dirent qu'elles voulaient y passer la nuit ; que leur but était d'entreprendre la guérison de la maladie dont je me plaignais. J'avais une sciatique, et la douleur se faisait sentir de la hanche aux pieds. J'acceptai les soins bienfaisans qu'elles me proposaient : j'ordonnai qu'on leur dressât des lits sur le plancher de ma chambre, et je me soumis à leur traitement : elles se rangèrent autour de moi, et elles se mirent à me presser avec les deux mains de la tête aux pieds, et surtout dans les parties où je souffrais ; elles pétrirent mon corps jusqu'à faire craquer mes os, et à me fatiguer comme si l'on m'avait roué de coups :

lorsque j'eus subi un quart d'heure cette espèce de discipline, je fus bien aise de m'y soustraire. L'opération néanmoins me soulagea sur-le-champ, et je me décidai à permettre qu'on la recommençât avant de me coucher; elle eut tant de succès la seconde fois, que je passai une très-bonne nuit. Mes douze femmes réitérèrent le traitement le lendemain matin avant de retourner à terre : elles revinrent le soir, et je consentis de bon cœur à me laisser pétrir de nouveau. Je n'éprouvais plus aucune espèce de douleur, et ma guérison étant bien achevée, elles me quittèrent le 24. Les Taïtiens donnent à ce traitement le nom de *romi*; il me paraît bien supérieur aux frictions et aux remèdes de ce genre qu'ordonnent nos médecins. Il est d'un usage universel aux îles de la Société; il est administré quelquefois par les hommes, plus communément par les femmes. Si quelqu'un paraît languissant et accablé, ses compatriotes le prient de s'asseoir près d'eux; ils se mettent tout de suite à pratiquer le romi sur ses jambes, et j'ai toujours vu qu'elle produisait d'excellens effets.

« O-tou, M. King et O-maï revinrent d'Attahourou le 25 au matin; et M. King me donna les détails suivans sur ce qu'il avait vu.

« Vous m'eûtes à peine quitté qu'un second messager de Toaouha arriva près d'O-tou avec un bananier. Nous partîmes d'Oparri au coucher du soleil, et nous débarquâmes vers cinq heures à

Tettaha, sur la langue de terre contiguë à Attahourou. Les habitans de ce canton nous appelèrent de la côte, vraisemblablement pour nous avertir que Toaouha s'y trouvait. Je comptais que l'entrevue de ce chef et du roi m'offrirait quelque chose d'intéressant. O-tou et les gens de sa suite allèrent s'asseoir sur la plage, près de la pirogue où était Toaouha. Celui-ci dormait; mais ses domestiques l'ayant éveillé et ayant nommé O-tou, on apporta aux pieds du roi un bananier et un cochon, et un assez grand nombre d'insulaires attachés à Toaouha vinrent causer avec O-tou; je jugeai qu'ils parlaient de leur expédition d'Eimeo. Je demeurai quelque temps assis à côté du roi; et comme Toaouha ne sortait point de sa pirogue, et qu'il ne nous disait rien, je montai sur son embarcation: il me demanda si Touté (1) était fâché contre lui. Je lui répondis que non; que Touté était son *tayo* (son ami), et qu'il m'avait chargé de me rendre à Attahourou pour le lui dire. O-maï eut alors une longue conversation avec ce chef; mais je ne pus savoir quelle avait été la matière de leurs discours. Je retournai auprès d'O-tou, qui paraissait désirer que je mangeasse quelque chose et que j'allasse me coucher: nous le quittâmes en effet O-maï et moi. Je questionnai O-maï sur les raisons qui

---

(1) C'est ainsi que les Taïtiens prononcent le nom du capitaine Cook.

avaient empêché Toaouha de sortir de sa pirogue; il me dit que ce chef était boiteux; mais que bientôt ils causeraient en particulier : il me dit probablement la vérité, car les insulaires que nous avions laissés près d'O-tou, vinrent bientôt nous trouver, et O-tou lui-même arriva environ dix minutes après: nous allâmes tous nous coucher dans sa pirogue.

« Le lendemain au matin, ils préparèrent une grande quantité de kava; l'un d'eux en but tellement, qu'il perdit l'usage de ses sens. Il avait des convulsions si fortes, que si je n'en avais pas connu la cause, je l'aurais supposé très-malade : deux hommes le tenaient par les cheveux. J'abandonnai cette scène pour en voir une autre plus touchante, l'entrevue de Toaouha, de sa femme et d'une jeune personne qui me parut être sa fille. Après avoir découpé sa tête de manière à en faire sortir beaucoup de sang, et après avoir bien pleuré, elles se lavèrent et embrassèrent le chef d'un air tranquille; mais la jeune fille n'était pas encore au bout de ses souffrances, Terridiri (1) arriva; alors elle répéta avec un maintien calme tout ce qu'elle avait fait avant d'aborder son père. Toaouha avait amené une grande pirogue de guerre d'Eimeo; je lui demandai s'il avait tué les guerriers qui la montaient, et il me répondit qu'elle n'avait point d'hommes à bord lorsqu'il la prit.

---

(1) Terridiri est fils d'Obéréa.

« Nous partîmes de Tettaha entre dix et onze heures, et nous débarquâmes près du moraï d'Attahourou, un peu après midi. Nous trouvâmes trois pirogues retirées sur la grève, en face du moraï; il y avait trois cochons dans chacune : on voyait au-dessous de leurs hangars quelque chose que nous ne pûmes pas distinguer. Nous comptions que la cérémonie aurait lieu dans la soirée; mais Toaouha et Potatou n'arrivèrent point, et il ne se passa rien d'important.

« Un chef qui arrivait d'Eimeo apporta un petit cochon et un bananier qu'il déposa aux pieds d'O-tou; il causa quelque temps avec le roi; et comme il répéta souvent le mot *ouarry, ouarry* (faux), je supposai qu'O-tou lui racontait ce qu'il avait ouï dire, et que le chef niait les faits.

« Toaouha et Potatou arrivèrent le 24 avec huit grandes pirogues, et débarquèrent près du moraï. O-tou reçut une grande quantité de bananiers de la part de différens chefs. Toaouha ne quitta point sa pirogue. La cérémonie commença enfin : le grand-prêtre apporta d'abord le maro soigneusement enveloppé, et un paquet qui avait la forme d'un pain de sucre; il les plaça à l'entrée d'un lieu qui me parut être le cimetière : trois prêtres allèrent ensuite s'asseoir en face à l'autre extrémité du cimetière; ils apportèrent aussi un bananier, une branche d'un autre arbre, et une fleur de cocotier.

« Les prêtres prononcèrent séparément de pe-

tites phrases en tenant ces diverses choses à leurs mains ; deux d'entre eux et quelquefois les trois chantaient de temps en temps un air mélancolique, auquel l'assemblée fit peu d'attention. Ces prières et ces chants durèrent une heure. Le grand-prêtre, ayant fait une autre prière qui fut de courte durée, découvrit le maro : O-tou se leva ; on lui ceignit le maro ; pendant cette opération il tenait à sa main un chapeau ou bonnet fait de plumes rouges de la queue du paille-en-cul, mêlées d'autres plumes brunes. Il se plaça au milieu de la scène en face des trois prêtres, qui continuèrent leurs prières l'espace d'environ dix minutes : l'un des assistans se leva d'une manière brusque ; il dit quelque chose qui finit par le cri de *heivà*, et l'assemblée lui répondit trois fois en criant à haute voix : *éri !* On m'avait averti auparavant que c'était la partie principale de la cérémonie.

Les assistans passèrent alors au côté opposé de la grande masse de pierres, où l'on voit une large fosse que les insulaires appellent le *moraï* du roi. On y répéta la cérémonie que je viens de décrire, et elle finit également par trois acclamations. On replia le maro, dont la splendeur se trouva augmentée d'une touffe de plumes rouges que l'un des prêtres donna à O-tou, tandis que le roi l'avait autour de ses reins.

« L'assemblée se rendit ensuite à une grande cabane située près du moraï, et elle s'y assit avec

beaucoup plus d'ordre qu'on n'en voit ordinairement à Taïti. Un homme du district de Tierebou fit un discours qui dura environ dix minutes; un habitant d'Attahourou pérora ensuite; Potatou, qui prit la parole après eux, s'exprima avec plus d'abondance et de grâce; en général, les deux premiers ne dirent que de petites phrases détachées, accompagnées d'un mouvement de main très-gauche. Touteo harangua aussi au nom d'Otou, et après lui un insulaire d'Eimeo. Il y eut deux ou trois autres discours auxquels l'auditoire fit peu d'attention : Omaï m'assura qu'ils promirent tous de ne point combattre, mais de vivre en amis. Plusieurs des orateurs s'échauffèrent; peut-être qu'ils se plaignirent du passé, et qu'ils firent des protestations de ne pas troubler la paix à l'avenir. Un habitant du district d'Attahourou se leva au milieu de ces harangues; il portait une fronde autour de ses reins et une grosse pierre sur ses épaules : après s'être promené environ un quart d'heure dans le cercle, et avoir répété quelques mots d'un ton chantant, il jeta sa pierre. Lorsque les discours furent terminés, on porta au moraï cette pierre et un bananier qui était aux pieds du roi : l'un des prêtres prononça ici deux ou trois phrases avec le roi.

« Au moment où nous nous embarquâmes, la brise de mer avait commencé, et il fallut redescendre sur la côte; nous fîmes à pied presque tout le

chemin de Tettaha à Oparri; cette promenade fut très-agréable. Nous trouvâmes un arbre auquel étaient suspendus deux paquets de feuilles sèches : il sert de bornes aux deux territoires. L'insulaire qui avait paru dans la cérémonie avec la fronde et la pierre nous accompagnait : le père d'O-tou l'entretint long-temps; il paraissait fort en colère, et je compris qu'il était irrité du rôle qu'avait joué Toaouha dans l'affaire d'Eimeo. »

« Autant que je puis juger de cette cérémonie, d'après la description de M. King, ce ne fut pas uniquement une action de grâces aux dieux, mais plutôt une confirmation du traité; peut-être même avait-elle l'un et l'autre de ces objets pour but. Le cimetière dont il fait mention paraît être le lieu où commencèrent les cérémonies du sacrifice humain auquel j'assistai, et devant lequel on déposa la victime après qu'on l'eut retirée du bord de la mer. C'est aussi dans cette partie du moraï qu'ils investissent leur roi du maro pour la première fois. O-maï, qui s'était trouvé au couronnement d'O-tou, m'en expliqua tous les détails sur les lieux; et ces détails se rapprochent beaucoup de ceux que vient de donner M. King, quoique les deux cérémonies aient eu lieu par des motifs bien différens. Le bananier est la première chose qu'on aperçoit dans toutes les cérémonies religieuses de ces peuples, et même dans tous leurs débats publics ou particuliers. Ils l'emploient aussi en d'autres occasions, et peut-

être plus fréquemment encore que nous ne l'avons remarqué. Tandis que Toaouha fut à Eimeo, il envoya chaque jour des messagers à O-tou : ces exprès ne manquaient jamais d'arriver en tenant à la main un jeune bananier, qu'ils déposaient aux pieds d'O-tou avant d'ouvrir la bouche ; ils s'asseyaient ensuite devant le roi, et ils faisaient leur message. Deux hommes qui se disputaient s'échauffèrent tellement un jour, que je m'attendais à les voir se frapper : l'un d'eux ayant placé un bananier devant l'autre, ils se calmèrent tout à coup, et ils continuèrent sans emportement. Enfin le bananier est toujours le rameau d'olivier pour les habitans des îles de la Société.

« La guerre d'Eimeo, et les cérémonies solennelles qui en furent la suite, n'occupant plus nos amis, ils revinrent nous voir le 26 ; et, comme ils savaient que nous étions sur le point de partir, ils nous apportèrent plus de cochons que nous ne pouvions en acheter ; car nous manquions de sel, et nous n'avions besoin que de la quantité de petit salé nécessaire à notre consommation journalière.

« Le lendemain j'accompagnai O-tou à Oparri, et, avant de le quitter, je fis la revue du bétail et des volailles dont je lui avais recommandé de prendre soin. Tous ces animaux étaient en bon état, et on les soignait d'une manière convenable. Deux des oies et deux des cannes couvaient, mais la femelle du paon et les dindes n'avaient pas encore pondu.

Je redemandai à O-tou quatre chèvres : j'en voulais laisser deux à Ouliétéa, où ces animaux n'avaient pas encore été introduits, et je me proposais de garder les deux autres pour quelques-unes des îles que je pourrais rencontrer en allant à la côte d'Amérique.

« Une supercherie d'O-tou que je vais citer montre que ces insulaires savent, au besoin, employer la ruse et l'artifice pour arriver à leur but. Je lui avais donné, entre autres choses, une lunette qu'il garda deux ou trois jours : habitué ensuite à cet instrument, et selon toute apparence ne le trouvant d'aucune utilité pour lui, il le porta en secret au capitaine Clerke; il lui dit qu'il était son bon ami; que ce présent devait lui être agréable, et qu'il le priait de l'accepter. « Mais, ajouta-t-il, « vous ne devez pas en parler à Touté : il désire « cette bagatelle, et je ne voudrais pas qu'il l'eût. » Il mit la lunette entre les mains du capitaine Clerke, et il l'assura qu'il la possédait à juste titre. M. Clerke refusa d'abord de l'accepter; O-tou insista et ne voulut point la reprendre. Quelques jours après, il eut soin de parler de la lunette : le capitaine Clerke n'en avait pas besoin, il désirait cependant d'obliger le prince; et, croyant que des haches seraient plus utiles à Taïti que cet instrument, il offrit d'en donner quatre en retour. O-tou s'écria sur-le-champ : « Touté m'en a offert cinq pour la lunette. » M. Clerke lui répondit : « Si cela est, je ne veux « pas que votre amitié pour moi vous soit désavan-

« tageuse, et vous en aurez six. » Le roi reçut les six haches, mais il recommanda de nouveau de ne pas m'instruire de ce qui venait de se passer.

« O-maï, qui prodigua si follement ici les choses utiles qu'il avait apportées, s'en procura toutefois une dont il devait tirer de grands avantages. C'était une très-belle pirogue double, et à voiles, équipée d'une manière complète. Je lui avais fait faire, peu de temps auparavant, les divers pavillons de beaupré, cornettes, guidons et flammes dont on se sert sur les vaisseaux anglais; mais il les croyait trop précieux pour les employer à Taïti : il rapetassa dix ou douze de nos vieux pavillons ou de nos vieilles flammes; il les arbora tous à la fois en différentes parties de son bâtiment, et ce spectacle attira autant de monde qu'en attire dans un port d'Europe un vaisseau de guerre pavoisé. Ces banderoles étaient anglaises, françaises, espagnoles et hollandaises; il n'en avait pas vu d'autres. J'avais donné, en 1774, un pavillon de beaupré et une flamme à O-tou, et une simple flamme à Toaouha; ils les avaient conservés avec un soin extrême, car je les retrouvai en bon état.

« Les étoffes et l'huile de coco sont bien meilleures à Taïti que sur aucune des autres îles de la Société, où on les vend fort cher, et O-maï s'en procura une assez grande quantité : il ne se serait pas conduit d'une manière si inconséquente et si indigne de la vie qu'il avait menée en Angleterre et

durant le voyage, sans sa sœur, sans son beau-frère, et quelques personnes de sa connaissance qui s'emparèrent de lui, dans la vue de le dépouiller de toutes ses richesses. Leur complot aurait réussi, si je n'avais pris à temps les trésors de mon ami sous ma garde. Cette précaution n'eût pas même été suffisante, si j'eusse permis à ces fripons de le suivre à Houaheiné, où il avait le dessein de s'établir. C'était leur projet de ne point le quitter; mais je leur défendis de se montrer à Houaheiné tant que je me trouverais dans ces parages, et ils me connaissaient trop bien pour enfreindre mes ordres.

« O-tou vint à bord le 28; il me pria d'accepter une pirogue, et de l'offrir de sa part à l'*éri-rahié no Bretané* (1); il me dit que, voulant envoyer quelque chose à un si grand monarque, il n'avait rien imaginé de mieux. Je fus charmé de sa reconnaissance; il avait seul le mérite de cette galanterie; personne d'entre nous ne lui en avait donné l'idée : ce qui nous prouva qu'il savait bien à qui il était redevable des trésors que nous lui avions apportés. Je crus d'abord qu'il voulait me donner un modèle en petit de leurs bâtimens de guerre; mais je reconnus bientôt qu'il s'agissait d'un ivahah d'environ seize pieds de longueur. Elle était double, et je jugeai qu'on l'avait construite exprès, car elle était décorée de beaucoup de sculpture : elle m'au-

---

(1) Au roi de la Grande-Bretagne.

rait trop gêné, et je le remerciai de sa bonne volonté : je vis que je lui aurais fait plus de plaisir en l'acceptant.

« Des brises légères de l'ouest et des calmes nous retinrent à Taïti quelques jours de plus que je ne le comptais : je ne pus pas même sortir de la baie. Durant cet intervalle, les vaisseaux furent remplis d'insulaires et environnés d'une multitude de pirogues, car les naturels ne voulaient quitter les environs de Matavaï qu'après notre départ. Le vent passa enfin à l'est, à trois heures de l'après-midi du 27, et nous levâmes l'ancre.

« Dès que nous fûmes sous voile, j'ordonnai de tirer sept coups de canons chargés à boulets ; O-tou m'en avait prié, et je voulais d'ailleurs satisfaire la curiosité de ses sujets. Tous nos amis, excepté le roi, nous quittèrent ensuite avec des marques d'affection et de douleur qui montrèrent assez combien ils nous regrettaient. Le roi ayant désiré de voir marcher les vaisseaux, je m'étendis en pleine mer, et je revins près de la côte ; il me fit alors ses adieux, et retourna à terre sur sa pirogue.

« Nous avions abordé si souvent à Taïti depuis un petit nombre d'années, que les insulaires paraissaient persuadés que nous ne tarderions pas à revenir. O-tou me recommanda avec instance de prier en son nom l'*éri-rahié no Bretané* d'envoyer, par les premiers vaisseaux, des plumes rouges et les oiseaux qui les fournissent, des haches, une demi-dou-

zaine de fusils, de la poudre, du plomb, et de ne pas oublier des chevaux.

« J'ai dit souvent que j'avais reçu des présens considérables d'O-tou et du reste de sa famille, et je n'ai pas toujours fait mention de ce que je donnais de mon côté. Lorsque les habitans de ces îles font un présent, ils laissent entrevoir ce qu'ils espèrent en retour, et nous étions obligés de les satisfaire; ainsi ce qu'on avait l'air de nous offrir gratuitement nous coûtait plus que ce que nous achetions; mais lorsque nous éprouvions un moment de disette, et qu'on n'apportait rien au marché, nous pouvions recourir à nos amis; et en tout, cette manière de trafiquer fut aussi avantageuse pour nous que pour eux. En général, je payais tout de suite chacun des présens qu'on me fit; j'en excepte ceux que je reçus d'O-tou. Ses largesses furent si multipliées et si fréquentes, que nous ne comptions ni l'un ni l'autre. Je lui offrais sur-le-champ les choses qu'il me demandait, lorsqu'elles ne m'étaient pas nécessaires, et je le trouvai toujours modéré dans ses demandes.

« Si j'avais pu déterminer O-maï à se fixer ici, je ne serais pas parti si tôt; car, à l'époque où je quittai l'île, on nous fournissait des rafraîchissemens en si grande quantité et à si bon marché, que je n'espérais pas rencontrer ailleurs le même avantage: il régnait d'ailleurs entre nous et les habitans une amitié si cordiale et une confiance si entière,

qu'il était difficile d'espérer un pareil avantage sur d'autres îles du groupe de la Société. Il est assez extraordinaire que cette correspondance amicale n'ait pas été troublée une seule fois, et que je n'aie eu à me plaindre d'aucun vol important. Ce n'est pas que je croie aux progrès du caractère moral des Taïtiens sur cet article; je pense plutôt qu'il faut attribuer la régularité de leur conduite aux soins des chefs : ces chefs craignaient de voir suspendre un trafic qui leur donnait plus de marchandises qu'ils n'auraient pu en obtenir par des vols et des larcins. Je ne manquai pas de les en avertir moi-même immédiatement après mon arrivée. Frappé de la grande quantité de provisions qu'offrait l'île, et de l'empressement que montraient les naturels pour nos marchandises, je résolus de profiter de ces deux circonstances favorables, et je déclarai, de la manière la plus positive, que je ne supporterais pas les vols des gens du pays comme je les avais soufferts autrefois. O-maï me fut en cela très-utile; je lui recommandai de leur bien expliquer les heureux effets qu'aurait leur honnêteté, et les suites funestes qu'entraîneraient leurs friponneries; en un mot, je lui fis sa leçon, et il la dit à merveille.

« Les chefs ne peuvent pas toujours empêcher les vols; on les vole souvent eux-mêmes, et ils s'en plaignent comme d'un grand mal. O-tou laissa entre mes mains, jusqu'à la veille de mon départ,

les choses qu'il avait obtenues de nous; lorsqu'il m'en chargea, il me dit qu'elles ne seraient pas en sûreté ailleurs. Depuis que ce peuple connaît de nouvelles richesses, ses dispositions au vol doivent avoir augmenté. Les chefs, qui ne l'ignorent pas, désirent beaucoup d'avoir des coffres; ils semblaient mettre un prix extrême à un petit nombre laissés dans l'île par les Espagnols, et ils nous en demandaient d'autres sans cesse. J'en fis faire un pour O-tou; il le voulut de huit pieds de long, de cinq de large et de trois de profondeur. Les serrures et les verroux ne suffiront pas pour écarter les voleurs; mais il est assez grand pour que deux hommes puissent coucher dessus pendant la nuit pour le garder.

« Nous savions un peu la langue du pays; O-maï nous servait d'ailleurs d'interprète, et cependant il est assez singulier que nous n'ayons pu découvrir l'époque précise de l'arrivée des Espagnols et la durée de leur séjour. En multipliant nos questions sur ce point, nous reconnûmes de plus en plus que ces insulaires sont incapables de noter ou de se rappeler la date des événemens anciens, surtout s'il s'est écoulé dix ou vingt mois. L'inscription que nous trouvâmes sur la croix, et les détails que nous donnèrent les plus intelligens des Taïtiens, me firent juger cependant que deux vaisseaux arrivèrent à Oheitepeha en 1774, peu de temps après mon départ de Matavaï, qui eut lieu au mois de

mars de la même année. Quelques insulaires nous dirent que lorsque les Espagnols eurent débarqué les bois de la maison et un petit nombre d'hommes, ils remirent à la voile pour me chercher, et qu'ils revinrent dix jours après; mais j'en doute, car on ne les vit ni à Houaheiné ni à Ouliétéa. Ces navigateurs laissèrent à Taïti un taureau, des chèvres, des cochons, des chiens et le mâle d'une autre espèce; nous apprîmes ensuite que ce dernier était un bélier, et il se trouvait à Bolabola, où l'on devait aussi transporter le taureau.

« Les cochons, qui sont d'une grosse taille, avaient déjà amélioré la race indigène du pays, et ils étaient très-nombreux lorsque nous arrivâmes. Il y a de plus un assez grand nombre de chèvres; les chefs un peu importans en ont quelques-unes. Les chiens offrent deux ou trois variétés, et je pense que les Espagnols auraient mieux fait de les jeter tous à la mer que de les déposer sur cette île : c'est un de ces chiens qui tua mon bélier.

« Les vaisseaux espagnols laissèrent deux prêtres, un domestique, et un autre homme appelé *Matima*, par les insulaires, dont il a gagné l'amitié. Il paraît qu'il étudia leur langue, ou du moins qu'il la parlait assez bien pour se faire entendre, et qu'il prit beaucoup de peine pour inspirer aux naturels la plus haute idée de sa nation, et leur donner une mauvaise opinion des Anglais; il alla jusqu'à les assurer que nous ne formions plus un état indépendant;

que *Bretané* (1) n'était qu'une petite île ravagée depuis peu par ses compatriotes; qu'ils m'avaient rencontré en mer, et qu'avec quelques boulets ils avaient coulé bas mon vaisseau et tous les hommes de mes équipages. Ainsi mon arrivée à Taïti excita une grande surprise de toute manière : le véridique personnage fit croire aux gens du pays ce mensonge, et beaucoup d'autres aussi peu vraisemblables. Si l'Espagne n'avait pour but, dans cette expédition, que de déprécier les Anglais, elle pouvait se dispenser d'envoyer si loin ses vaisseaux; car mon retour parmi les Taïtiens réfuta complétement tout ce que Matima leur avait dit.

« J'ignore quelle fut l'intention des prêtres espagnols qui s'établirent à Taïti pour quelques mois; on ne peut que former des conjectures à cet égard. S'ils voulaient convertir les insulaires, ils n'ont pas fait un seul prosélyte; mais il ne paraît pas qu'ils l'aient jamais essayé : car on me dit qu'ils ne parlèrent point de religion. Ces prêtres ne s'éloignèrent pas de la maison bâtie par leurs compatriotes à Oheitepeha; mais Matima parcourut la plupart des cantons de l'île : enfin ils se trouvaient à Taïti depuis dix mois, lorsque deux vaisseaux de leur nation arrivèrent à Oheitepeha, et ils s'embarquèrent cinq jours après. Ce brusque départ annonce que, s'ils songèrent d'abord à former un petit éta-

(1) L'Angleterre.

blissement, ils ne tardèrent pas à changer de dessein. J'appris cependant d'O-tou et de quelques autres naturels qu'avant de mettre à la voile, ils eurent soin d'avertir qu'ils reviendraient et qu'ils amèneraient des maisons, des animaux de toute espèce, des hommes et des femmes qui se fixeraient dans l'île, et qui y passeraient leur vie. O-tou ajouta que, si les Espagnols revenaient en effet, il ne leur permettrait pas de s'établir au fort Matavaï, qui *nous appartenait*. Il était aisé de voir que ce projet de colonie lui faisait plaisir; c'est qu'il ne savait pas que son exécution le priverait de son royaume, et détruirait la liberté de son peuple. Il serait très-facile sans doute de former un établissement à Taïti; mais la reconnaissance que je conserve de tous les services que j'ai reçus de ces insulaires me fait espérer qu'un projet semblable ne s'effectuera pas. Nos relâches passagères ont peut-être amélioré leur sort à quelques égards; mais une colonie parmi eux, dirigée sur le plan qu'on a malheureusement suivi dans la plupart des établissemens européens, leur donnerait bientôt lieu de regretter de nous avoir connus. Je ne puis croire que les nations de l'Europe songent d'une manière sérieuse à y établir une colonie; car Taïti n'offre rien de séduisant pour l'ambition des puissances ou la cupidité des particuliers; et j'oserais prédire que, sans ces motifs, on ne l'entreprendra point.

« J'ai déjà raconté que je reçus la visite de l'un des deux Taïtiens conduits par les Espagnols à Lima. Je ne le revis plus, et j'en fus étonné; car je l'avais très-bien accueilli : je crois qu'O-maï, jaloux de trouver dans l'île un voyageur qu'on pût lui comparer, le maltraita, afin de l'éloigner de moi. Ce fut un bonheur pour O-maï que nous eussions touché à Ténériffe; il se vanta d'avoir vu aussi une contrée soumise à l'Espagne. Je ne rencontrai pas l'autre insulaire qui était allé à Lima; mais le capitaine Clerke, qui eut occasion de causer avec lui, m'en parla comme d'un polisson qui était un peu fou. Ses compatriotes en avaient la même opinion; en un mot, ces deux aventuriers n'étaient point estimés. O-maï, que le hasard a mieux servi, revenait dans sa patrie chargé de trésors; il avait beaucoup profité de son séjour en Angleterre, et ce sera sa faute s'il tombe un jour dans la même obscurité. »

Le capitaine Cook arriva à Eiméo le 30 au soir.

« Dès que nous eûmes mouillé, dit-il, les vaisseaux se remplirent d'insulaires que la curiosité seule amenait à bord; car ils n'apportaient rien qu'ils voulussent échanger : mais le lendemain, dès le grand matin, plusieurs pirogues arrivèrent des parties les plus éloignées de l'île, avec une quantité considérable de fruits à pain, de cocos et un petit nombre de cochons. Ils échangèrent ces diverses denrées contre des haches, des clous et des

grains de verroterie : ils ne recherchaient pas les plumes rouges avec autant d'empressement que les Taïtiens. *La Résolution* se trouvant infestée par les rats, je la fis conduire à cent pieds de la côte, aussi près que la profondeur de l'eau le permit, et en attachant des hansières aux arbres, on ouvrit à ces animaux un sentier par où ils pouvaient se sauver à terre. On dit que cet expédient a réussi quelquefois ; mais je crois que nous nous débarrassâmes de peu de rats, si même nous nous en débarrassâmes d'un seul.

« Le 2 dans la matinée nous reçûmes la visite de Maheiné, chef de l'île ; il s'approcha des vaisseaux avec beaucoup de précaution, et il fallut le presser long-temps pour le déterminer à venir à bord : il nous regardait comme les amis des Taïtiens, et croyait vraisemblablement que nous lui ferions du mal; car ces peuples ne comprennent pas qu'on puisse être ami d'une tribu sans épouser sa querelle contre une tribu ennemie. Sa femme, qui l'accompagnait, était sœur d'Oamo, l'un des chefs de Taïti, dont on nous avait raconté la mort. Je leur donnai à l'un et à l'autre les choses auxquelles ils me semblèrent devoir mettre le plus de prix, et ils s'en retournèrent après avoir passé une demi-heure sur *la Résolution*. Ils revinrent bientôt pour m'offrir un gros cochon en retour de mon présent; mais je leur en fis un second qui valait au moins ce qu'ils m'appor-

taient : ils allèrent ensuite voir le capitaine Clerke.

« Maheiné qui, à l'aide d'un petit nombre de partisans, s'était rendu à quelques égards indépendant de Taïti, avait quarante à cinquante ans : sa tête était chauve, ce qui n'arrive guère à cet âge dans les îles du grand Océan : il portait une espèce de turban, et il semblait honteux de n'avoir point de cheveux ; mais j'ignore s'il rougissait d'avoir la tête chauve, ou s'il pensait que nous méprisions les têtes dénuées de cheveux. J'adopterais volontiers la dernière supposition ; car les insulaires nous avaient vus raser la chevelure de l'un de leurs compatriotes que nous surprîmes commettant un vol. Ils en conclurent, selon toute apparence, que nous infligions ce châtiment aux voleurs, et un ou deux de nos messieurs, qui avaient peu de cheveux, furent violemment soupçonnés d'être des *tetos*. (1)

« Le soir, nous montâmes à cheval O-maï et moi, et nous fîmes une promenade le long de la côte. Notre cortége ne fut pas nombreux ; O-maï avait défendu aux naturels de nous suivre, et la plupart d'entre eux obéirent : la crainte de nous déplaire l'emporta sur leur curiosité. Toaouha avait amené sa flotte dans ce havre, et quoique les hostilités n'eussent duré que peu de jours, on apercevait partout les traces de ses dévastations. Les arbres étaient

(1) Des voleurs ou des fripons.

dépouillés de leurs fruits, et toutes les maisons du voisinage avaient été abattues ou réduites en cendres.

« Nous employâmes deux ou trois jours à tirer de la calle nos tonneaux de liqueurs fortes, et nous les goudronnâmes, afin de les garantir de la piqûre des insectes. Le 6 au matin, on remorqua *la Résolution* dans le courant. Je voulais appareiller le jour suivant; mais un accident qui me donna beaucoup d'inquiétude ne le permit pas. Nous avions envoyé nos chèvres à terre, où nous les laissions paître pendant le jour : deux de nos gens les gardaient, et cependant les naturels parvinrent à en voler une. La perte n'eût pas été bien importante si je n'avais pas eu le dessein d'enrichir d'autres îles de cette espèce de quadrupèdes; mais comme je tenais beaucoup à ce projet, il était indispensable d'employer tous les moyens possibles pour obtenir la restitution de la chèvre. Nous apprîmes le lendemain qu'on l'avait conduite à l'habitation du chef Maheiné, qui se trouvait alors au havre de Paroaouroah. Deux vieillards me proposèrent de servir de guides à ceux de mes gens que je voudrais y envoyer. J'ordonnai à un détachement de monter un canot, et d'aller dire à Maheiné que je me vengerais s'il ne livrait pas tout de suite la chèvre et le voleur.

« Ce chef m'avait supplié la veille de lui donner deux chèvres; mais ne pouvant le satisfaire qu'aux

dépens des autres îles, qui n'auraient peut-être plus d'occasion de se procurer une race d'animaux aussi utiles, et sachant d'ailleurs qu'il y en avait déjà à Eimeo, je lui refusai ce qu'il me demandait : cependant, pour lui montrer que je désirais seconder ses vues à cet égard, je chargeai Tidoua, chef taïtien, qui était présent, de prier O-tou de ma part d'envoyer deux chèvres à Maheiné; et afin que ma sollicitation eût plus de succès, je lui remis une grosse touffe de plumes rouges de la valeur de deux chèvres, en lui recommandant de la donner au roi. Je crus que cet arrangement satisferait Maheiné et tous les chefs de l'île; mais l'événement m'apprit que je m'étais trompé.

« Ne croyant pas que les insulaires eussent la hardiesse de voler une seconde chèvre tandis que je prenais des mesures pour recouvrer la première, on mena paître notre petit troupeau comme à l'ordinaire : le soir, lorsque nos gens l'embarquèrent pour le ramener à bord, les insulaires enlevèrent une chèvre sans être découverts. Nous nous en aperçûmes tout de suite : on n'avait pas eu assez de temps pour la conduire bien loin, et je crus que je la recouvrerais sans peine. Dix ou douze des naturels partirent bientôt après par différentes routes, afin de la chercher et de nous la rendre; aucun d'eux ne voulait convenir qu'on l'eût volée : ils s'efforçaient, au contraire, de nous persuader qu'elle s'était égarée dans les bois. J'avoue que je

le crus d'abord ; mais voyant qu'aucun des émissaires ne revenait, je reconnus bientôt mon erreur : les insulaires cherchèrent à m'amuser jusqu'à ce que leur proie ne fût plus à notre portée. Sur ces entrefaites, mon canot arriva avec l'autre chèvre, et l'un des hommes qui me l'avaient dérobée. C'est la première fois qu'on me livrait un voleur sur ces îles.

« Je m'aperçus le 8 que la plupart des insulaires établis autour de nous s'étaient éloignés ; qu'ils avaient emporté un corps exposé sur un toupapaou qui se trouvait en face des vaisseaux, et que Maheiné lui-même s'était retiré à l'autre extrémité de l'île. Il paraissait clair que les insulaires avaient résolu de voler ce que je n'avais pas voulu leur donner ; que s'ils avaient rendu une des chèvres, ils étaient décidés à garder la seconde, qui était une femelle pleine : je résolus, de mon côté, de ne pas la laisser entre leurs mains. Je m'adressai donc aux deux vieillards qui m'avaient procuré la restitution de la première ; ils me dirent que la chèvre avait été conduite à Ouatéa, canton de la partie méridionale de l'île, par Hamoa, chef de ce canton ; qu'on me la rendrait si je voulais y envoyer du monde. Ils me proposèrent de nouveau de servir de guides dans l'intérieur du pays à ceux de mes gens que je chargerais de la commission ; mais apprenant qu'on pouvait faire en un jour ce voyage par mer, je détachai M. Roberts et M. Shuttleworth

sur le canot; j'ordonnai que l'un d'eux se tînt à bord, tandis que l'autre ferait le reste du chemin par terre avec les guides et deux ou trois de nos soldats de marine, si l'embarcation ne pouvait arriver jusqu'à la résidence de Hamoa.

« Mon détachement revint fort tard dans la soirée; il s'était approché de la côte autant que les rochers et les bas-fonds le permirent. M. Shuttleworth, suivi de deux soldats de marine et de l'un des guides, débarqua et se rendit par terre à Ouatea; il atteignit la maison de Hamoa, où les habitans du canton l'amusèrent quelque temps, en lui disant qu'on avait envoyé du monde après la chèvre, et qu'on la ramènerait bientôt; mais on ne la ramena point, et la nuit l'obligea à regagner le canot.

« J'avais beaucoup de regret alors de m'être trop avancé; je ne pouvais reculer sans me compromettre et sans donner aux habitans des îles où je voulais encore aborder, sujet de croire qu'on nous volait impunément. Je consultai O-maï et les deux vieillards sur ce que je devais faire; ils me conseillèrent tout de suite de pénétrer avec mon détachement dans l'intérieur du pays, et de tuer tous les insulaires que je rencontrerais. Je me gardai bien d'adopter ce conseil sanguinaire; mais je résolus de traverser Eiméo à la tête d'une troupe assez nombreuse pour exercer une sorte de vengeance; en conséquence, le lendemain, à la pointe du jour,

je partis avec trente-cinq de mes gens, l'un des vieillards, O-maï, et trois ou quatre personnes de sa suite. J'ordonnai en même temps au lieutenant Williamson d'armer trois canots, et de venir me trouver à la partie occidentale de l'île.

« Dès l'instant où je débarquai avec mon détachement, le petit nombre d'insulaires qui se trouvaient encore dans notre voisinage s'enfuit devant nous. Le premier homme que nous rencontrâmes fut en danger de perdre la vie; car O-maï l'eut à peine aperçu, qu'il me demanda s'il lui tirerait un coup de fusil, tant il était persuadé que je descendais dans l'île pour faire ce qu'il m'avait conseillé. J'ordonnai bien vite à O-maï et à notre guide de déclarer aux insulaires que mon intention n'était pas de blesser, et beaucoup moins de tuer un seul d'entre eux. Cette heureuse nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair; elle arrêta la fuite des naturels, et aucun d'eux ne quitta plus sa maison ou n'interrompit son travail.

« Lorsque nous commençâmes à monter la chaîne de montagnes, nous sûmes que la chèvre avait pris cette route, et nous comprîmes qu'elle n'était pas encore de l'autre côté; nous marchâmes dans un profond silence, afin de surprendre les insulaires qui l'emmenaient; mais quand nous eûmes atteint la dernière des plantations qui se trouve dans la partie supérieure des montagnes, les habitans du canton nous dirent qu'en effet la chèvre y avait été

la première nuit, et que Hamoa l'avait conduite le lendemain à Quatea. Nous traversâmes donc les montagnes, sans faire aucune recherche qu'au moment où nous découvrîmes Ouatea. Quelques personnes nous montrèrent la maison de Hamoa, en nous assurant que la chèvre y était : je me crus assuré de la ravoir immédiatement après mon arrivée ; mais quand j'y fus, quelques insulaires, que nous rencontrâmes auprès, nous dirent, à ma grande surprise, qu'ils ne l'avaient jamais vue, et qu'ils n'en avaient pas entendu parler. Hamoa, qui sortit, nous tint le même langage.

« En approchant de la bourgade, j'avais vu plusieurs hommes qui entraient dans les bois, ou qui en sortaient avec des massues et des faisceaux de dards ; O-maï ayant voulu les suivre, on lui jeta des pierres. Je jugeai qu'ils avaient songé d'abord à m'arrêter de force, mais qu'ils avaient renoncé à leur projet après avoir reconnu que mon détachement était trop nombreux : je le crus surtout quand je m'aperçus que les maisons étaient désertes. Alors je rassemblai un petit nombre d'insulaires, et je chargeai O-maï de leur exposer l'absurdité de leurs démarches ; de leur dire qu'un témoin sur lequel je pouvais compter m'avait instruit de tout ; qu'ils avaient la chèvre ; que je la redemandais, et que si on ne me la rendait pas, je brûlerais leurs maisons et leurs pirogues : malgré l'éloquence d'O-maï et la mienne, ils continuèrent

à soutenir que je me trompais. Je fis mettre le feu à six ou huit maisons, qui furent consumées par les flammes, ainsi que deux ou trois pirogues de guerre amarrées près de là : j'allai ensuite joindre les canots éloignés de nous d'environ sept ou huit milles : chemin faisant, nous brûlâmes six autres pirogues de guerre sans que personne s'y opposât ; au contraire, plusieurs gens du pays nous aidèrent, vraisemblablement par crainte plutôt que de bonne volonté. O-maï, qui marchait un peu en avant, vint me dire que les naturels se rassemblaient en grand nombre afin de nous attaquer. Nous étions prêts à les recevoir ; mais au lieu de rencontrer des ennemis rangés en bataille, je ne vis que des supplians ; ils déposèrent des bananiers à mes pieds, et ils me conjurèrent d'épargner une pirogue qui était près de là : je leur accordai de bon cœur ce qu'ils demandaient.

« Enfin, à quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes les canots qui nous attendaient à Ouharradé, district appartenant à Tiaratabounaoué. Ce chef, ainsi que les principaux du canton, s'étaient réfugiés sur les montagnes ; mais ils étaient les amis d'O-tou, et je ne touchai pas à leurs propriétés. Après nous y être reposés environ une heure, nous partîmes pour nous rendre aux vaisseaux, où nous arrivâmes à huit heures du soir. A cette époque, nous n'avions reçu aucune nouvelle de la chèvre ; ainsi les opérations de cette journée

ne produisirent pas l'effet que j'en avais espéré.

« Le 10, dès le grand matin, j'envoyai à Maheiné l'un des serviteurs d'O-maï; je fis dire à ce chef, d'une manière positive, que, s'il persistait à ne vouloir point me rendre la chèvre, je ne laisserais pas une seule pirogue dans l'île, et qu'il pouvait s'attendre à me voir continuer les hostilités tant que je ne l'aurais pas reçue : afin que le messager sentît lui-même combien mes menaces étaient sérieuses, le charpentier détruisit, en sa présence, trois ou quatre pirogues amarrées sur la grève, au fond du havre. On amena les planches à bord; j'avais dessein de m'en servir lorsque je construirais une maison pour O-maï dans l'île où il établirait sa résidence. Je pris ensuite une escorte, et je me rendis au havre voisin du nôtre : nous y détruisîmes trois ou quatre pirogues, nous en brûlâmes autant, et nous fûmes de retour aux vaisseaux à sept heures du soir. J'appris à mon arrivée qu'on avait ramené la chèvre environ une demi-heure auparavant, et je découvris qu'elle était venue d'une bourgade où les habitans m'avaient assuré la veille qu'ils n'en avaient pas entendu parler. Maheiné, frappé de mes dernières menaces, ne crut pas devoir se jouer plus long-temps de moi.

« Ainsi se termina cette pénible et malheureuse affaire; les suites qu'elle entraîna ne me causèrent pas moins de regrets qu'aux insulaires. Ne m'étant point rendu aux sollicitations de nos amis de Taïti,

qui me pressaient de favoriser leur invasion d'Eiméo, il fut bien douloureux pour moi d'être réduit sitôt à la nécessité de faire aux habitans de cette île une sorte de guerre, qui peut-être leur nuisit plus que l'expédition de Toaouha.

« Nos correspondances avec les naturels se rétablirent le 11, et plusieurs pirogues apportèrent aux vaisseaux du fruit à pain et des cocos : j'en conclus, et ce me semble avec raison, que les insulaires sentaient que c'était leur faute si je les avais traités avec rigueur. La cause de mon déplaisir ne subsistant plus, ils paraissaient persuadés que je ne leur ferais plus de mal.

Nos deux vaisseaux embarquèrent à Eiméo du bois à brûler; Taïti ne nous avait été d'aucune ressource pour cet objet; car tous les arbres de Matavaï sont utiles aux habitans. Nous prîmes de plus, à Eiméo, une quantité assez considérable de cochons, de fruits à pain et de cocos; peu d'autres végétaux se trouvaient alors de saison. Les productions d'Eiméo et de Taïti me paraissent les mêmes; mais on aperçoit entre les femmes de ces îles une différence remarquable que je ne puis expliquer : celles d'Eiméo sont de petite taille; elles ont le teint fort brun et des traits repoussans; quand nous en apercevions une jolie, nous ne tardions pas à apprendre qu'elle était d'une île voisine.

« L'aspect général d'Eiméo ne ressemble point du tout à celui de Taïti; celle-ci, formant une seule

masse de montagnes escarpées, n'a guère de terrains bas que quelques vallées profondes, et la bordure plate qui environne la plupart de ses cantons situés au bord de la mer : Eiméo, au contraire, a des montagnes qui se prolongent en différentes directions; leur escarpement est très-inégal ; elles offrent, à leur pied, de très-grandes vallées, et sur leurs flancs des terrains qui s'élèvent en pente douce. Quoique remplies de rochers, elles sont, en général, couvertes d'arbres presque jusqu'au sommet; mais souvent on ne voit que de la fougère sur les parties inférieures de la croupe.

« Nous partîmes d'Eiméo le 11 avec un beau temps et un joli vent. Le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes Houaheiné. A midi, nous mouillâmes à l'entrée septentrionale du havre d'Ouharré, situé à la côte ouest de l'île. L'après-dînée se passa à remorquer les vaisseaux dans un lieu convenable, et à les y amarrer. O-maï entra un instant avant nous sur sa pirogue dans le havre d'Ouharré; mais il ne débarqua point: ses compatriotes se rassemblèrent en foule pour le voir, et il ne fit pas beaucoup d'attention à eux. Une foule encore plus grande d'insulaires vint à bord de *la Résolution* et de *la Découverte*, et ils nous incommodèrent tellement, qu'elle gêna le service. Les passagers que nous avions à bord les avertirent de ce que nous avions fait à Eiméo; ils exagérèrent le nombre des maisons et des pirogues que nous y

avions saccagées; ils en comptèrent au moins six fois plus que nous n'en détruisîmes réellement. Je ne fus pas fâché de cette exagération, car je m'aperçus qu'elle produisait beaucoup d'effet : je pensai qu'elle déterminerait les insulaires à se mieux conduire envers nous que lors des premières relâches.

« J'avais appris à Taïti que mon vieil ami Ori n'était plus le chef suprême de Houaheiné, et qu'il résidait à Ouliétéa. Il n'avait jamais été que régent durant la minorité de Taïritaria, l'éri-rahié actuel; mais il ne quitta la régence que lorsqu'il s'y vit forcé. Opouny et Toaouha, ses deux fils, furent les premiers qui me rendirent visite; ils arrivèrent sur mon bord avant que les vaisseaux fussent amarrés, et ils m'apportèrent un présent.

« Le lendemain 13, tous les principaux insulaires arrivèrent aux vaisseaux; c'était ce que je désirais; car je voulais m'occuper tout de suite de l'établissement d'O-maï, et je crus que l'occasion était favorable. Il paraissait désirer alors de s'établir à Ouliétéa, et si nous avions pu nous accorder sur les moyens d'exécuter ce projet, je l'aurais adopté. Les naturels de Bolabola, conquérans de l'île, y avaient dépouillé son père de quelques terres. J'étais persuadé que je viendrais à bout d'en obtenir la restitution, sans employer la violence; il fallait pour cela qu'il vécût en bonne intelligence avec ceux qui se trouvaient les maîtres de l'île; mais c'était un patriote trop zélé pour s'imposer de la

modération, et trop confiant pour imaginer que je ne le rétablirais pas de force dans ses biens. Je sentis qu'il était impossible de l'établir àOuliétéa, et que Houaheiné lui convenait mieux. Je me décidai, en conséquence, à tirer parti de la présence des chefs, et à solliciter en sa faveur la permission dont il avait besoin.

« Les insulaires nous avaient occupés toute la matinée; au premier moment de loisir, je me disposai à faire une visite en forme à Taïritaria, à qui je voulais parler de cette affaire. O-maï s'habilla très-proprement, et il prépara un magnifique présent qu'il destinait au chef, et un second qu'il voulait offrir à l'éatoua. Depuis que nous l'avions séparé de la troupe de fripons qui l'entourèrent à Taïti, il s'était conduit avec prudence, et de manière à mériter l'estime et l'amitié de tous ceux qui le virent. Notre débarquement rappela à terre la plupart des naturels qui s'étaient rendus aux vaisseaux; et après s'être réunis à ceux qui se trouvaient sur la côte, ils se rassemblèrent dans une grande maison. Le concours du peuple fut très-nombreux : nous n'avions jamais vu sur aucune de ces îles tant de personnages importans des deux sexes. Le gros du peuple, en général, paraissait plus robuste et d'un teint plus blanc que les Taïtiens; et, proportionnellement à l'étendue de l'île, il y avait plus d'hommes qui semblaient riches et revêtus d'une sorte d'autorité. La plupart de ceux-

ci avaient un embonpoint aussi considérable que les chefs d'Ouatiou. Je ne voulais commencer ma négociation qu'après l'arrivée de l'éri-rahié ; nous attendîmes donc Taïritaria ; mais en le voyant, je jugeai que sa présence était inutile, car il n'avait pas plus de huit à dix ans. O-maï, qui se tenait à quelque distance du prince et de ceux qui l'entouraient, offrit d'abord aux dieux des plumes rouges, des étoffes, etc. Il fit ensuite une seconde offrande qui devait être présentée à l'éatoua par le chef, et après celle-ci il distribua plusieurs touffes de plumes rouges : chaque objet fut placé devant un des assistans, que je pris pour un prêtre, et accompagné d'un discours ou d'une prière prononcée par un des amis d'O-maï, près duquel celui-ci était assis, et auquel il souffla presque toute la harangue : il n'oublia pas ses amis d'Angleterre, non plus que ceux qui l'avaient ramené sain et sauf. Il fit mention de *l'éri-rahié no Bretané* (1), du lord Sandwich, de *Touté* et de *Taaté* (2). Quand O-maï eut achevé ses offrandes et ses prières, le prêtre prit un à un les divers objets qu'on avait déposés devant lui, et après une courte prière, il les envoya au moraï. O-maï nous dit que, si cet édifice n'eût pas été aussi éloigné, il les y aurait portés lui-même.

(1) Du roi d'Angleterre.

(2) De Cook et de Clerke.

« Dès que ces cérémonies religieuses furent terminées, O-mai s'assit près de moi, et nous entrâmes en négociation. Je fis d'abord mon présent au jeune roi, qui m'en fit un de son côté; l'un et l'autre furent assez magnifiques. Nous convînmes ensuite de la manière dont les insulaires trafiqueraient avec mes équipages, et j'eus soin d'exposer les suites fâcheuses qu'entraîneraient les larcins, si les gens du pays s'avisaient de me voler comme durant mes premières relâches. Enfin, je parlai aux chefs assemblés de l'établissement de mon ami. O-maï leur dit : « Que nous l'avions conduit dans notre patrie où il avait été fort accueilli du grand roi et de ses éris; qu'on l'avait traité avec beaucoup d'égards, et qu'on lui avait donné toutes les marques possibles d'attachement pendant son séjour en Angleterre; qu'on avait eu la bonté de le ramener aux îles de la Société; qu'il arrivait riche d'une foule de trésors qui seraient très-utiles à ses compatriotes; qu'outre les deux chevaux qu'il devait garder dans son habitation, nous avions laissé à Taïti plusieurs animaux précieux et d'une espèce nouvelle, qui se multiplieraient et se répandraient bientôt sur toutes les îles des environs. Il leur déclara que, pour prix de mes services, je demandais avec instance qu'on lui accordât un terrain; qu'on lui permît d'y bâtir une maison, et d'y cultiver les productions nécessaires à sa subsistance et à celle de ses

domestiques. Il ajouta que, si je n'obtenais pas à Houaheiné, gratuitement ou par échange, ce que je sollicitais, j'étais décidé à le conduire à Ouliétéa.

« J'aurais peut-être fait un discours meilleur que celui que prononça mon ami, mais O-maï n'oublia aucun des points importans sur lesquels je lui avais recommandé d'insister. Le morceau relatif au projet où il me supposait de le conduire à Ouliétéa parut obtenir l'approbation de tous les chefs, et j'en devinai bientôt la raison. O-maï, ainsi que je l'ai déjà fait observer, se flattait vainement que j'emploierais la force pour le rétablir à Ouliétéa dans les biens de son père; il l'avait dit sans mon aveu à quelques personnes de l'assemblée. Les chefs s'imaginèrent tout de suite que je me proposais d'attaquer Ouliétéa, et que je les aiderais à chasser de cette île les naturels de Bolabola. Il était donc nécessaire de les détromper : je leur déclarai en effet, d'une manière positive, que je ne les aiderais pas dans une entreprise de cette espèce, que même je ne la souffrirais point, tant que je me trouverais dans leurs parages; et que, si O-maï se fixait à Ouliétéa, je l'y établirais d'une manière amicale, et sans faire la guerre aux insulaires de Bolabola.

« Cette déclaration changea les idées du conseil. L'un des chefs me répondit sur-le-champ que je pouvais disposer de l'île entière de Houaheiné et de

tout ce qu'elle renferme; que j'étais le maître d'en donner à mon ami la portion que je voudrais. Sa réponse fit un grand plaisir à O-maï, qui, semblable au reste de ses compatriotes, ne songe guère qu'au moment actuel; il crut sans doute que je serais très-libéral, et que je lui accorderais une vaste étendue de terrain. Je réfléchis qu'en m'offrant ce qu'il ne convenait pas d'accepter, on ne m'offrait rien du tout, et je voulus non seulement qu'on désignât le local, mais la quantité précise de terrain dont jouirait mon ami. On envoya chercher quelques-uns des chefs qui avaient déjà quitté l'assemblée; et après une délibération qui fut courte, ils souscrivirent à ma demande d'une voix unanime : ils me cédèrent à l'instant un terrain contigu à la maison où se tenait le conseil : son étendue, le long de la côte du havre, était d'environ six cents pieds, et sa profondeur, qui allait jusqu'au pied de la colline et qui en renfermait même une partie, se trouvait un peu plus considérable.

« Après cet arrangement, qui satisfit les insulaires, O-maï et moi, j'ordonnai de dresser une tente et les observatoires sur la côte, où j'établis un poste. Les charpentiers des deux vaisseaux construisirent une petite maison, dans laquelle mon ami devait renfermer ses trésors : nous lui fîmes de plus un jardin; nous y plantâmes des chaddecks, des ceps de vigne, des ananas, des melons, et les

graines de plusieurs autres végétaux : avant de quitter l'île, j'eus le plaisir de voir réussir chacune des parties de sa plantation.

« O-maï commença alors à s'occuper sérieusement de ses intérêts; il se repentit beaucoup d'avoir été si prodigue à Taïti. Il trouva à Houaheiné un frère, une sœur et un beau-frère; car sa sœur était mariée : mais ses parens de cette île ne le pillèrent pas, ainsi que l'avaient fait les autres. Toutefois je m'aperçus à regret que s'ils étaient trop honnêtes pour le tromper, ils étaient trop peu considérés dans l'île pour lui rendre des services essentiels : dénués d'autorité et de crédit, ils ne pouvaient protéger ni sa personne ni ses biens; et, dans cet état d'abandon, il me parut courir de grands risques d'être dépouillé de ce qu'il avait obtenu de nous, lorsqu'il ne nous aurait plus auprès de lui. Ses compatriotes, j'en étais sûr, ne le maltraiteraient pas tant qu'il serait à portée de réclamer nos secours; mais j'avais des inquiétudes bien fondées sur l'avenir.

« Un individu plus riche que ses voisins est sûr d'exciter l'envie d'une foule d'hommes qui désirent le rabaisser à leur niveau. Mais dans les pays où la civilisation, les lois et la religion ont de l'empire, les riches ont toutes sortes de motifs de sécurité : les richesses se trouvant dispersées dans un grand nombre de mains, un simple particulier ne craint pas que les pauvres se réunissent contre lui, plutôt

que contre d'autres, dont la fortune est également un objet de jalousie. La position d'O-maï était bien différente; il allait vivre dans une contrée où l'on ne connaît guère d'autre principe des actions morales que l'impulsion immédiate des désirs et des fantaisies : il allait être le seul riche de la peuplade, et c'est là surtout ce qui le mettait en danger. Un hasard heureux l'ayant lié avec nous, il rapportait une quantité de richesses qu'aucun de ses compatriotes ne pouvait se donner, et que chacun d'eux enviait : il était donc bien naturel de les croire disposés à se réunir pour le dépouiller.

« Afin de prévenir ce malheur, s'il était possible, je lui conseillai de donner quelques-unes de ses richesses à deux ou trois des principaux chefs; je lui dis que la reconnaissance les exciterait peut-être à le prendre sous leur protection et à le garantir des injustices des autres. Il promit de suivre mon conseil, et j'eus la satisfaction de voir, avant mon départ, qu'il l'avait suivi : ne comptant pas trop néanmoins sur les effets de la reconnaissance, je voulus employer un moyen plus imposant, celui de la terreur. Je ne laissai échapper aucune occasion d'avertir les insulaires que je me proposais de revenir dans l'île après une absence de la durée ordinaire; que s'ils attentaient à la propriété ou à la personne de mon ami, je me vengerais impitoyablement de tous ceux qui lui auraient fait du mal. Selon toute apparence, cette menace servira beau-

coup à contenir les naturels; car les diverses relâches que nous avons faites aux îles de la Société leur persuadent que nos vaisseaux doivent revenir à certaines époques, et tant qu'ils auront cette idée, que j'eus soin d'entretenir, O-maï peut espérer de jouir en paix de sa fortune et de sa plantation.

« Tandis que nous étions dans ce havre, on porta à terre le reste du biscuit qui était dans la soute aux vivres, afin d'en ôter la vermine qui le dévorait. On ne peut imaginer à quel point les blattes infestaient mon vaisseau. Le dommage qu'elles nous causèrent fut très-considérable, et nous employâmes vainement toutes sortes de moyens pour les détruire. Ces blattes ne firent d'abord que nous incommoder; habitués aux ravages que produisent les insectes, nous y fîmes peu d'attention; mais elles étaient devenues pour nous une véritable calamité, et elles détruisaient presque tout ce qui se trouvait à bord. Les comestibles exposés à l'air durant quelques minutes en étaient couverts; elles y creusaient bientôt des trous comme on en voit dans une ruche à miel. Elles mangeaient en particulier les oiseaux que nous avions empaillés, et que nous conservions comme des curiosités; ce qui était plus fâcheux encore, elles semblaient aimer l'encre avec passion; en sorte que l'écriture des étiquettes attachées à nos divers échantillons était complétement rongée; la fermeté seule de la reliure pouvait conserver les livres, en empêchant

ces animalcules déprédateurs de se glisser entre les feuillets. M. Anderson en aperçut deux espèces, la *blatta orientalis* et la *germanica*. La première avait été apportée de mon second voyage, et quoique le vaisseau eût toujours été en Angleterre dans le bassin, elle avait échappé à la rigueur de l'hiver de 1776. La seconde ne se montra qu'après notre départ de la Nouvelle-Zélande; mais elle s'était multipliée si prodigieusement, qu'outre les dégâts dont je parlais tout à l'heure, elle infestait jusqu'au grément; et dès qu'on lâchait une voile, il en tombait des milliers sur le pont. Les blattes orientales ne sortaient guère que la nuit; elles faisaient alors tant de bruit dans les chambres et dans les postes, que tout semblait y être en mouvement. Outre le désagrément de nous voir ainsi environnés de toutes parts, elles couvraient de leurs excrémens notre biscuit à un point qui aurait excité le dégoût des gens un peu délicats.

« Rien ne troubla, jusqu'au 22, le commerce d'échange et d'amitié qui eut lieu entre nous et les naturels : le 22 au soir, un des insulaires trouva moyen de pénétrer dans l'observatoire de M. Bayley, et d'y voler un sextant sans être aperçu. Je descendis à terre dès que je fus instruit du vol, et je chargeai O-maï de demander l'instrument. Il le réclama en effet, mais les chefs ne firent aucune démarche; ils s'occupèrent de l'*héva* qu'on jouait alors, jusqu'au moment où j'ordonnai aux acteurs de cesser. Ils

sentirent que ma réclamation était très-sérieuse, et ils se demandèrent les uns aux autres des nouvelles du voleur, qui était assis tranquillement au milieu d'eux. Son assurance et son maintien me laissaient d'autant plus de doutes, qu'il niait le délit dont on l'accusait. Je l'envoyai néanmoins à bord de mon vaisseau sur le témoignage d'O-maï, et je l'y tins en prison. Son emprisonnement excita une rumeur générale parmi les insulaires, et ils s'enfuirent en dépit de mes efforts pour les arrêter. Le prisonnier, interrogé par O-maï, finit par dire où il avait caché le sextant; mais la nuit commençait, et nous ne pûmes le retrouver que le lendemain à la pointe du jour : il n'était point endommagé lorsqu'on nous le rapporta. Les naturels revinrent de leur frayeur, et ils se rassemblèrent autour de nous selon leur usage. Le voleur me parut être un coquin d'habitude, et je crus devoir le punir d'une manière plus rigoureuse que les autres voleurs auxquels j'avais infligé des châtimens. Je lui fis raser les cheveux et la barbe, et couper les deux oreilles.

« Cette correction ne lui suffit pas, car la nuit du 24 au 25, des cris d'alarme nous avertirent qu'il essayait de voler une de nos chèvres. Quelques-uns de nos gens se rendirent à l'endroit d'où partaient les cris, et ils ne s'aperçurent pas qu'on eût commis de vol; vraisemblablement les chèvres étaient si bien gardées, qu'il ne put exécuter son projet; mais ses hostilités réussirent à d'autres égards. On reconnut

qu'il avait détruit ou emporté les ceps de vigne et les choux du jardin d'O-maï; il disait hautement qu'il tuerait mon ami, et qu'il brûlerait sa maison dès que nous aurions quitté l'île. Afin d'ôter à ce scélérat les moyens de nuir désormais à O-maï et à moi, je le fis arrêter, je le tins en prison pour la seconde fois à bord de mon vaisseau, et je résolus de l'enlever : tous les chefs montrèrent de la satisfaction de ce que je voulais les débarrasser d'un homme aussi intraitable. Il était natif de Bolabola; mais il trouvait à Houaheiné trop de gens disposés à lui donner des secours pour l'exécution de ses coupables projets. J'avais rencontré dans cette île, durant mes deux premiers voyages, des hommes plus incommodes que sur aucune autre des terres voisines; et si les insulaires se conduisaient d'une manière plus honnête, je ne pouvais l'attribuer qu'à la crainte et au défaut d'occasion. Ce pays semblait être en proie à l'anarchie: l'*eri-rahié*, ou le souverain, n'était qu'un enfant, ainsi que je l'ai déjà fait observer, et je ne remarquai pas que personne en particulier, ou un conseil quelconque gouvernât en son nom : ainsi lorsqu'il survint de la mésintelligence entre nous, je ne sus jamais d'une façon assez précise à qui je devais m'adresser pour arranger la querelle et obtenir justice. La mère du jeune roi essayait quelquefois, il est vrai, d'interposer son crédit, mais je ne m'aperçus pas qu'elle eût beaucoup d'autorité. . . . .

« La maison d'O-maï fut presque achevée le 26, et nous y portâmes la plupart de ses trésors. Parmi la foule de choses inutiles qu'il avait reçues en Angleterre, je ne dois pas oublier une caisse de joujoux : il eut soin de montrer aux naturels les bagatelles qu'elle contenait, et la multitude étonnée parut les contempler avec un grand plaisir. Quant à ses pots, ses chaudrons, ses plats, ses assiettes, ses bouteilles, ses verres, enfin aux divers meubles dont on se sert dans les ménages d'Europe, il y eut à peine un seul de ces objets qui attirât les regards des insulaires : il commençait lui-même à juger cet attirail inutile ; il sentait qu'un cochon cuit au four est plus savoureux qu'un cochon bouilli, qu'une feuille de bananier peut tenir lieu d'un plat ou d'une assiette d'étain, et qu'on boit aussi bien dans un coco que dans un verre de cristal. Il vendit aux équipages de nos vaisseaux tous les meubles de cuisine ou de paneterie qu'ils voulurent acheter, et il eut raison ; il reçut en échange des haches et d'autres outils de fer, qui avaient plus de valeur intrinsèque dans cette partie du monde, et qui devaient ajouter davantage à sa supériorité sur les individus avec lesquels il allait passer le reste de ses jours.

« Il se trouvait des pièces de feu d'artifice parmi les présens qu'on lui avait faits à Londres. Le 28 au soir nous en tirâmes quelques-unes ; la nombreuse assemblée qui nous environnait vit ce spec-

tacle avec un mélange de plaisir et de crainte : on mit en bon état les pièces qui restaient, et Omaï les serra dans son magasin ; la plus grande partie avait été employée dans les fêtes que nous donnâmes sur d'autres îles, ou s'était gâtée durant le voyage, ce dont nous eûmes peu de regret.

« Le 30, le naturel de Bolabola, que je tenais en prison sur mon bord, se sauva entre minuit et quatre heures du matin; il emporta le fer du morceau de bois qu'on avait mis à sa jambe. Lorsqu'il fut sur la côte, l'un des chefs lui reprit le fer qu'il donna à O-maï ; et celui-ci vint me dire dès le grand matin que son mortel ennemi était en liberté. Je jugeai, après quelques recherches, que la sentinelle chargée de surveiller le prisonnier, et même que tous les hommes de quart sur le gaillard d'arrière où il se trouvait s'étaient endormis : le prisonnier profita de ce moment; il prit la clef des fers dans le tiroir de l'habitacle où il l'avait vu placer, et il se débarrassa ainsi de ses entraves. Cette évasion me prouva que mes gens avaient mal fait leur devoir : je punis les coupables, et afin de prévenir une semblable négligence, je donnai sur ce point de nouveaux ordres. Je fus charmé d'apprendre ensuite que notre coquin s'était sauvé à Ouliétéa; j'avais l'espérance de l'y rencontrer et de l'arrêter de nouveau.

« Dès qu'O-maï fut établi dans sa nouvelle habitation, je songeai à partir ; je fis conduire à bord

tout ce que nous avions débarqué, excepté le cheval, la jument et une chèvre pleine, que je laissai à mon ami, dont nous allions nous séparer pour jamais. Je lui donnai aussi une truie et deux cochons de race anglaise; il s'était procuré d'ailleurs une ou deux truies. Le cheval couvrit la jument durant notre relâche à Taïti, et je suis persuadé que les navigateurs trouveront désormais des chevaux dans ces îles.

« Les détails relatifs à O-maï intéresseront peut-être une classe nombreuse de lecteurs, et je crois devoir dire tout ce qui peut exposer d'une manière satisfaisante dans quel état nous le laissâmes. Il avait pris à Taïti quatre ou cinq teouteous; il gardait d'ailleurs ses deux jeunes gens de la Nouvelle-Zélande; son frère et quelques autres de ses parens le joignirent à Houaheiné, en sorte que sa famille se trouvait déjà composée de huit ou dix personnes, si toutefois on peut donner le nom de famille à un ménage où il n'y avait pas une femme, et où vraisemblablement il n'y en aura jamais, à moins qu'il ne devienne moins volage : il ne paraissait point du tout disposé au mariage.

« La maison que nous lui bâtîmes avait vingt-quatre pieds de long sur dix-huit de large et dix de hauteur; nous y employâmes les bois des pirogues que nous avions détruites à Eiméo; on y mit le moins de clous qu'il fut possible, afin que l'appât du fer n'excitât point les naturels à la dévaster. Il

fut décidé qu'immédiatement après notre départ, il en bâtirait une plus grande sur le modèle des habitations du pays; que pour mettre en sûreté celle que nous avions construite nous-mêmes, il la couvrirait avec l'une des extrémités de la nouvelle. Quelques-uns des chefs promirent de l'aider; et si l'édifice projeté occupe le terrain qu'indiquait son plan, il n'y en aura guère dans l'île de plus étendu.

« Un mousquet, une baïonnette et une giberne, un fusil de chasse, deux paires de pistolets, et deux ou trois sabres ou coutelas, composaient son arsenal; il fut enchanté d'avoir ces armes, et en les lui donnant, je ne songeai qu'à lui faire plaisir; car j'étais persuadé qu'il serait plus heureux si nous ne lui laissions point d'armes à feu ou d'armes européennes d'aucune espèce. En effet, cet attirail de guerre entre les mains d'un homme dont la prudence m'est suspecte, doit plutôt accroître ses dangers qu'établir sa supériorité sur ses compatriotes. Lorsqu'il eut conduit à terre les diverses choses qui lui appartenaient, et qu'il les eut placées dans sa maison, il donna à dîner deux ou trois fois à la plupart des officiers de *la Résolution* et de *la Découverte*: sa table nous offrit en abondance les meilleures productions de l'île.

« Avant d'appareiller, je gravai l'inscription suivante au dehors de sa maison:

GEORGIUS TERTIUS, REX, 2 NOVEMBRIS, 1777.

Naves { *Resolution, Jac. Cook; Pr.*
Discovery, Car. Clerke; P. }

« Le 2 novembre, à quatre heures du soir, je profitai d'une brise de l'est, et je sortis du havre. La plupart de nos amis demeurèrent à bord jusqu'au moment où les vaisseaux furent sous voile; et afin de satisfaire leur curiosité, j'ordonnai de tirer cinq coups de canon. Ils nous firent tous leurs derniers adieux, excepté O-maï, qui nous accompagna quelque temps en mer. L'hansière amarrée sur la côte fut coupée par les rochers au moment de l'appareillage; ceux qui travaillaient aux manœuvres, ne s'apercevant pas qu'elle était rompue, abandonnèrent la partie qui se trouvait sur la grève, et il fallut l'envoyer chercher par un canot. O-maï s'en alla dans ce canot, après avoir embrassé tendrement chacun des officiers. Il montra du courage jusqu'à l'instant où il s'approcha de moi; alors il essaya en vain de se contenir, il versa un torrent de larmes, et M. King, qui commandait le canot, le vit pleurer durant toute la route.

« Je songeais avec un extrême plaisir que je l'avais ramené sain et sauf dans l'île où nous le prîmes autrefois; mais telle est la bizarre destinée des choses humaines, que nous le laissâmes vraisemblablement dans une position moins heureuse

que celle où il se trouvait avant de nous avoir connus. Je ne dis pas qu'accoutumé aux douceurs de la vie civilisée, il sera malheureux de ne plus les goûter; j'établis mes conjectures sur un seul point: les avantages qu'il a tirés de nous ont mis sa sécurité personnelle dans une situation plus périlleuse. Ayant été très-caressé en Angleterre, il avait oublié sa condition primitive; il ne pensa jamais quelle impression feraient sur ses compatriotes ses connaissances et ses richesses. Cependant les lumières de son esprit et ses trésors pouvaient seuls assurer son crédit, et il ne devait pas fonder sur d'autres moyens son élévation et son bonheur. Il paraît même qu'il connaissait mal le caractère des habitans des îles de la Société, ou qu'il avait perdu de vue, à bien des égards, leurs coutumes; autrement, il aurait senti qu'il lui serait d'une difficulté extrême de parvenir à un rang distingué dans un pays où le mérite personnel n'a peut-être jamais fait sortir un individu d'une classe inférieure pour le porter à une classe plus relevée. Les distinctions, et le pouvoir qui en est la suite, semblent être fondés ici sur le rang. Les insulaires sont soumis à ce préjugé d'une manière si opiniâtre et si aveugle, qu'un homme qui n'a pas reçu le jour dans les familles privilégiées sera sûrement méprisé et haï, s'il veut s'arroger une sorte d'empire. Les compatriotes d'O-maï n'osèrent pas trop montrer leurs sentimens pour lui tant que nous fûmes

parmi eux; nous jugeâmes toutefois qu'il leur inspirait de la haine et du mépris. S'il eût fait un usage convenable des trésors qu'il rapportait d'Angleterre, cette conduite prudente et les connaissances que lui avaient procurées ses voyages, lui offraient des moyens de former des liaisons très-utiles; mais on a vu que, semblable aux enfans, il dissipa ses richesses sans s'occuper de ses intérêts. Sa tête se trouvait remplie de projets qui paraissent nobles au premier coup d'œil, et dont la réflexion ne tarde pas à dévoiler la bassesse. Il montra, dès le commencement, le désir de se venger plutôt que celui de devenir un grand personnage. Au reste, la passion de la vengeance est ordinaire aux îles de la Société, et on peut l'excuser sur ce point. Son père possédait des biens considérables à Ouliétéa lorsque cette île fut conquise par les guerriers de Bolabola; il vint, ainsi qu'un grand nombre de proscrits, chercher un asile à Houaheiné, où il mourut, et où il laissa O-maï et d'autres enfans qui furent réduits à la misère et à la dépendance. O-maï était donc pauvre et délaissé lorsque le capitaine Furneaux le prit sur son vaisseau pour l'emmener en Europe. J'ignore si, d'après l'accueil qu'il avait reçu en Angleterre, il comptait qu'on lui fournirait des secours contre les ennemis de son père et de sa patrie, ou s'il imaginait que son courage et la supériorité de ses connaissances suffiraient pour chasser les conquérans

d'Ouliétéa; mais du moment où nous partîmes de Londres, il ne cessa de parler de ses projets contre les tyrans de Bolabola. Il ne voulut pas écouter les remontrances que nous lui fîmes sur une résolution si folle; il entrait en colère lorsque nous lui donnions, pour son avantage, des avis plus modérés et plus raisonnables. Infatué de son grand projet, il affectait de croire que les guerriers de Bolabola abandonneraient l'île d'Ouliétéa dès qu'ils apprendraient son arrivée à Taïti. Ses illusions néanmoins diminuèrent durant notre navigation; et lorsque nous abordâmes aux îles des Amis, il était si inquiet sur les dispositions de ses compatriotes à son égard, qu'il songea à s'établir à Tongatabou, sous la protection de Finaou, comme je l'ai dit ailleurs. Il y dissipa, sans aucune nécessité, une partie de ses trésors; et, ainsi que je l'ai raconté plus haut, il ne fut pas moins imprudent à Tierebou, où il ne pouvait chercher des amis, puisqu'il ne voulait point y demeurer. Il continua ses prodigalités à Matavaï, jusqu'à l'instant où j'y mis fin, et il forma des liaisons si peu convenables, qu'Otou, disposé d'abord à le protéger, témoigna hautement son dédain pour lui. Cependant il aurait encore pu recouvrer les bonnes grâces du roi; il aurait pu s'établir avantageusement à Taïti, où il avait passé autrefois plusieurs années, et où il était fort considéré de Toaouha, qui lui fit présent d'une double pirogue, chose très-précieuse. En s'établis-

sant sur cette île, son élévation aurait rencontré moins d'obstacles; car un étranger parvient plus aisément qu'un naturel du pays à jouer un rôle au-dessus de sa naissance; mais il fut toujours indécis, et je crois qu'il n'aurait point voulu se fixer à Houaheiné, si je ne lui avais pas déclaré nettement que je n'emploierais jamais la force pour lui faire rendre les biens de son père. Les navigateurs qui aborderont par la suite sur ces îles, nous apprendront s'il aura mieux employé le reste de ses richesses, lesquelles, malgré ses profusions, étaient encore considérables, et si les soins que j'ai pris pour qu'il vécût tranquille auront eu du succès. Les commandans des vaisseaux qui se trouveront dans ces parages, rechercheront sans doute avec intérêt ce qu'est devenu le pauvre O-maï. Il exprimait d'une manière trop ouverte son antipathie contre les habitans de Bolabola, et il a surtout à craindre les suites de son indiscrétion. Les naturels de Bolabola, entraînés par la jalousie, s'efforceront de le rendre odieux à ceux de Houaheiné; ils en viendront d'autant mieux à bout, qu'ils sont aujourd'hui en paix avec cette dernière île, et que plusieurs d'entre eux y demeurent. Il lui eût cependant été très-facile d'éviter leur inimitié, car non-seulement il ne leur inspirait aucune aversion, mais même celui que nous trouvâmes à Tierebou et qui y jouait le rôle d'un ambassadeur, d'un prêtre ou d'un dieu, proposa formellement de le rétablir dans les biens qui avaient

appartenu à son père. Il ne voulut jamais accéder à cette offre, et il se montra résolu jusqu'à notre départ de saisir la première occasion qui s'offrirait, et de se venger par une bataille. Je conjecture que sa cotte de mailles ne contribuait pas peu à son ardeur guerrière; il se croyait invincible avec sa cuirasse et ses armes à feu.

« Quels que fussent les défauts d'O-maï, ils se trouvaient plus que contre-balancés par son extrême bonté et par la docilité de son caractère. Je n'ai guère eu occasion de me fâcher au sujet de sa conduite en général; son cœur reconnaissant fut toujours pénétré des bontés qu'on a eues pour lui en Angleterre, et il n'oubliera jamais ceux qui l'ont honoré de leur protection et de leur amitié pendant son séjour à Londres. Il était doué d'une assez grande pénétration; mais il ne s'appliquait pas, et il n'avait point cette constance qui suit les mêmes idées. Ainsi ses connaissances étaient superficielles et imparfaites à bien des égards. Il observait peu; il vit aux îles des Amis une foule d'arts utiles et d'amusemens agréables qu'il aurait pu porter dans sa patrie, où vraisemblablement on les adopterait volontiers, puisqu'ils sont si analogues aux habitudes des naturels des îles de la Société; mais je ne me suis pas aperçu qu'il ait fait le moindre effort pour s'en instruire. Cette espèce d'indifférence, je l'avoue, est le défaut caractéristique de ses compatriotes. Ils ont reçu à diverses reprises, depuis dix

ans, la visite des navigateurs européens; je n'ai pas découvert toutefois qu'ils aient essayé le moins du monde de profiter de ce commerce, et jusqu'ici ils ne nous ont copiés en rien. Il est donc difficile qu'O-maï vienne à bout d'introduire parmi eux un grand nombre de nos arts et de nos coutumes, ou qu'il perfectionne beaucoup les usages et les méthodes auxquels ces peuples sont accoutumés depuis si long-temps. Je suis persuadé néanmoins qu'il cultivera les arbres fruitiers et les végétaux que nous avons plantés, et que les îles de la Société lui auront en ce point des obligations essentielles; mais le plus grand avantage qu'elles semblent devoir tirer de ses voyages, résultera des quadrupèdes nouveaux que nous y avons laissés, et que vraisemblablement elles n'auraient jamais obtenus s'il n'était pas venu en Angleterre. Lorsque ces animaux se seront multipliés, Taïti et les autres îles de la Société égaleront, si elles ne surpassent pas, les relâches célèbres par l'abondance des provisions.

« Ce retour d'O-maï et les preuves séduisantes qu'il offrait de notre libéralité, excitèrent un grand nombre d'insulaires à me demander la permission de me suivre à Bretané (1). J'eus soin de déclarer dans toutes les occasions que je ne souscrirais point à ces demandes. O-maï toutefois, qui mettait un

(1) En Angleterre.

en avant au pas redoublé; je craignis que les canots, en approchant davantage, ne donnassent l'alarme, et que le déserteur ne vînt à bout de se sauver dans les montagnes; mais cette précaution était inutile, car les habitans de ce canton avaient appris mon arrivée, et ils se disposaient à me livrer le soldat.

« Je trouvai Harrison assis entre deux femmes qui, dès qu'elles me virent, se levèrent pour me demander sa grâce : comme il était important de prévenir de pareilles désertions, je les accueillis fort mal, et je leur ordonnai de se retirer; elles fondirent en larmes, et elles s'en allèrent. Paha, chef du district, arriva; il m'offrit un bananier et un cochon de lait en signe de paix. Je refusai son cadeau, et je lui enjoignis de se retirer. Après avoir embarqué le déserteur sur le premier canot qui atteignit le rivage, je retournai aux vaisseaux. Notre correspondance avec les insulaires se rétablit. Le soldat se contenta de dire, pour sa justification, que les naturels l'avaient débauché : cela pouvait être vrai, car les deux femmes dont j'ai parlé étaient venues sur mon bord la veille de sa désertion; je reconnus d'ailleurs qu'il avait quitté son poste peu de minutes avant l'heure où on devait le relever, et le châtiment que je lui infligeai ne fut pas rigoureux.

« Quoique nous fussions séparés d'O-maï, nous pouvions encore en recevoir des nouvelles. Je lui

avais recommandé de m'instruire de ce qui se passerait. Quinze jours après notre arrivée à Ouliétéa, il m'envoya deux de ses gens : j'appris avec un extrême plaisir que ses compatriotes le laissaient en paix; que tout allait bien, mais que sa chèvre était morte en faisant ses petits : il me priait de lui en envoyer une autre, et deux haches. Je fus bien aise d'avoir une nouvelle occasion d'être utile à mon ami, et, le 18, je renvoyai ses deux messagers qui lui portèrent les haches et deux chevreaux, l'un mâle et l'autre femelle, que je pris à bord de *la Découverte*.

« Le 19, je dressai les instructions que le capitaine Clerke devait suivre, s'il venait à se séparer de moi après notre départ des îles de la Société.

« J'appris, le 24 au matin, l'évasion d'un midshipman et d'un matelot de *la Découverte*. Les naturels nous dirent bientôt après que les déserteurs s'étaient enfuis sur une pirogue, la veille, à l'entrée de la nuit, et qu'ils étaient à l'autre extrémité de l'île. Le midshipman ayant témoigné souvent le désir de passer sa vie sur ces terres, il paraissait clair qu'il avait, ainsi que son camarade, formé le projet de ne pas revenir. Le capitaine Clerke alla à leur poursuite avec deux canots armés et un détachement de soldats de marine. Il revint le soir, sans avoir appris aucune nouvelle sûre des deux déserteurs : il jugea que les naturels cachaient le midshipman et le matelot; qu'ils l'avaient amusé toute

la journée avec des mensonges, et qu'ils lui avaient indiqué malignement des endroits où il ne devait pas retrouver ses deux hommes. Nous sûmes en effet le lendemain que les déserteurs étaient à Otaha. Ces deux hommes n'étaient pas les seuls de nos équipages qui eussent envie de s'établir sur ces îles fortunées; et, afin de contenir de semblables désertions, il devenait indispensable d'employer tous mes moyens; voulant d'ailleurs montrer aux naturels que je mettais un grand intérêt au retour des déserteurs, je résolus d'aller les chercher moi-même : j'avais observé en bien des occasions que les insulaires s'avisaient rarement de me tromper.

« Je partis en effet le 25 au matin, avec deux canots armés. Le chef de l'île me servit de guide, et je marchai sur ses pas : nous ne nous arrêtâmes qu'au moment où nous eûmes atteint le milieu du côté oriental d'Otaha ; nous débarquâmes alors, et Oréo détacha en avant un homme auquel il enjoignit de saisir les déserteurs et de les tenir aux arrêts jusqu'à ce que nos canots fussent arrivés; mais quand nous arrivâmes à l'endroit où nous comptions les trouver, on nous dit qu'ils avaient quitté l'île, et passé la veille à Bolabola. Je ne crus pas devoir les suivre, et je retournai aux vaisseaux, bien décidé à faire usage d'un expédient qui me parût propre à contraindre les naturels à ramener le midshipman et le matelot.

« Le chef, son fils, sa fille et son gendre, vinrent

dès la pointe du jour à bord de *la Résolution*. Je résolus de tenir aux arrêts les trois derniers, jusqu'à ce qu'on me ramenât les deux déserteurs : d'après ce plan, le capitaine Clerke les invita à passer sur son vaisseau, et, dès qu'ils y furent, il les emprisonna dans sa chambre. Oréo était auprès de moi lorsqu'il en apprit la nouvelle : croyant qu'on avait arrêté sa famille sans que je le susse, et par conséquent sans mon aveu, il m'en avertit tout de suite. Je lui répondis que j'avais ordonné moi-même cet emprisonnement : il commença à craindre pour lui, et ses regards annoncèrent le plus grand trouble; mais je ne tardai pas à le tranquilliser sur ce point : je lui dis qu'il pouvait quitter le vaisseau quand il le voudrait, et prendre les mesures les plus propres à nous rendre nos déserteurs; que s'il réussissait, on mettrait en liberté ses amis détenus sur *la Découverte*, et que s'il ne réussissait pas, je les emmenerais avec moi. J'ajoutai qu'il avait, ainsi que plusieurs de ses sujets, eu la hardiesse de faciliter l'évasion de mes deux hommes; qu'ils cherchaient de plus à en débaucher d'autres, et que j'avais droit de tout entreprendre pour mettre fin à de pareils délits.

« Nous vînmes à bout d'expliquer aux insulaires les motifs qui me déterminèrent, et cette explication parut diminuer la frayeur qu'ils avaient d'abord conçue; mais s'ils furent plus tranquilles sur leur sûreté, il continuèrent à ressentir de vives inquié-

tudes sur celle de leurs prisonniers. Un grand nombre d'entre eux conduisirent leurs pirogues sur l'arrière de *la Découverte*, et ils y déplorèrent en longues et bruyantes exclamations la captivité de leurs compatriotes. On entendait de tous côtés le cri de *Poëdoua!* nom de la fille du chef; les femmes du pays semblaient se disputer à l'envi la satisfaction de lui donner des marques d'intérêt, plus expressives encore que les larmes et les cris, en se faisant à la tête des blessures terribles.

« Oréo lui-même eut part à ces lamentations inutiles; mais il s'occupa tout de suite des moyens de nous rendre les déserteurs. Il expédia une pirogue à Bolabola; il avertit Opouny, souverain de cette île, de ce qui était arrivé, et le pria d'arrêter les deux fugitifs et de les renvoyer. Le messager, qui n'était rien moins que le père de Poutoué, gendre d'Oréo, vint prendre mes ordres avant de partir. Je lui enjoignis expressément de ne pas revenir sans les déserteurs, et de dire de ma part à Opouny d'envoyer des pirogues à leur suite s'ils avaient quitté Bolabola; car je présumais qu'ils ne demeureraient pas long-temps dans le même endroit.

« Les insulaires s'intéressaient si vivement à la liberté du fils, de la fille et du gendre d'Oréo, qu'ils ne voulurent pas la laisser dépendre du retour de nos déserteurs; ou au moins leur impatience fut si vive, qu'ils méditèrent un complot, dont les suites auraient été plus funestes encore pour eux si nous

n'étions pas venus à bout de l'étouffer. J'observai sur les cinq ou six heures du soir, que toutes leurs pirogues qui se trouvaient dans le havre ou aux environs, commençaient à s'enfuir comme si la frayeur se fût répandue dans le pays. J'étais à terre, et je fis vainement des recherches pour découvrir la cause de cette alarme. L'équipage de *la Découverte* m'avertit, par des cris, que les naturels avaient arrêté le capitaine Clerke et M. Gore qui se promenaient à quelque distance des vaisseaux. Étonné de la hardiesse de ces représailles, qui semblaient détruire l'effet de mes combinaisons, je n'eus pas le loisir de délibérer. J'ordonnai de prendre les armes, et en moins de cinq minutes un gros détachement, commandé par M. King, partit avec ordre de délivrer M. Clerke et M. Gore. Deux canots armés, et un second détachement, poursuivirent en même temps les pirogues; j'enjoignis à M. Williamson, qui le commandait, d'empêcher les embarcations des insulaires d'aborder à la côte; dès que nous eûmes perdu de vue les deux détachemens, j'appris qu'on m'avait donné une fausse nouvelle, et je leur envoyai un ordre de revenir.

« Il était clair néanmoins, d'après plusieurs circonstances, que les naturels avaient véritablement formé le projet d'arrêter M. Clerke. Ils n'en firent pas un secret le lendemain. Ils méditaient bien autre chose, car ils voulaient m'arrêter aussi. Je prenais tous les soirs un bain d'eau douce; j'allais souvent

au bain seul, et toujours sans armes. Ils avaient résolu de m'attendre ce jour-là, et de s'assurer de ma personne et de celle du capitaine Clerke, s'ils le trouvaient avec moi. Mais depuis que je tenais aux arrêts la famille d'Oréo, je n'avais pas cru devoir m'exposer, et j'avais recommandé au capitaine Clerke et aux officiers de ne pas s'éloigner des vaisseaux. Dans le cours de l'après-midi, le chef me demanda, à trois reprises différentes, si je n'irais point me baigner; et, s'apercevant que ce n'était pas mon dessein, il s'en alla avec ses gens, malgré tout ce que je pus dire et faire pour le retenir. N'ayant point alors de soupçons de leur projet, j'imaginai qu'une frayeur subite s'était emparée d'eux, et que cette terreur, selon leur usage, ne tarderait pas à se dissiper : comme il ne leur restait plus d'espoir de m'attirer dans le piége, ils essayèrent d'arrêter ceux de nos messieurs qui étaient un peu éloignés de la côte. Heureusement pour eux et pour nous, ils ne réussirent pas. Par un autre hasard également heureux, tout ceci se passa sans effusion de sang; on ne tira que deux ou trois coups de fusil, afin d'arrêter les pirogues. M. Clerke et M. Gore dûrent peut-être leur sûreté à ces deux ou trois coups de fusil (1); car, dans

(1) Le capitaine Clerke marchait avec un pistolet qu'il tira une fois; cette circonstance, à laquelle ils dûrent peut-être leur sûreté, se trouve omise dans le journal du capi-

ce même instant, une troupe d'insulaires, armés de massues, s'avançait vers eux; elle se dispersa dès qu'elle entendit l'explosion.

« La conspiration fut découverte par une fille que l'un de mes officiers avait amenée de Houaheiné. Ayant ouï dire aux habitans d'Ouliétéa qu'ils arrêteraient le capitaine Clerke et M. Gore, elle se hâta d'en avertir le premier de nos gens qu'elle rencontra. Ceux qui étaient chargés de l'exécution du complot la menacèrent de la tuer dès que nous aurions quitté l'île. Craignant qu'elle ne fût punie de nous avoir obligés, je déterminai quelques-uns de ses amis à venir la chercher à bord quelques jours après, à la conduire dans un lieu de sûreté, et à la tenir cachée jusqu'à ce qu'ils eussent une occasion de la renvoyer à Houaheiné.

« Le 27, nous abattîmes nos observatoires, et nous conduisîmes à bord tout ce que nous avions porté sur la côte; les vaisseaux démarrèrent, et nous mouillâmes plus près de la sortie du havre. L'après-midi, les insulaires montrèrent moins de frayeur; ils vinrent sur nos bords, où ils se rassemblèrent autour de nos bâtimens, et la brouillerie de la veille sembla oubliée de part et d'autre.

« Oréo, aussi affligé que moi de ne point recevoir de nouvelles de Bolabola, partit le 28 au soir pour

---

taine Cook et dans celui de M. Anderson; mais nous l'avons apprise du capitaine King.

cette île, et il me pria de l'y suivre le lendemain avec les vaisseaux. C'était mon projet; mais le vent ne nous permit pas d'appareiller. Ce vent, qui nous retenait dans le havre, ramena Oréo de Bolabola avec les deux déserteurs. Ils avaient atteint Otaha la nuit de leur désertion; mais la tranquillité de l'atmosphère les ayant mis dans l'impossibilité de gagner aucune des îles situées à l'est, où ils voulaient se réfugier, ils s'étaient rendus à Bolabola, et de là à la petite île de Toubaï, où ils furent arrêtés par le père de Potoué, conformément au premier message envoyé à Opouny. Dès qu'ils furent à bord, je relâchai le fils, la fille et le gendre du chef. Ainsi se termina une affaire qui m'avait donné beaucoup de peines et d'inquiétudes; les raisons exposées plus haut, et le désir de conserver à l'Angleterre le fils d'un de mes camarades dans la marine du roi, me déterminèrent à prendre des mesures si violentes.

« Le vent se tint constamment entre le nord et l'ouest, et nous demeurâmes dans le havre jusqu'au 7 décembre.

« Durant la dernière semaine de notre relâche, nous reçûmes la visite des habitans de toutes les parties de l'île, qui nous fournirent une quantité considérable de cochons et de bananes vertes; et les jours que nous passâmes à attendre un vent favorable ne furent pas entièrement perdus: les bananes vertes, qui se gardent deux ou trois semaines, nous tinrent lieu de pain, et nous achevâmes d'ailleurs

d'embarquer l'eau et le bois dont nous avions besoin.

« Les habitans d'Oulιétéa sont en général plus petits, et d'un teint plus noir que ceux des îles voisines ; ils paraissent aussi plus déréglés, défaut qui vient peut-être de ce qu'ils ont passé sous la domination des naturels de Bolabola : Oréo, leur chef, ne semble être que le lieutenant du roi de cette dernière île, et la conquête paraît avoir diminué le nombre des chefs subalternes ; en sorte que cette contrée se trouve d'une manière moins immédiate sous l'inspection du souverain intéressé à la maintenir dans l'obéissance. On nous a dit qu'Ouliétéa, aujourd'hui réduite à cet état d'humiliation, fut autrefois la plus distinguée des îles de ce groupe ; il paraît même vraisemblable qu'elle était le centre de l'administration, car les naturels assurent que la famille royale de Taïti descend de celle qui régnait à Ouliétéa avant la dernière révolution. Le roi Ourou, détrôné par cette révolution, vivait encore lors de notre relâche à Houaheiné, où il résidait. Il offrait à ces peuplades un exemple de l'instabilité du pouvoir; et ce qui montre bien leur respect pour les familles des chefs, et pour ceux qui se sont trouvés revêtus de la qualité de souverains, quoiqu'il eût perdu ses états, il conservait toutes les marques distinctives de la royauté.

« Notre séjour à Ouliétéa nous fournit une autre preuve de la justesse de cette remarque. J'y reçus la

visite de mon vieil ami Oréo, précédemment chef de Houaheiné. Il était encore un personnage important; il arrivait toujours avec une suite nombreuse, et ne manquait pas de nous apporter de magnifiques présens. Sa santé paraissait beaucoup meilleure qu'à l'époque de mon premier et de mon second voyage. Pour expliquer comment sa santé se fortifiait en vieillissant, je supposai que durant sa régence il avait trop bu d'ava, et qu'étant simple particulier il en buvait moins. »

Le capitaine Cook arriva sur la côte de Bolabola le 8 décembre; il n'y put conduire ses vaisseaux dans un havre de l'île, mais il eut des entrevues avec le roi et les habitans, et nous en parlerons ici comme s'il y eût relâché.

« Je voulais, dit-il, aborder à cette île afin d'acheter du roi Opouny l'une des ancres que Bougainville perdit à Taïti; les Taïtiens qui la relevèrent après le départ des Français, l'avaient envoyée en présent à ce monarque. Si je désirais de l'obtenir, ce n'était pas que nous en eussions besoin pour les vaisseaux; mais ayant donné ou vendu toutes les haches et les autres outils de fer que nous avions apportés d'Angleterre, il ne nous restait plus de moyens de faire des échanges avec les peuples que nous rencontrerions. Les serruriers employaient depuis quelque temps la provision de fer que nous avions à bord à fabriquer les objets les plus propres à ce commerce; et ces transmuta-

tions, jointes au service de *la Résolution* et de *la Découverte*, en avaient déjà consommé une grande partie. Je pensais que l'ancre de Bougainville nous tiendrait lieu de fer en barres, et je ne doutai pas que je ne vinsse à bout de déterminer Opouny à me la céder.

« Oréo et six ou huit insulaires d'Oulietéa passèrent sur nos vaisseaux à Bolabola. En général la plupart des naturels, si j'en excepte le chef, nous auraient suivis de bon cœur en Angleterre. Je fus obligé de renoncer au projet de mener nos deux bâtimens dans le havre : les canots étaient prêts; j'en pris un, dans lequel je reçus Oréo et ses compatriotes, et les rameurs nous portèrent sur la côte.

« Nous débarquâmes à l'endroit que nous indiquèrent les naturels, et on ne tarda pas à me présenter à Opouny, qui était environné d'une foule nombreuse. Je n'avais point de temps à perdre, et dès que je me fus conformé au cérémonial du pays, je le priai de me donner l'ancre : j'eus soin de lui montrer ce que je lui donnerais de mon côté. Mon présent consistait en une robe de chambre de toile, une chemise, quelques fichus de gaze, un miroir, des grains de verroterie, d'autres bagatelles et six haches; la vue des haches produisit une acclamation universelle parmi les insulaires. Opouny voulut absolument attendre qu'on m'eût livré l'ancre pour recevoir ces diverses choses, et je ne conce-

vais pas trop les motifs de son refus. Il ordonna à trois de ses gens de me mener à l'endroit où était l'ancre, et de me la livrer. Il espérait, à ce que je compris, que je leur remettrais le prix de l'échange. Ces trois hommes me conduisirent à une île située au côté septentrional de l'entrée du havre; l'ancre n'était ni aussi grande, ni aussi entière que je l'imaginais. Je reconnus à la marque qu'elle avait pesé sept cents au sortir de la forge; l'organeau, une partie de la tige, et les deux pates manquaient. Je sentis alors pourquoi Opouny n'avait pas terminé tout de suite notre marché; il imaginait sans doute que mon présent excédait trop la valeur de l'ancre, et que je lui reprocherais de m'avoir trompé. Quoi qu'il en soit, je pris l'ancre et j'envoyai au roi tous les objets que je lui avais promis. Ma négociation ainsi terminée, je retournai à bord, et quand on eut remonté les canots, nous nous éloignâmes de Bolabola, et nous fîmes route au nord.

« Tandis qu'on remontait les canots, quelques-uns des naturels arrivèrent sur trois ou quatre pirogues, disant qu'ils venaient voir nos vaisseaux; ils nous apportèrent un petit nombre de cocos, et un cochon de lait, le seul que nous nous procurâmes sur cette île. Je suis persuadé cependant que, si nous avions attendu jusqu'au lendemain, on nous aurait fourni des provisions en abondance; et je crois que les naturels eurent bien du regret

de nous voir partir si tôt; mais comme nous avions déjà beaucoup de cochons et de fruits, et fort peu de moyens d'en obtenir davantage, rien ne m'engageait à différer la suite de notre voyage.

« La montagne élevée et à double pic qu'on voit au milieu de l'île, nous parut stérile au côté oriental; mais au côté occidental, elle offre des arbres et des arbrisseaux, même dans les endroits les plus escarpés. Les terrains bas qui l'environnent près de la mer sont couverts de cocotiers et d'arbres à pain, ainsi que les autres îles de cet océan; et les nombreux îlots qui la bordent en dedans du récif ajoutent à ses productions végétales et à sa population.

« Bolabola n'a que huit lieues de tour; et lorsqu'on songe à ce peu d'étendue, on est étonné que ses habitans aient entrepris et achevé la conquête d'Ouliétéa et d'Otaha; car la grandeur de la première de ces deux îles est au moins double. J'avais beaucoup entendu parler dans mes voyages de la guerre qui a produit une révolution si mémorable. Le résultat de nos recherches peut amuser le lecteur, et je vais l'insérer ici, comme une esquisse de l'histoire de nos amis de cette partie du monde.

« Les îles contiguës d'Ouliétéa et d'Otaha furent long-temps amies, ou, selon l'expression des naturels, elles se regardèrent long-temps comme deux frères que des vues d'intérêt ne pouvaient désunir. Elles formèrent aussi avec Houaheiné des

liaisions d'amitié qui furent moins intimes : Otaha cependant eut la perfidie de se liguer avec Bolabola pour attaquer Ouliétéa. Les habitans d'Ouliétéa appelèrent à leur secours les habitans de Houaheiné. Les guerriers de Bolabola étaient encouragés par une prêtresse, ou plutôt par une prophétesse qui leur annonçait la victoire : pour ne pas leur laisser de doute sur la certitude de sa prédiction, elle dit, que si on envoyait un d'entre eux dans un endroit de la mer qu'elle désigna, il verrait s'élever une pierre du sein des flots. L'un d'eux prit en effet une pirogue, et se rendit au lieu indiqué ; il essaya de plonger dans la mer pour reconnaître où était la pierre ; mais il fut à peine sous l'eau, qu'il fut rejeté brusquement à la surface avec la pierre à sa main. Les naturels, étonnés de ce prodige, déposèrent religieusement la pierre dans la maison de l'éatoua, et on la conserve à Bolabola, afin d'attester que la femme était inspirée par le dieu. Ne doutant plus du succès, l'escadre de Bolabola alla chercher les pirogues d'Ouliétéa et de Houaheiné. Celles-ci se trouvant jointes les unes aux autres par de grosses cordes, le combat fut long ; et malgré la prédiction et le miracle, les insulaires de Bolabola auraient vraisemblablement été battus, si la marine d'Otaha n'était pas arrivée au moment de la crise. Ce renfort décida le sort de la journée. Les naturels de Bolabola défirent l'ennemi et tuèrent beaucoup de monde : profitant

de la victoire, ils envahirent Houaheiné, qu'ils savaient mal défendue, et dont la plupart des guerriers étaient absens. Ils se rendirent maîtres de l'île, et un grand nombre des habitans se réfugièrent à Taïti, où ils racontèrent leurs désastres. Ceux de leurs compatriotes ou des naturels d'Ouliétéa qu'ils rencontrèrent, attendris par le récit des cruautés du vainqueur, leur donnèrent quelques secours, mais ils ne purent équiper que dix pirogues de guerre. Quoique leur force fût si peu considérable, ils concertèrent leur plan d'une manière sage : ils débarquèrent à Houaheiné pendant une nuit obscure; et, tombant à l'improviste sur les vainqueurs, ils en tuèrent la plupart et obligèrent le reste à se sauver. Ils reprirent ainsi l'île de Houaheiné, qui depuis cette époque ne reconnaît pour souverains que ses propres chefs. Immédiatement après la défaite des escadres réunies d'Ouliétéa et de Houaheiné, les habitans d'Otaha demandèrent aux naturels de Bolabola, leurs alliés, à être admis au partage de la conquête; ils essuyèrent un refus; et ils rompirent l'alliance : il y eut une guerre, et l'île d'Otaha, ainsi que celle d'Ouliétéa, furent subjuguées. L'une et l'autre se trouvent aujourd'hui soumises à Bolabola ; les chefs qui y commandent sont des lieutenans d'Opouny. Pour réduire les deux îles, les guerriers de Bolabola livrèrent cinq batailles, dans lesquelles il y eut un grand nombre d'hommes tués.

« Tels sont les détails que nous apprîmes des gens du pays. J'ai remarqué plus d'une fois que ces peuples ne fixent pas d'une manière exacte les dates des événemens un peu anciens. Quoique la guerre dont je viens de parler soit très-récente, nous fûmes réduits à calculer l'époque de son commencement et de sa fin, d'après des circonstances accessoires que nous observâmes nous-mêmes; les naturels ne nous dirent rien de précis sur ce point. La conquête d'Ouliétéa, qui termina la guerre, fut achevée avant la relâche que je fis aux îles de la Société en 1769, et il y a lieu de croire que la paix venait d'être rétablie, car nous aperçûmes alors des traces bien récentes des hostilités commises sur cette île. L'âge de Taïritaria, chef actuel de Houaheiné, peut aussi nous guider; ses traits n'annonçaient pas plus de dix ou douze ans, et nous apprîmes que son père avait été tué dans une des batailles. Pour ce qui regarde le commencement des hostilités, les jeunes gens d'environ vingt ans, que nous interrogeâmes, se souvenaient à peine des premiers combats, et j'ai déjà dit que les compatriotes d'O-maï, rencontrés par nous à Ouatiou, n'avaient pas ouï parler de cette guerre : ainsi elle commença après leur voyage.

« Depuis la conquête d'Ouliétéa et d'Otaha, les guerriers de Bolabola ont été regardés comme invincibles; et telle est l'étendue de leur renommée, qu'à Taïti, île trop éloignée pour avoir à craindre

une invasion, on parle de leur valeur, sinon avec effroi, du moins avec éloge. On dit qu'ils ne prennent jamais la fuite dans une bataille, et qu'à nombre égal, ils triomphent toujours des autres insulaires. Les peuples voisins semblent croire que la supériorité du dieu de Bolabola ne contribue pas peu à leurs succès : ils imaginèrent que ce dieu ne voulait point nous permettre d'aborder à une île qui est sous sa protection spéciale, et qu'il nous retint par des vents contraires à Ouliétéa.

« Il est évident que les insulaires de Bolabola jouissent de la plus haute estime à Taïti, puisqu'on leur a envoyé l'ancre de Bougainville, et il faut expliquer de la même manière le projet de leur envoyer en outre le taureau qu'y laissèrent les Espagnols : ils étaient déjà en possession du mâle d'un autre quadrupède déposé à Taïti par les mêmes navigateurs. D'après la description imparfaite que nous en firent les Taïtiens, nous aurions été bien embarrassés de deviner de quelle espèce il était : mais les déserteurs du capitaine Clerke m'apprirent, à leur retour de Bolabola, qu'on leur avait montré l'animal, et que c'était un bélier. Il résulte souvent du bien d'un mal quelconque ; et si le midshipman et le matelot n'avaient pas déserté, j'aurais ignoré de quel quadrupède il s'agissait. Je profitai de cette information lorsque je débarquai pour voir Opouny : je conduisis à terre une brebis que nous avions amenée du cap de Bonne-Espérance,

et j'ai lieu de croire que les habitans de Bolabola auront désormais des moutons. J'ai laissé aussi à Ouliétéa, aux soins d'Oréo, un verrat et une truie, et deux chèvres; en sorte que Taïti et toutes les îles d'alentour ne tarderont pas à voir leur race de cochons améliorée, et à posséder des troupeaux de chacun des quadrupèdes et de chacune des volailles que nous y avons portés d'Europe.

« Quand cette propagation sera bien établie, ces îles offriront aux navigateurs des rafraîchissemens plus abondans et plus variés que toutes les autres parties du monde, et même, dans leur état actuel, je ne connais point de relâche meilleure. Des observations répétées durant plusieurs voyages m'ont appris que, si des divisions intestines ne les troublent point, et lorsqu'elles vivent en bonne intelligence, ce qui a lieu depuis quelques années, on y trouve une quantité considérable de diverses productions du sol, et en particulier de cochons.

« Si nous avions eu à bord plus de choses propres aux échanges, et assez de sel, je crois que nous aurions pu saler la quantité de porc nécessaire à la consommation des deux vaisseaux pendant une année : mais notre relâche aux îles des Amis, et notre long séjour à Taïti et sur les terres des environs, avaient épuisé nos marchandises, et surtout nos haches, qu'on exigeait ordinairement lorsque nous demandions à acheter des cochons. Le sel qui nous restait à notre arrivée sur ces pa-

rages suffisait à peine pour saler quinze barriques de viande. Nous en salâmes cinq barriques aux îles des Amis, et les dix autres à Taïti. Le capitaine Clerke en sala une quantité proportionnée pour *la Découverte*.

« Les Européens ont abordé si souvent à ces îles depuis quelques années, que les naturels auront peut-être soin de nourrir une quantité considérable de cochons; car ils savent par expérience qu'à l'arrivée des vaisseaux ils sont sûrs de les échanger contre des choses très-précieuses à leurs yeux. Les Taïtiens, ainsi que les autres naturels des îles de la Société, attendent à chaque instant le retour des Espagnols; ils espéreront pendant deux ou trois années l'arrivée de bâtimens de notre nation. Il est inutile de leur dire que l'on ne reviendra pas; ils pensent qu'on doit revenir, quoiqu'ils ignorent et qu'ils ne se donnent pas la peine de demander les motifs du voyage.

« Je ne puis m'empêcher de dire une chose dont je suis intimement convaincu : il eût été plus heureux pour ces pauvres insulaires de ne jamais connaître les arts et les superfluités qui font le bonheur de la vie, que d'être abandonnés de nouveau à leur ignorance et à leur misère primitives, après avoir connu les ressources de l'industrie humaine. Si leur commerce avec les Européens est interrompu, il est impossible qu'ils se retrouvent heureux dans cet état de médiocrité où ils vivaient si doucement

et si tranquillement avant que nous eussions abordé sur leurs côtes. Il me paraît que les Européens ont en quelque sorte contracté l'obligation d'aller les voir une fois en trois ou quatre ans, afin de leur porter les instrumens utiles et les choses d'agrément que nous avons introduits parmi eux, et dont nous leur avons donné le goût. Si l'on n'a pas soin de leur envoyer ces secours passagers, ils éprouveront vraisemblablement une disette très-fâcheuse à une époque où ils ne pourront plus reprendre leurs méthodes, moins parfaites, qu'ils méprisent aujourd'hui, et dont ils ne font plus usage depuis qu'ils se servent des nôtres. En effet, lorsque les outils de fer qu'ils emploient maintenant seront usés, ils auront presque oublié la forme des instrumens qu'ils employaient jadis; une hache de pierre est actuellement aussi rare que l'était une de fer il y a huit ans, et l'on n'aperçoit pas un ciseau d'os ou de pierre. Les grands clous ayant remplacé les ciseaux de pierre, leur simplicité est si grande, qu'ils croient leur provision de cet objet inépuisable; car ils ne nous en demandèrent jamais de nouveaux : ils changèrent néanmoins quelquefois des fruits contre des clous d'une moindre grosseur. Les couteaux étaient fort estimés à Ouliétéa; et dans chacune de ces îles, les herminettes et les petites haches l'emportèrent sur les autres marchandises. Quant aux objets de parure, leur fantaisie est aussi mobile que celle des nations

polies de l'Europe, et la chose qui plaît à leur imagination lorsque la mode lui donne du prix, est dédaignée lorsqu'il s'établit une mode nouvelle; mais nos outils de fer sont d'une utilité si frappante, qu'on peut assurer hardiment qu'ils continueront toujours à les estimer beaucoup, et qu'ils seront très à plaindre, si, dépourvus des matières premières, ou ignorant l'art de les fabriquer, ils cessent de recevoir des cargaisons de ceux de nos outils qui leur sont devenus nécessaires à bien des égards.

« Quoique Taïti ne soit pas, à proprement parler, au nombre des terres que j'ai appelées îles de la Société en 1769, elle est habitée par la même race d'hommes, qui ont le même caractère et les mêmes mœurs que les insulaires voisins. Ce fut un bonheur pour nous de découvrir cette île principale avant les autres; l'accueil amical et hospitalier que nous y reçûmes nous a déterminés, dans nos différentes courses sur cette partie du grand Océan, à y faire des relâches plus longues. La multiplicité de nos relâches nous a fourni plus d'occasions d'étudier les productions et les mœurs de ses habitans, que nous n'en avons eu d'observer les îles et les peuples d'alentour. Au reste, nous connaissons assez bien les derniers pour assurer que tout ce que nous avons dit de Taïti leur est applicable avec de très-légères modifications.

« Nos premières relations n'ont décrit que trop

en détail les scènes de sensualité qui rendent Taïti un séjour si agréable à la plupart des navigateurs, et lors même que j'aurais quelques traits à ajouter à cette esquisse déjà tracée d'une manière assez exacte, j'hésiterais à peindre dans mon journal des mœurs licencieuses, propres seulement à exciter le dégoût des lecteurs qui cherchent à s'instruire; mais quelques points des institutions domestiques, politiques et religieuses de ces peuples ne sont encore que très-imparfaitement connus. Le récit de ce qui nous est arrivé jettera probablement un jour nouveau sur ce sujet, et les remarques de M. Anderson contribueront à l'éclaircir. »

« Il semble d'abord superflu de rien ajouter aux détails qu'on trouve sur Taïti dans les relations de Wallis et de Bougainville, et dans le premier et le second voyage du capitaine Cook : car on est tenté de croire qu'on ne peut guère aujourd'hui que répéter les mêmes observations; mais je suis loin de penser ainsi. Malgré la description exacte du pays, et des usages les plus ordinaires des habitans, dont nous sommes redevables aux navigateurs que je viens de citer, et surtout au capitaine Cook, je ne craindrai pas de dire qu'il reste un grand nombre de points dont on n'a pas parlé; qu'on a commis quelques méprises, rectifiées depuis par des recherches postérieures, et que, même à présent, nous n'avons aucune idée de diverses institutions très-importantes de ce peuple.

Nos relâches ont été fréquentes, mais passagères; la plupart de ceux qui se trouvaient à bord des vaisseaux ne se souciaient pas de recueillir des observations; d'autres qui s'en occupaient n'étaient pas en état de distinguer une remarque utile d'une remarque oiseuse; et nous avions tous, quoiqu'à un degré différent, le désavantage inséparable d'une connaissance imparfaite de la langue des naturels, qui seuls pouvaient nous instruire. Quelques Espagnols ont résidé à Taïti plus long-temps qu'aucun autre Européen, et il leur a été moins difficile de surmonter ce dernier obstacle: s'ils ont profité de leurs moyens, ils se sont instruits complétement de tout ce qui a rapport aux institutions et aux usages de cette île, et leur relation offrirait vraisemblablement des détails plus exacts et plus authentiques que ceux dont nous avons acquis la connaissance après bien des efforts; mais comme il est très-incertain, pour ne pas dire très-improbable, que l'Espagne nous apprenne quelque chose à cet égard, j'ai rassemblé les informations nouvelles relatives à Taïti et aux îles voisines, que je suis venu à bout d'obtenir, soit d'O-maï, tandis qu'il était à bord de *la Résolution*, soit des naturels avec qui j'ai conversé à terre.

« Le vent est fixé la plus grande partie de l'année entre l'est-sud-est et l'est-nord-est; c'est le véritable vent alisé auquel les naturels donnent le nom de *maaraï*; il souffle quelquefois avec beaucoup

de force. Dans ce dernier cas, l'atmosphère est souvent nébuleuse, et il tombe de la pluie ; mais lorsqu'il est plus modéré, le ciel est clair et serein. Si le vent tourne davantage au sud, s'il devient sud-est ou sud-sud-est, il est plus doux et accompagné d'une mer tranquille, et les naturels l'appellent *maoaï*. Aux époques où le soleil est à peu près vertical, c'est-à-dire aux mois de décembre et de janvier, le vent et l'atmosphère sont très-variables; mais le vent souffle fréquemment de l'ouest-nord-ouest ou du nord-ouest; ce vent est appelé *Toeraou* : en général il est accompagné d'un ciel sombre et nébuleux, et de fréquentes ondées de pluie : quoique modéré, il souffle de temps en temps avec force, mais il ne dure guère plus de cinq ou six jours sans interruption; c'est le seul par lequel les habitans des îles sous le vent arrivent à celle-ci. S'il vient un peu plus du nord, il a moins de force, et on le désigne par le terme d'*Éra-potaia*. Les gens du pays disent qu'Éra-potaia est la femme de Toeraou, lequel, selon leur mythologie, est l'espèce mâle.

« Le vent du sud-ouest et de l'ouest-sud-ouest est plus fréquent encore que celui dont je viens de parler; et quoiqu'il soit en général doux et interrompu pas des calmes ou des brises de l'est, il souffle quelquefois par rafales très-vives. Le temps alors est ordinairement couvert, nébuleux et pluvieux, et ce vent est fréquemment accompagné de

beaucoup d'éclairs et de tonnerres : on l'appelle *étoa*, et il succède fréquemment au Toeraou. Il est ordinaire aussi de voir le Toeraou remplacé par le Faroua, qui vient plus du sud : celui-ci est très-impétueux ; il renverse les maisons et les arbres, et surtout les cocotiers, à cause de leur hauteur; mais il est de peu de durée.

« Les naturels ne paraissent pas avoir une connaissance bien exacte de ces variations de l'atmosphère, et ils croient néanmoins avoir formé des pronostics généraux sur leurs effets. Lorsque les vagues produisent un son creux et battent la côte, ou plutôt le récif, avec lenteur, ils comptent sur un beau temps; mais si les flots produisent des sons aigus, et s'ils se succèdent avec rapidité, ils s'attendent à un mauvais temps.

« Il n'y a peut-être pas dans le monde entier de canton d'un aspect plus riche que la partie sud-est de Taïti. Les collines y sont élevées, escarpées et raboteuses en plusieurs endroits ; mais des arbres et des arbrisseaux les couvrent tellement jusqu'au sommet, qu'en les voyant on a bien de la peine à ne pas attribuer aux rochers le don de produire et d'entretenir cette charmante verdure. Les plaines qui bordent les collines vers la mer, et les vallées adjacentes, offrent une multitude de productions d'une force extraordinaire; à la vue de ces richesses du sol, le spectateur est convaincu qu'il ne se trouve pas sur le globe de lieu où la végétation soit plus

vigoureuse et plus belle. La nature y a répandu des eaux avec la même profusion ; on trouve des ruisseaux dans chaque vallée ; ces ruisseaux, à mesure qu'ils s'approchent de l'Océan, se divisent souvent, en deux ou trois branches qui fertilisent les plaines sur leur passage. Les habitations des naturels sont dispersées sans ordre au milieu des plaines ; et quand nous les regardions des vaisseaux, elles nous offraient des points de vue délicieux. Pour augmenter le charme de cette perspective, la portion de mer qui est en dedans du récif et qui borde la côte est d'une tranquillité parfaite ; les insulaires y naviguent en sûreté dans tous les temps ; on les y voit se promener mollement sur leurs pirogues, lorsqu'ils passent d'une habitation à l'autre, ou lorsqu'ils vont à la pêche. Tandis que je jouissais de ces coups d'œil ravissans, j'ai souvent regretté de ne pouvoir les décrire d'une manière à communiquer aux lecteurs une partie de l'impression qu'éprouvent tous ceux qui ont le bonheur d'aborder à Taïti.

« C'est sans doute la fertilité naturelle du pays, jointe à la douceur et à la sérénité du climat, qui donne aux insulaires tant d'insouciance pour la culture. Il y a une foule de cantons couverts des plus riches productions où l'on n'aperçoit pas la moindre trace du travail de l'homme. Ils ne soignent guère que la plante d'où ils tirent leurs étoffes, laquelle vient des semences apportées des montagnes,

et l'ava ou le poivre enivrant, qu'ils garantissent du soleil lorsqu'il est très-jeune, et qu'ils couvrent à cet effet de feuilles d'arbres à pain ; ils tiennent fort propres l'une et l'autre de ces plantes.

« J'ai fait de longues recherches sur la manière dont ils cultivent l'arbre à pain, et on m'a toujours répondu qu'ils ne le plantent jamais. Si l'on examine les endroits où croissent les rejetons, on en sera convaincu. On observera toujours qu'ils poussent sur les racines des vieux arbres, qui se prolongent près de la surface du terrain : les arbres couvriraient donc les plaines, quand même l'île ne serait pas habitée, ainsi que les arbres à écorce blanche croissent naturellement à la terre de Diemen, où ils composent de vastes forêts ; d'où l'on peut conclure que l'habitant de Taïti, loin d'être obligé de se procurer son pain à la sueur de son front, est forcé d'arrêter les largesses de la nature, qui le lui offre en abondance. Je crois qu'il extirpe quelquefois des arbres à pain pour planter d'autres arbres et mettre de la variété dans les choses dont il se nourrit.

« Les Taïtiens remplacent surtout l'arbre à pain par le cocotier et le bananier : le premier n'exige pas de soins lorsqu'il s'est élevé à deux ou trois pieds au-dessus de la surface du sol ; mais le bananier donne un peu plus de peine : il ne tarde pas à produire des branches, et il commence à porter des fruits trois mois après qu'on l'a planté : ces

fruits et les branches qui les soutiennent se succèdent assez long-temps; on coupe les vieilles tiges à mesure qu'on enlève le fruit.

« Les productions de l'île sont cependant moins remarquables par leur variété que par leur abondance, et il y a peu de ces choses qu'on appelle curiosités naturelles. On peut citer toutefois un étang ou lac d'eau douce qui se trouve au sommet de l'une des plus hautes montagnes, où l'on n'arrive du bord de la mer qu'après un jour et demi ou deux jours de marche. Ce lac est d'une profondeur extrême, et renferme des anguilles d'une grosseur énorme; les naturels y pêchent quelquefois sur de petits radeaux de deux ou trois bananiers sauvages joints ensemble. Ils le regardent comme la première des curiosités naturelles de l'île. En général, on demande tout de suite aux voyageurs qui viennent des autres îles s'ils l'ont vu. On y trouve aussi, à la même distance de la côte, une marre d'eau douce, qui d'abord paraît très-bonne, et qui dépose un sédiment jaune; mais elle a un mauvais goût; elle devient funeste à ceux qui en boivent une quantité considérable, et elle produit des pustules sur la peau lorsqu'on s'y baigne.

« En abordant à Taïti, nous fûmes vivement frappés d'un contraste remarquable : habitués à la stature robuste et au teint brun du peuple de Tongatabou, nous ne nous accoutumions pas à la déli-

catesse des proportions et à la blancheur des Taïtiens : ce ne fut qu'après un certain temps que nous regardâmes cette différence comme favorable aux derniers ; peut-être même n'arrêtâmes-nous ainsi notre opinion que parce que nous commencions à oublier la taille et la physionomie des habitans de la métropole des îles des Amis. Les Taïtiennes cependant nous parurent l'emporter à bien des égards ; nous leur trouvâmes tous les agrémens et toute la délicatesse des traits qui distinguent les femmes dans la plupart des pays du monde. La barbe que les hommes portent longue, et leur chevelure qui n'est pas coupée si près qu'à Tongatabou, produisaient un autre contraste, et il nous sembla dans toutes les occasions qu'ils montraient plus de timidité et de légèreté de caractère. On n'a pas à Taïti ces formes musculaires qui sont si communes parmi les naturels des îles des Amis, et qui sont la suite d'un exercice très-prolongé. Taïti étant beaucoup plus fertile, ses habitans mènent une vie plus indolente, et ils offrent cet embonpoint et cette douceur de la peau qui les rapprochent peut-être davantage des idées que nous avons de la beauté, mais qui ne contribuent pas à embellir leur figure, puisqu'il en résulte une sorte de langueur dans leurs mouvemens : nous fîmes surtout cette remarque en voyant leurs combats de lutte et de pugilat, qui paraissent de faibles efforts d'enfans, si on les compare à la vigueur

des mêmes combats exécutés aux îles des Amis.

« Les Taïtiens, estimant beaucoup les avantages extérieurs, recourent à plusieurs moyens pour les augmenter : ils sont accoutumés, surtout parmi les arreoïs ou les célibataires d'un certain rang, de se soumettre à une opération médicale, afin de blanchir leur peau : à cet effet, ils passent un mois ou deux sans sortir de leur maison ; durant cet intervalle, ils portent une quantité considérable d'étoffes, et ils ne mangent que du fruit à pain, auquel ils attribuent la propriété de blanchir le corps. Ils semblent croire aussi que leur embonpoint et la couleur de leur peau dépendent d'ailleurs de leurs alimens, car le changement des saisons les oblige à changer leur régime selon les différentes époques de l'année.

« Les nourritures végétales forment au moins les neuf dixièmes de leur régime ordinaire. Je pense que le mahié en particulier, ou le fruit à pain fermenté, dont ils font usage à presque tous leurs repas, les relâche, et produit en eux une fraîcheur très-sensible, qu'on n'aperçoit pas en nous qui vivons de nourritures animales ; et s'ils ont si peu de maladies, il faut peut-être l'attribuer à leur régime tempéré.

« Ils ne comptent que cinq ou six maladies qu'on puisse appeler chroniques, parmi lesquelles je ne dois pas oublier l'hydropisie et le *sefaï*, ou ces enflures sans douleur, que nous avions trou-

vées si communes à Tongatabou. Il s'agit ici de l'époque qui a précédé l'arrivée des Européens, car nous les avons infectés d'une maladie nouvelle, qui équivaut seule à toutes les autres, et qui est presque universélle aujourd'hui : il paraît qu'ils ne savent pas la guérir d'une manière efficace. Les prêtres la traitent quelquefois avec des compositions simples : mais, de leur aveu, ils ne la guérissent jamais parfaitement; ils conviennent néanmoins que, dans un petit nombre de cas, la nature, sans le secours d'un médecin, détruit le fatal virus, et opère une guérison complète. Ils disent qu'un homme infecté communique souvent sa maladie aux personnes qui vivent dans la même maison; que ces personnes la prennent en mangeant dans les mêmes vases que les malades, et même en les touchant; qu'alors elles meurent souvent, tandis que celui-là guérit : mais ce dernier fait me paraît difficile à croire; et, s'il est vrai, c'est avec des modifications dont on ne nous a pas parlé.

« Leur conduite, dans toutes les occasions, annonce beaucoup de franchise et un caractère généreux. Néanmoins O-maï, que ses préventions pour les îles de la Société disposaient à cacher les défauts de ses compatriotes, nous a avertis souvent que les Taïtiens sont quelquefois cruels envers leurs ennemis. Ils les tourmentent, nous disait-il, de propos délibéré; ils leur enlèvent de petits mor-

ceaux de chair en différentes parties du corps; ils leur arrachent les yeux; ils leur coupent le nez, et enfin ils les tuent et ils leur ouvrent le ventre : mais ces cruautés n'ont lieu qu'en certaines occasions. Si la gaîté est l'indice d'une âme en paix, on doit supposer que leur vie est rarement souillée par des crimes; je crois cependant qu'il faut plutôt attribuer leur disposition à la joie, à leurs sensations, qui, malgré leur vivacité, ne paraissent jamais durables : car lorsqu'il leur survenait des malheurs, je ne les ai jamais vus affectés d'une manière pénible après les premiers momens de crise. Le chagrin ne sillonne point leur front; l'approche de la mort ne semble pas même altérer leur bonheur. J'ai observé des malades près de rendre le dernier soupir, ou des guerriers qui se préparaient au combat, et je n'ai pas remarqué que la mélancolie ou des réflexions tristes répandissent des nuages sur leur physionomie.

« Ils ne s'occupent que de ce qui peut leur donner du plaisir et de la joie. Le but de leurs amusemens est toujours d'accroître la force de leur penchant amoureux; ils aiment passionnément à chanter, et le plaisir est aussi l'objet de leurs chansons : mais comme on est bientôt rassasié des jouissances charnelles interrompues, ils varient les sujets de ces chants, et ils se plaisent à célébrer leurs triomphes à la guerre, leurs travaux durant la paix, leurs voyages aux terres voisines, et les

aventures dont ils ont été les témoins; les beautés de leur île, et ses avantages sur les pays des environs, ou ceux de quelques cantons de Taïti sur ceux qui sont moins favorisés. La musique a pour eux beaucoup de charmes; et quoiqu'ils montrassent une sorte de dégoût pour nos compositions savantes, les sons mélodieux que produisait chacun de nos instrumens en particulier, approchant davantage de la simplicité des leurs, les ravissaient toujours de plaisir.

« Ils connaissent les impressions voluptueuses qui résultent de certains exercices du corps, et qui chassent quelquefois le trouble et le chagrin de l'âme avec autant de succès que la musique. Je puis citer là-dessus un fait remarquable qui s'est passé sous mes yeux. Me promenant un jour aux environs de la pointe Matavaï, où se trouvaient nos tentes, je vis un homme qui ramait dans sa pirogue avec une extrême rapidité, et comme il jetait d'ailleurs autour de lui des regards empressés, il attira mon attention. J'imaginai d'abord qu'il avait commis un vol, et qu'on le poursuivait; mais après l'avoir examiné quelque temps, je m'aperçus qu'il s'amusait. Il s'éloigna de la côte jusqu'à l'endroit où commence la houle, et épiant avec soin la première vague, il fit force de rames devant cette vague, jusqu'à ce qu'il pût en éprouver le mouvement, et qu'elle eût assez de force pour conduire l'embarcation sans la renverser; il se tint immo-

bile alors, et il fut porté par la lame qui le débarqua sur la grève : il vida tout de suite sa pirogue, et retourna à la houle. Je jugeai qu'il goûtait un plaisir inexprimable à être promené si vite et si doucement sur les flots. Quoiqu'il fût à peu de distance de nos tentes, de *la Résolution* et de *la Découverte*, il ne fit pas la moindre attention au rassemblement nombreux de ses compatriotes, qui s'empressaient de voir nos vaisseaux et notre camp, objets qui devaient être si extraordinaires pour eux. Tandis que je l'observais, deux ou trois insulaires vinrent me joindre; ils semblèrent partager son bonheur, et ils lui annoncèrent toujours par des cris l'apparence d'une houle favorable; car ayant le dos tourné et cherchant la lame du côté où elle n'était pas, il la manquait quelquefois. Ils me dirent que cet exercice, appelé *ehororoé* dans la langue du pays, est très-commun parmi eux. Ils ont vraisemblablement plusieurs amusemens de cette espèce, qui leur procurent au moins autant de plaisir que nous en donne l'exercice du patin, le seul de nos jeux dont les effets puissent être comparés à ceux que je viens de décrire.

« La langue de Taïti, radicalement la même que celle de la Nouvelle-Zélande et des îles des Amis, n'a pas leur prononciation gutturale, et elle manque de quelques-unes des consonnes qui abondent dans les deux derniers dialectes. Elle a pris la douceur et la mollesse des habitans. J'avais rassemblé,

durant le second voyage du capitaine Cook, un long vocabulaire d'après lequel je me suis trouvé en état de comparer ce dialecte au dialecte des autres îles. Durant celui-ci, je n'ai laissé échapper aucune occasion de m'instruire davantage sur l'idiome de Taïti; j'ai eu de longues conversations avec O-maï avant d'arriver aux îles de la Société, et j'ai fréquenté les naturels pendant nos relâches le plus que j'ai pu. Cet idiome est rempli d'expressions figurées très-belles; et si on le connaissait parfaitement, je suis persuadé qu'on le mettrait au rang des langues dont on estime le plus la hardiesse et l'énergie des images. Ainsi les Taïtiens, pour exprimer avec emphase les idées qu'ils se forment de la mort, disent que *l'âme va dans les ténèbres*, ou plutôt *dans la nuit*. Lorsque l'on a l'air de douter qu'une telle femme soit leur mère, ils répondent sur-le-champ avec surprise : *Oui, c'est la mère qui m'a porté dans son sein*. Une de leurs tournures répond précisément à cette tournure des livres saints : *les entrailles sont émues de douleur*; ils s'en servent toujours quand ils éprouvent des affections morales qui les tourmentent. Ils supposent que le siége de la douleur causée par les chagrins, les désirs inquiets et les diverses affections de l'âme, est dans les entrailles, et ils supposent de plus que c'est le siége de toutes les opérations de l'esprit. Leur langue admet ces inversions de mots qui placent le latin et le grec bien au-dessus de la plupart

de nos langues modernes de l'Europe, si imparfaites, que, pour prévenir les ambiguités, elles sont réduites à arranger servilement les mots les uns après les autres. Elle est si riche, qu'elle a plus de vingt termes pour désigner le fruit à pain dans ses différens états; elle en a autant pour la racine de taro, et environ dix pour le coco. J'ajouterai qu'outre le dialecte ordinaire, les Taïtiens ont une langue qu'on peut appeler *la langue plaintive*, et qui forme toujours des espèces de stances, ou un récitatif.

« Leurs arts sont en petit nombre, et bien simples : néanmoins, si on doit les en croire, ils font avec succès des opérations de chirurgie que nous n'avons pas encore pu imiter, malgré nos connaissances étendues. Ils environnent d'éclisses les os fracturés; et si une partie de l'os s'est détachée, ils insèrent dans le vide un morceau de bois taillé comme la partie de l'os qui manque : cinq ou six jours après, le rapaou ou le chirurgien examine la blessure, et il trouve le bois qui commence à se recouvrir de chair; ils ajoutent qu'en général ce bois est entièrement couvert de chair le douzième jour : qu'alors le malade a repris ses forces, qu'il se baigne, et qu'il ne tarde pas à guérir. Nous n'ignorons pas que les blessures se guérissent sur des balles de plomb, et quelquefois, mais rarement, sur d'autres corps étrangers; mais je doute d'autant plus de l'opération dont je viens de parler, qu'en d'au-

tres occasions, j'ai vu les Taïtiens bien loin d'une si grande habileté. J'aperçus un jour une moitié de bras qu'on avait coupé à un homme qui s'était laissé tomber d'un arbre, et je n'y remarquai rien qui annonçât un chirurgien fort habile, même en n'oubliant pas que leurs instrumens sont très-défectueux. Je rencontrai un autre homme qui avait une épaule disloquée; il s'était écoulé quelques mois depuis l'accident, et personne n'avait su la remettre, quoique ce soit une des opérations les moins difficiles de notre chirurgie. Ils savent que les fractures et les luxations de l'épine du dos sont mortelles, et qu'il n'en est pas de même de celles du crâne; ils savent aussi, par expérience, en quelles parties du corps les blessures sont incurables. Ils nous ont montré plusieurs cicatrices, suite des coups de pique qu'ils avaient reçus: si les coups pénétrèrent réellement aux endroits qu'on indiqua, nous les aurions sûrement déclarés mortels, et cependant les blessés ont guéri.

« Leurs connaissances en médecine paraissent plus bornées, sans doute parce qu'il leur arrive plus d'accidens qu'ils n'ont de maladies. Les prêtres néanmoins administrent des sucs d'herbes en quelques occasions, et lorsque les femmes ont des suites de couches fâcheuses, elles emploient un remède qui semble paraître inutile sous un climat chaud: elles chauffent des pierres, elles les couvrent ensuite d'une étoffe épaisse, par-dessus la-

quelle elles posent une certaine quantité d'une petite plante du genre de la moutarde; et après avoir couvert le tout d'une seconde étoffe, elles s'asseyent dessus; elles ont des sueurs abondantes, et elles guérissent: les hommes infectés du mal vénérien ont voulu pratiquer la même méthode, mais ils l'ont trouvée inefficace. Ils n'ont point d'émétique.

« Malgré l'extrême fertilité de l'île, on y éprouve souvent des famines qui emportent, dit-on, beaucoup de monde. Je n'ai pu découvrir si ces famines sont la suite d'une mauvaise saison, de la guerre ou d'une population trop nombreuse; il est presque impossible qu'il n'y ait pas quelquefois dans l'île trop de monde à nourrir. Au reste, il est difficile de douter de la vérité du fait, car ils ménagent avec beaucoup de soin, même au temps de l'abondance, les choses qui servent à leur nourriture. Dans les momens de disette, lorsqu'ils ont consommé leur fruit à pain et leurs ignames, ils mangent diverses racines qui croissent sans culture sur les montagnes; ils se nourrissent d'abord du patarra, qui ressemble à une grosse patate ou à une igname, et qui est bon tant qu'il n'a pas pris toute sa croissance; mais dès qu'il est vieux, il est rempli de fibres dures. Ils mangent d'ailleurs deux autres racines, dont l'une approche du taro, et dont la seconde s'appelle *ehoï*; il y en a deux espèces: l'une est vénéneuse, et on est contraint de la fendre et de

la laisser une nuit dans l'eau avant de la cuire; et sous ce rapport, elle ressemble à la cassave des îles d'Amérique. De la manière dont les Taïtiens l'apprêtent, elle forme une pâte humide, très-insipide au goût : cependant je les ai vus s'en nourrir à une époque où ils n'éprouvaient point de disette : c'est une plante grimpante, comme le patarra.

« La classe inférieure fait peu d'usage des nourritures animales, excepté de poissons ou d'autres productions marines; elle ne mange du cochon que rarement, et peut-être jamais. L'eri-de-hoï seul est assez riche pour s'en nourrir tous les jours; les chefs subalternes ne peuvent guère en avoir qu'une fois par semaine, par quinzaine, et par mois, selon leur fortune. Quelquefois même ils sont obligés de se passer de cette friandise; car, lorsque la guerre ou d'autres causes ont appauvri l'île, le roi défend à ses sujets de tuer des cochons; et on nous a dit qu'en certaines occasions la défense subsistait plusieurs mois, et même une année ou deux. Les cochons se multiplient tellement durant cette prohibition, qu'on les a vus devenir sauvages. Lorsqu'il paraît convenable de lever la défense, tous les chefs se rendent auprès du roi, et chacun d'eux lui apporte des cochons. Le roi ordonne d'en tuer quelques-uns qu'on sert aux chefs, et ils s'en retournent avec la liberté d'en tuer désormais pour leur table. La prohibition dont je viens de parler subsistait lors de notre arrivée à Taïti, du moins dans

les cantons qui dépendent immédiatement d'O-tou; et de peur qu'elle ne nous empêchât d'aller à Matavaï lorsque nous aurions quitté Oheitepeha, il nous assura, par un messager, qu'il la révoquerait dès que nos vaisseaux auraient gagné le port. Elle fut levée en effet, du moins par rapport à nous; mais nous fîmes une si grande consommation de ces animaux, qu'on la rétablit sans doute après notre départ. Le gouvernement défend aussi quelquefois de tuer des volailles.

« L'ava est surtout en usage parmi les insulaires d'un rang distingué. Ils le font d'une manière un peu différente de celle dont nous avons été si souvent témoins aux îles des Amis; car ils versent une très-petite quantité d'eau sur la racine, et quelquefois ils grillent ou ils cuisent au four, et ils broient les tiges sans les hacher. Ils emploient d'ailleurs les feuilles broyées de la plante, et ils y versent de l'eau comme sur la racine. Ils ne se réunissent pas en troupes pour la boire amicalement comme à Tongatabou; mais ses pernicieux effets sont plus sensibles à Taïti, car elle ne tarde pas à enivrer, ou plutôt à donner de la stupeur à toutes les facultés du corps et de l'esprit : ceux d'entre nous qui avaient abordé autrefois sur ces îles, furent surpris de voir la maigreur affreuse d'un grand nombre d'insulaires que nous avions laissés d'un embonpoint et d'une grosseur remarquables; nous demandâmes la cause de ce changement, et on nous

répondit qu'il fallait l'attribuer à l'ava: leur peau était rude, desséchée et écailleuse; on nous assura que ces écailles tombent de temps en temps, et que la peau se renouvelle. Pour justifier l'usage d'une liqueur si pernicieuse, ils prétendent qu'elle empêche de devenir trop gras: il est évident qu'elle les énerve, et il est très-probable qu'elle abrége leurs jours. Ces effets nous ayant moins frappés durant nos premières relâches, il y a lieu de croire que les Taïtiens n'abusaient pas autant de cet objet de luxe. S'ils continuent à boire l'ava aussi fréquemment, on peut prédire que leur population diminuera.

« Ils font beaucoup de repas dans un jour: le premier (ou plutôt le dernier, car ils vont se coucher immédiatement après) a lieu à environ deux heures du matin, et le second à huit; ils dînent à onze heures, et comme le disait O-maï, ils dînent une seconde et une troisième fois à deux et à cinq heures du soir, et ils soupent à huit; ils ont, sur ce point de leur vie domestique, des usages très-bizarres. Les femmes éprouvent non-seulement la mortification de manger seules, et dans une partie de la maison éloignée de celle où mangent les hommes; mais ce qui est bien plus étrange encore, on ne leur donne aucune portion des mets délicats: elles n'osent goûter ni d'un poisson de l'espèce du thon, qui est fort estimé, ni de quelques-unes des meilleures bananes, et on permet rarement le porc, même à celles des classes supérieures. Les petites

filles et les petits garçons prennent aussi leurs repas séparément. En général, les femmes apprêtent les choses dont elles se nourrissent, car les hommes les laisseraient mourir de faim plutôt que de leur rendre ce service. Il y a ici, et dans plusieurs de leurs coutumes relatives à leurs repas, quelque chose de mystérieux que nous n'avons jamais pu bien comprendre. Lorsque nous en demandions la raison, on ne nous répondait rien, sinon que cela était juste et indispensable.

« Ce qui a d'ailleurs rapport aux femmes n'est point obscur ; leurs liaisons avec les hommes n'offrent surtout rien de caché. Si un jeune homme et une jeune femme habitent ensemble, le jeune homme donne au père de la fille quelques-unes des choses réputées nécessaires dans le pays, telles que des cochons, des étoffes et des pirogues ; la quantité de ces choses est proportionnée au temps qu'il passe avec sa maîtresse : si le père pense qu'il n'a pas été assez payé, il ne se fait pas de scrupule de reprendre sa fille, et de la livrer à un autre qui sera peut-être plus libéral ; l'homme, de son côté, peut toujours former un nouveau choix. Si sa maîtresse devient grosse, il est le maître de tuer l'enfant, et de continuer ses liaisons avec la mère ou de l'abandonner ; mais s'il adopte l'enfant et s'il ne lui ôte pas la vie, il est censé marié, et il garde communément sa femme le reste de ses jours. Aux yeux des Taïtiens, ce n'est pas un crime de prendre

une concubine plus jeune et de l'établir dans sa maison : il est toutefois bien plus commun de les voir changer de femmes, et c'est une chose si ordinaire, qu'ils en parlent d'un ton fort léger. Les arreoïs sont des insulaires des classes supérieures qui, joignant à une humeur volage des moyens de se procurer de nouvelles femmes, voyagent d'un canton à l'autre ou sur les îles voisines, et qui, ne se livrant pas à un attachement particulier, n'adoptent guère la manière de vivre plus sédentaire et plus tranquille dont je viens de parler. Cette vie délicieuse est si analogue à leur disposition, que les plus jolis hommes et les plus jolies femmes passent ordinairement leur jeunesse dans une débauche qui déshonorerait les peuples les plus sauvages, mais qui révoltent surtout au milieu d'une nation qui offre, à d'autres égards, des signes évidens que les sentimens humains et tendres règnent chez elle. Lorsqu'une femme arreoï accouche, on applique à la bouche et au nez de l'enfant un morceau d'étoffe mouillée qui le suffoque.

« Les femmes contribuant beaucoup aux agrémens de cette vie de plaisir, on est surpris qu'outre les humiliations dont on les accable, en ce qui a rapport aux alimens et à la manière de les prendre, elles soient traitées souvent avec une dureté, ou plutôt une brutalité qui semble exclure la plus légère affection. Rien toutefois n'est plus ordinaire

que de les voir impitoyablement battues par les hommes; et il est difficile d'expliquer ces violences, à moins qu'elles ne soient l'effet de la jalousie, qui, de l'aveu des Taïtiens, tourmente quelquefois les deux sexes. J'adopterais volontiers cette explication; car, en bien des occasions, j'ai trouvé les femmes plus sensibles aux charmes de la figure qu'à des vues d'intérêt; mais je dois avouer que même alors elles paraissent à peine susceptibles de ces sentimens délicats que produit une tendresse mutuelle, et qu'il y a moins d'amour platonique à Taïti que dans aucun autre pays du monde.

« Des idées de propreté firent imaginer aux Taïtiens l'amputation ou l'incision du prépuce, et ils ont dans leur langue une épithète injurieuse pour ceux qui n'observent pas cet usage. Lorsqu'il se trouve dans un canton cinq ou six petits garçons d'un âge convenable, le père de l'un d'eux va en avertir le tahoua, ou l'un des savans du pays. Le tahoua, suivi d'un domestique, mène les petits garçons au sommet d'une colline; après avoir donné à l'un d'eux une attitude propre à l'opération, il introduit un morceau de bois au-dessous du prépuce, et lui dit de regarder de tel côté une chose bien curieuse; tandis que le jeune homme est occupé d'un autre objet, le prêtre coupe avec une dent de requin, et ordinairement d'un seul coup, le prépuce étendu sur le morceau de bois; il sépare ensuite, ou plutôt il replie en arrière les parties

divisées, et ayant bandé la plaie, il fait la même opération au reste des jeunes gens. Les nouveaux circoncis se baignent cinq jours après : on ôte leurs bandages et on nettoie leur plaie; le dixième jour ils se baignent de nouveau, et ils se portent bien; mais la partie où s'est faite l'incision offre encore une grosseur, et le tahoua, toujours suivi d'un domestique, mène une seconde fois les petits garçons sur la colline, y allume du feu, place le prépuce entre deux pierres chaudes et le presse doucement, ce qui détruit la grosseur. Les nouveaux circoncis retournent alors chez eux, la tête et le corps ornés de fleurs odoriférantes. Leurs pères donnent à l'opérateur des cochons et des étoffes, et ils proportionnent la récompense à son habileté : s'ils sont pauvres, la famille se charge du présent.

« Le système religieux des Taïtiens est fort étendu et singulier sur un grand nombre de points; mais peu d'individus du bas peuple le connaissent parfaitement : cette connaissance se trouve surtout parmi les prêtres, dont la classe est très-nombreuse. Ils croient qu'il existe plusieurs dieux, dont chacun est très-puissant; mais ils ne paraissent pas admettre une divinité supérieure aux autres. Les différens cantons et les diverses îles des environs ayant des dieux divers, les habitans de chacun de ces cantons et de chacune de ces terres imaginent sans doute avoir choisi le plus respectable, ou du moins une divinité revêtue d'assez de pou-

voir pour les protéger et pour fournir à tous leurs besoins. Si ce dieu ne satisfait pas leurs espérances, ils ne pensent pas qu'il soit impie d'en changer : c'est ce qui est arrivé dernièrement à Tierebou, où l'on a substitué aux deux divinités anciennes Oraa dieu de Bolabola, peut-être parce qu'il est le protecteur d'un peuple qui a été triomphant à la guerre ; et comme depuis cette époque ils ont eu des succès contre les habitans de Taïti-noué, ils attribuent leurs victoires à Oraa, qui, selon leur expression, combat pour eux.

« Ils servent leurs dieux avec une assiduité remarquable : outre que les grands ouhattas, c'est-à-dire les endroits des moraïs où l'on dépose les offrandes, sont ordinairement chargés d'animaux et de fruits, on rencontre peu de maisons qui n'en aient pas un petit dans leur voisinage. Les habitans des îles de la Société sont, sur ces matières, d'une rigidité si scrupuleuse, qu'ils ne commencent jamais un repas sans mettre de côté un morceau pour l'éatoua. Le sacrifice humain dont nous avons été témoins durant ce voyage, montre assez jusqu'où ils portent leur zèle religieux et leur fanatisme. Il paraît sûr que les sacrifices humains reviennent fréquemment. Ils ont peut-être recours à cet expédient abominable quand ils éprouvent des contretemps fâcheux, car ils nous demandèrent si l'un de nos gens détenu en prison à l'époque où nous nous trouvions arrêtés par des vents contraires,

était tabou. Leurs prières sont aussi très-fréquentes ; ils les chantent à peu près sur le même ton que les ballades de leurs jeux. On aperçoit encore l'infériorité des femmes dans les pratiques religieuses ; on les oblige à se découvrir en partie lorsqu'elles passent devant les moraïs, ou à faire un long détour pour éviter les lieux destinés au culte public. Quoiqu'ils ne croient pas que leur dieu doive toujours leur accorder des biens, sans jamais les oublier, et sans permettre qu'il leur arrive du mal, cependant, lorsqu'ils essuient des malheurs, ils semblent y voir les effets d'un être malfaisant qui veut leur nuire. Ils disent qu'Éti est un esprit malfaisant qui leur fait quelquefois du mal ; ils lui présentent des offrandes, ainsi qu'à leur dieu ; mais ce qu'ils redoutent des êtres invisibles se borne à des choses purement temporelles.

« Ils croient que l'âme est immatérielle et immortelle ; ils disent qu'elle voltige autour des lèvres du mourant pendant la dernière agonie, et qu'elle monte ensuite auprès du dieu, qui la réunit à sa propre substance, ou, selon leur expression, qui la mange ; qu'elle demeure quelque temps dans cet état, qu'elle passe ensuite au lieu destiné à la réception de toutes les âmes humaines ; qu'elle y vit au milieu d'une nuit éternelle, ou, comme ils le disent quelquefois, au milieu d'un crépuscule qui ne finit jamais. Ils ne pensent pas que les crimes commis sur la terre subissent après la mort un châ-

timent éternel; car le dieu mange indifféremment les âmes des bons et celles des méchans. Mais il est sûr qu'ils regardent cette réunion à la divinité comme une purification nécessaire pour arriver à l'état de bonheur. En effet, selon leur doctrine, si un homme s'abstient des femmes quelques mois avant de mourir, il passe tout de suite dans sa demeure éternelle, sans avoir besoin de cette union préliminaire; ils imaginent qu'il est assez purifié par cette abstinence, et affranchi de la loi générale.

« Toutefois ils sont loin de se former sur le bonheur de l'autre vie les idées sublimes que nous offrent notre religion et même notre raison. L'immortalité est le seul privilége important qu'ils semblent espérer; car s'ils croient les âmes dépouillées de quelques-unes des passions qui les animaient tandis qu'elles se trouvaient réunies au corps, ils ne supposent pas qu'elles en soient absolument affranchies. Aussi les âmes qui ont été ennemies sur la terre se livrent-elles des combats lorsqu'elles se rencontrent; mais il paraît que ces démêlés n'aboutissent à rien, puisqu'elles sont réputées invulnérables. Ils ont la même idée de la rencontre d'un homme et d'une femme. Si le mari meurt le premier, il reconnaît l'âme de son épouse dès le moment où elle arrive dans la terre des esprits; il se fait reconnaître dans une maison spacieuse appelée *Taourova*, où se rassemblent les âmes des morts pour se divertir avec les dieux. Les deux

époux vont ensuite occuper une habitation séparée, où ils demeurent à jamais, et où ils font des enfans: au reste, ils ne procréent que des êtres spirituels, car leur mariage et leurs embrassemens ne sont pas les mêmes que ceux des êtres corporels.

« Leurs idées sur la divinité sont d'une extravagance absurde. Ils la croient soumise au pouvoir de ces mêmes esprits à qui elle a donné l'être; ils imaginent que ces esprits la mangent souvent; mais ils lui supposent la faculté de se reproduire. Ils emploient sans doute ici l'expression de *manger*, parce qu'ils ne peuvent parler des choses immatérielles sans recourir à des objets matériels. Ils ajoutent que la divinité demande aux esprits assemblés dans le taourova s'ils ont le projet de la détruire; que si les esprits ont pris cette résolution, elle ne peut la changer. Les habitans de la terre se croient instruits de ce qui se passe dans la région des esprits; car à l'époque où la lune est dans son déclin, ils disent que les esprits mangent leur éatoua, et que la reproduction de l'éatoua avance lorsque la lune est dans son plein. Les dieux les plus puissans sont sujets à cet accident, ainsi que les divinités subalternes. Ils pensent aussi qu'il y a d'autres endroits destinés à recevoir les âmes après la mort. Ceux, par exemple, qui se noient dans la mer y demeurent au sein des flots; ils y trouvent un beau pays, des maisons, et tout ce qui peut les rendre heureux. Ils soutiennent de plus que tous les animaux,

que les arbres, les fruits et même les pierres ont des âmes qui, à l'instant de la mort ou de la dissolution, montent auprès de la divinité, à laquelle ces substances s'incorporent d'abord, pour passer ensuite dans la demeure particulière qui leur est destinée.

« Ils sont persuadés que la pratique exacte de leurs devoirs religieux leur procure toutes sortes d'avantages temporels; et comme ils assurent que l'action puissante et vivifiante de l'esprit de Dieu est répandue partout, on ne doit pas s'étonner s'ils ont une foule d'idées superstitieuses sur ses opérations. Ils disent que les morts subites, et tous les autres accidens, sont l'effet de l'action immédiate de quelque divinité. Si un homme se heurte contre une pierre, et se blesse l'orteil, ils attribuent la meurtrissure à l'éatoua; en sorte que, selon leur mythologie, ils marchent réellement sur une terre enchantée. Ils tressaillent pendant la nuit, lorsqu'ils approchent d'un toupapaou, où sont exposés les morts, ainsi que les hommes ignorans et superstitieux de nos contrées de l'Europe redoutent les esprits à la vue d'un cimetière. Ils croient aussi aux songes, qu'ils prennent pour des avis de leur dieu, ou des esprits de leurs amis défunts, et ils supposent le don de prédire l'avenir à ceux qui ont des rêves; au reste, ils n'attribuent qu'à quelques personnes ce don de prophétie. O-maï prétendait l'avoir; il nous dit, le 26 juillet 1776, que

l'âme de son père l'avait averti en songe qu'il descendrait à terre dans trois jours; mais il échoua dans cette tentative de prophétiser, car nous n'arrivâmes à Ténériffe que le premier août. La réputation de ceux qui ont des songes approche beaucoup de celle de leurs prêtres et de leurs prêtresses inspirés, auxquels ils ajoutent une foi aveugle, et dont ils suivent les décisions toutes les fois qu'ils forment un projet important. Opouny respecte beaucoup la prêtresse qui lui persuada d'envahir Ouliétéa, et il ne va jamais à la guerre sans la consulter. Ils adoptent de plus, à quelques égards, notre vieille doctrine de l'influence des planètes; du moins ils règlent en certains cas leurs délibérations publiques sur les aspects de la lune : par exemple, ils entreprennent une guerre, et ils comptent sur des succès lorsque cette planète est couchée horizontalement, ou fort inclinée sur sa partie convexe après son renouvellement.

« Leurs traditions sur la création de l'univers sont embrouillées, obscures et extravagantes, comme on l'imagine bien. Ils disent qu'une déesse ayant un bloc ou une masse de terre suspendue à une corde, la lança loin d'elle, et en dispersa des morceaux, tels que Taïti et les îles voisines, dont les divers habitans viennent d'un homme et d'une femme établis à Taïti. Il ne s'agit cependant que de la création immédiate de leur pays; car ils admettent une création universelle antérieure à

celle-ci, et ils croient à l'existence de plusieurs terres qu'ils ne connaissent que par tradition ; mais leurs idées s'arrêtent à Tatouma et à Tapeppa, pierres et rochers mâles et femelles qui forment le noyau du globe, ou qui soutiennent l'assemblage de terre et d'eau jeté à sa surface. Tatouma et Tapeppa produisirent Totorro, qui fut tué et décomposé en terre, et ensuite O-taïa et Orou qui s'épousèrent, et qui donnèrent d'abord naissance à une terre, et ensuite à une race de dieux. O-taïa fut tué, et Orou, qui était de l'espèce femelle, épousa un dieu, son fils, appelé *Tirraa*, à qui elle ordonna de créer de nouvelles terres, les animaux et les différentes espèces d'alimens qu'on trouve sur le globe, ainsi que le firmament, soutenu par des hommes appelés *tiferei*. Les taches qu'on observe dans la lune sont à leurs yeux des bocages d'une [illegible] d'arbres qui croissaient jadis à Taïti : ces arbres ayant été détruits par un accident, leurs semences furent portées dans la lune par des colombes.

« Ils ont d'ailleurs une multitude de légendes religieuses et historiques : l'une des dernières a rapport à l'usage de manger de la chair humaine, et je vais en donner le précis. Deux hommes, appelés *theiaï*, seul nom qu'ils emploient pour désigner des cannibales, vivaient à Taïti il y a bien long-temps ; on ne savait d'où ils sortaient ni comment ils étaient arrivés dans l'île. Ils habitaient les

montagnes, qu'ils avaient coutume de quitter pour venir tuer les gens du pays; ils mangeaient ensuite les hommes qu'ils massacraient, et ils arrêtaient les progrès de la population. Deux frères résolurent de détruire ces monstres formidables; ils imaginèrent un stratagème qui leur réussit. Ils habitaient aussi les montagnes un peu au-dessus des théiaï, et ils occupaient un poste d'où ils pouvaient leur parler sans trop exposer leurs jours. Ils les invitèrent à un repas que les théiaï acceptèrent de bon cœur; ayant fait chauffer des pierres, ils les mirent dans un mahié, et ils dirent à l'un des théiaï d'ouvrir la bouche : ce que fit celui-ci aussitôt; on y laissa tomber un de ces morceaux de mahié, et on y versa de l'eau, laquelle, en se mêlant avec la pierre chaude, produisit un bouillonnement qui tua le monstre quelque temps après. Les deux frères voulurent engager l'autre à faire la même chose; mais le second cannibale, frappé du bouillonnement de l'estomac de son camarade, les remercia; on l'assura que le mahié était excellent, et que ce bouillonnement passerait bien vite; et il fut si crédule, qu'il ouvrit la bouche et subit le sort du premier. Les naturels alors les coupèrent en morceaux, qu'ils enterrèrent, et ils donnèrent par reconnaissance le gouvernement de l'île aux deux frères. Les théiaï résidaient dans le canton d'*Ouhapaneou*, et on y trouve encore aujourd'hui un arbre à pain qui, dit-on, leur appartenait.

Une femme qui vivait avec eux avait deux dents d'une grosseur prodigieuse, et après leur mort, elle alla s'établir à Otaha; les insulaires la mirent au nombre de leurs déesses lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir. Elle ne mangeait pas de la chair humaine comme ses deux époux; mais, d'après la grandeur de ses dents, on donne le nom de *théiaï* à tout animal qui a un aspect farouche ou de larges crocs.

« On doit avouer que cette histoire est aussi vraisemblable que celles d'Hercule détruisant l'hydre, ou des tueurs de géans dont parlent les romanciers du moyen âge; mais j'y trouve aussi peu de moralité que dans la plupart des vieilles fables de la même espèce, reçues comme des vérités par des peuples ignorans, dont la civilisation peut être comparée, à quelques égards, à la civilisation des naturels des îles de la Société. Elle est d'ailleurs heureusement imaginée, car elle exprime l'aversion et l'horreur qu'inspirent ici les cannibales. Plusieurs raisons feraient croire cependant que les habitans de ces îles mangeaient jadis de la chair humaine. J'interrogeai O-maï sur ce point : il soutint, de la manière la plus positive, que je me trompais; mais il me conta un fait dont il avait été témoin, et qui confirme presque cette opinion. Un grand nombre de ses parens et de ses alliés furent tués à l'époque où les habitans de Bolabola battirent ceux de Houaheiné. Un homme de sa famille eut

ensuite occasion de se venger; il battit à son tour les insulaires de Bolabola, et, coupant un morceau de la cuisse de l'un de ses ennemis, il le rôtit et il le mangea. Le capitaine Cook a raconté plus haut qu'on offre au roi un œil du malheureux qu'on immole aux dieux, et nous n'avons vu dans cet usage que les restes d'une coutume qui était jadis beaucoup plus étendue, et dont cette cérémonie emblématique rappelle le souvenir.

« La prérogative d'être investi du maro, et de présider aux sacrifices humains, paraît être un des attributs distinctifs de la souveraineté. Il faut peut-être y ajouter celui de sonner d'une conque, qui produit un son très-éclatant. Dès que le roi donne ce signal, tous ses sujets sont obligés de lui apporter des denrées de différentes espèces, en proportion de leurs facultés. Son nom seul leur inspire un respect qui va jusqu'à l'extravagance, et il les rend quelquefois cruels. Lorsqu'on le revêt du symbole de la royauté, s'il y a dans la langue des mots qui aient de la ressemblance avec celui de *maro*, on les change, et on en substitue d'autres; l'homme qui a ensuite la hardiesse de ne pas se soumettre à ce changement, et de continuer à se servir des mots proscrits, est sur-le-champ mis à mort avec toute sa famille. On traite d'une manière aussi barbare ceux qui s'avisent d'appeler un animal du nom du prince. D'après cet usage, O-maï fut toujours indigné de voir que les Anglais

donnent à des chevaux ou à des chiens les noms d'un prince ou d'une princesse. Au reste, tandis que les Taïtiens punissent de mort quiconque emploie légèrement le nom de leur souverain, ils se contentent de confisquer les terres et les cabanes de ceux qui outragent son administration.

« Le roi a, dans chaque canton, des maisons qui lui appartiennent, et il n'entre jamais dans la maison d'un de ses sujets. Si un accident l'oblige à s'écarter de cette règle, on brûle la maison qu'il a honorée de sa présence, ainsi que tous les meubles qu'elle renferme. Non-seulement ses sujets se découvrent devant lui jusqu'à la ceinture, mais lorsqu'il est quelque part, on dresse dans les environs un poteau garni d'une pièce d'étoffe auquel ils rendent les mêmes honneurs. Les naturels des deux sexes se découvrent également jusqu'à la ceinture devant ses frères; mais les femmes seules se découvrent devant les femmes du sang royal. En un mot, ils portent jusqu'à la superstition leur respect pour leur roi, et sa personne est presque sacrée à leurs yeux. Il doit peut-être à ces préjugés la possession tranquille de ses états. Les naturels du canton de Tierebou conviennent qu'il a droit aux mêmes honneurs parmi eux, quoique leur chef particulier leur paraisse plus puissant, et quoiqu'ils le supposent héritier du gouvernement de l'île, en cas de l'extinction de la famille royale actuelle. Il est assez vraisemblable qu'Ouaeïadoua

deviendra en effet souverain de toute la contrée; car outre Tierebou, il est le maître de plusieurs cantons d'Opourinou. Ses états égalent presque en étendue ceux d'O-tou, et la portion de l'île à laquelle il dicte des lois est d'ailleurs la plus peuplée et la plus fertile. Ses sujets ont donné des preuves de leur supériorité; ils ont remporté des victoires fréquentes sur ceux de Taïti-noué, et ils affectent de parler de leurs voisins comme d'une troupe de guerriers méprisables, qu'il serait aisé de combattre, si leur chef voulait déclarer la guerre.

« Après l'*éri-de-hoï* et sa famille, viennent les *éris* ou les chefs revêtus de quelque pouvoir; ensuite les *manohounés* ou les vassaux, et les *teous* ou *teouteous*, c'est-à-dire les domestiques, ou plutôt les esclaves. Les hommes de chacune de ces classes se lient, selon l'institution primitive, avec des femmes de leur tribu; mais s'ils ont des privautés avec des femmes d'un rang inférieur, et s'il résulte un enfant de ce commerce, on laisse la vie à l'enfant, qui prend le rang de son père, à moins qu'il ne doive le jour à un éri; car on le tue dans ce dernier cas. Si une femme de condition se lie avec un homme d'une classe inférieure, on tue ses enfans, et on met à mort le teou, qui est surpris dans une intrigue avec une femme du sang royal. Le fils de l'éri-de-hoï succède aux titres et aux honneurs de son père dès le moment de sa naissance; si le roi meurt sans enfans, le gouvernement passe à son

frère. Dans les autres familles, les biens passent toujours au fils aîné ; mais il est obligé de fournir à l'entretien de ses frères et de ses sœurs, à qui on accorde une portion de ses biens.

« Des ruisseaux ou de petites collines, qui en bien des endroits se prolongent dans la mer, servent ordinairement de bornes aux divers cantons de Taïti. De grosses pierres marquent les domaines particuliers ; le dérangement d'une de ces pierres produit des querelles qui se décident par les armes. Chaque parti met alors ses amis en campagne ; mais si l'on porte ses plaintes à l'éri-de-hoï, le roi termine le différend à l'amiable ; toutefois le délit dont il est ici question n'est pas commun, et une longue possession semble assurer les propriétés des Taïtiens, aussi-bien que les lois les plus sévères des autres contrées. Un ancien usage remet à la vengeance des particuliers les crimes qui n'intéressent pas la communauté, et on ne dénonce point ces délits aux chefs. Ils semblent croire que la personne offensée ou lésée prononcera d'une manière aussi équitable que des indifférens ; et les châtimens décernés aux crimes de toutes espèces étant connus dès long-temps, on lui permet de les infliger sans avoir à répondre de sa conduite. Ainsi, lorsqu'on surprend un voleur, ce qui en général arrive pendant la nuit, l'homme qu'il a volé peut le tuer sur-le-champ ; et si on en demande des nouvelles, il lui suffit, pour sa justification, de dire les rai-

sons qu'il a eues de lui donner la mort. Au reste, on ne punit guère les voleurs avec cette sévérité, à moins qu'ils ne dérobent des choses réputées très-précieuses, telles que des pièces d'estomac et des cheveux tressés. Si un voleur s'enfuit après avoir pris des étoffes ou même des cochons, et qu'on le découvre ensuite, on ne le punit point, lorsqu'il promet de rendre la même quantité d'étoffes ou le même nombre de cochons. On lui pardonne quelquefois quand il s'est tenu caché plusieurs jours, ou bien il en est quitte pour une légère bastonnade. Si un insulaire en tue un autre dans une querelle, les amis du défunt se réunissent, et ils attaquent le meurtrier et ses partisans. S'ils triomphent, ils s'emparent de la maison, des terres et des meubles du meurtrier; mais s'ils sont vaincus, leurs richesses tombent au pouvoir du vainqueur. Si un manahouné tue le teouteou ou l'esclave de l'un des chefs, celui-ci détache des gens qui s'emparent des terres et de la maison du meurtrier, lequel se réfugie dans un autre canton de l'île ou sur une des îles voisines. Il revient quelques mois après; et trouvant son troupeau de cochons beaucoup augmenté, il en offre une portion, avec des plumes rouges et d'autres choses précieuses, au maître du teouteou, qui accepte ordinairement cette compensation, et qui lui permet de rentrer en possession de sa maison et de ses terres. Cet arrangement est le comble de la vénalité et de l'in-

justice. Le meurtrier de l'esclave ne semble se cacher qu'afin de tromper la classe inférieure du peuple; il ne paraît pas que le chef ait la moindre autorité pour le punir, et on ne peut voir ici qu'un complot entre le manahouné et son supérieur, pour satisfaire la vengeance du premier et la cupidité du second. Au reste, on ne doit pas être surpris que l'homicide soit regardé comme un délit si léger dans un pays où le meurtre de ses propres enfans n'est pas réputé criminel. Je leur ai parlé à diverses reprises de cette barbarie atroce qui blesse les premiers sentimens de la nature; je leur ai demandé si elle n'excitait pas l'indignation des chefs et des principaux de l'île, et si on ne la punissait pas; ils m'ont toujours répondu que le chef ne pouvait ni ne voulait intervenir, et que chacun a le droit de faire ce qu'il veut de ses enfans.

« Quoiqu'on trouve, en général, sur les îles des environs les mêmes productions, la même race d'hommes, les mêmes usages et les mêmes mœurs qu'à Taïti, on y observe néanmoins un petit nombre de différences qu'il est à propos d'indiquer: elles serviront peut-être un jour à en faire apercevoir de plus grandes.

« La petite île de Mataia ou d'Osnabrug, qui gît à vingt lieues à l'est de Taïti, et qui appartient à un chef taïtien auquel elle paie des tributs, emploie un dialecte différent de celui de Taïti. Ses habitans portent leurs cheveux très-longs; et lorsqu'ils se

battent, ils couvrent leurs bras avec une substance garnie de dents de requin, et leurs corps avec une peau de poisson qui ressemble à du chagrin; ils se parent d'ailleurs avec des coquilles nacrées et polies qui sont éblouissantes au soleil, et ils en ont une très-large qui leur tient lieu de bouclier ou de cuirasse.

« La langue des Taïtiens a beaucoup de mots, et même de phrases, qui ne ressemblent point du tout à l'idiome des îles situées à l'est. Leur île produit une quantité considérable de monbins, qui sont un fruit délicieux, et qu'on ne trouve sur aucune des autres, excepté à Eiméo. Elle a aussi l'avantage de produire un bois odoriférant, appelé *eahoï*, qui est fort estimé sur les terres des environs; il ne croît pas même à Tierebou. Houaheiné et Eiméo sont les îles qui fournissent le plus d'ignames. Un oiseau particulier, que ses plumes blanches rendent très-précieux, fréquente les collines de Maouroua; et quoique cette terre soit plus éloignée de Taïti et d'Eiméo que le reste des îles de la Société, on y voit des monbins.

« La religion des îles de la Société est la même en général; cependant chacune d'elles a un dieu tutélaire particulier. On en a vu la liste dans les observations de Forster recueillies pendant le second voyage du capitaine Cook.

« Outre le groupe des hautes îles qu'on rencontre depuis Mataia jusqu'à Maouroua, inclusivement,

de ces terres basses. Il paraît que Bougainville (1) leur attribue mal à propos des voyages beaucoup plus longs; car on me citait comme une espèce de prodige qu'une pirogue chassée de Taïti par la tempête eût abordé à Moupéha, terre qui est cependant très-voisine et sous le vent. Ils ne connaissent sûrement les autres îles éloignées que par tradition des naturels de ces îles, qui, jetés sur leurs côtes, leur en ont appris l'existence, les noms, la position, et le nombre de jours qu'ils avaient passés en mer. Ainsi on peut supposer que les insulaires d'Ouaïtiou, instruits par les voyageurs dont j'ai parlé plus haut, ont ajouté à leur catalogue, Taïti, les îles voisines, et même d'autres dont ces voyageurs avaient entendu parler. J'expliquerais encore par là l'instruction si étendue et si variée que le capitaine Cook et les personnes qui étaient à bord de *l'Endeavour*, trouvèrent à Topia. Je suis loin de l'accuser de charlatanerie; mais si, comme il le disait, il n'avait jamais été auparavant à Oheteroa, ce qui n'est pas probable, puisqu'il parvint à conduire le vaisseau si directement, je présume qu'il avait recueilli de la même manière des informations sur le gisement de cette terre. »

Le capitaine Cook, quittant les îles de la Société, fit route au nord.

« Les dix-sept mois, dit-il, qui s'étaient écoulés

---

(1) *Voyez* son *Voyage autour du monde*, page 228 : il dit

depuis notre départ d'Angleterre, n'avaient pas été mal employés; mais je sentais que notre voyage ne faisait que commencer, relativement au principal objet de mes instructions, et je crus devoir redoubler d'efforts et d'attention sur tout ce qui pouvait assurer notre conservation et le succès de notre entreprise. J'avais examiné l'état de nos munitions durant nos dernières relâches; et dès que je fus hors du groupe de la Société, et que j'eus dépassé les parages où se trouvent les découvertes de ma première et de ma seconde expédition, j'ordonnai de faire l'inventaire des approvisionnemens du maître d'équipage et du charpentier, afin de régler l'usage de chaque objet de la manière la plus convenable.

« Durant mes relâches aux îles de la Société, je ne perdis aucune occasion de demander aux naturels s'il existe des îles au nord ou au nord-ouest de leur groupe; mais je m'aperçus qu'ils n'en connaissaient pas une seule. Nous ne découvrîmes rien qui annonçât le voisinage d'une terre, jusqu'au moment où nous atteignîmes le 8e degré de latitude sud. »

Le 24 décembre le capitaine Cook découvrit une île nouvelle : c'était une terre basse formée de deux langues de sable qu'entourait une lagune; il y

---

que ces insulaires font quelquefois des navigations de plus de trois cents lieues.

embarqua des tortues; il y observa une éclipse, et il manqua d'y perdre deux de ses matelots. C'est lui qui va rendre compte de ces événemens.

« Le 31 après midi, les canots et ceux de mes gens qui prenaient des tortues à la partie sud-est de l'île, revinrent à bord, excepté un matelot de *la Découverte*, qui était perdu depuis quarante-huit heures. Deux matelots s'étaient d'abord égarés; mais ne s'accordant pas sur la route qu'ils devaient suivre pour rejoindre leurs camarades, l'un d'eux rejoignit en effet le détachement, après avoir été absent vingt-quatre heures, et s'être trouvé dans la plus grande détresse; il ne put se procurer une seule goutte d'eau douce, car il n'y en a point dans l'île; et le canton où il était ne lui offrant pas un coco pour étancher sa soif, il imagina de tuer des tortues et d'en boire le sang. Lorsqu'il se sentait accablé de fatigue, il se déshabillait, il se mettait quelque temps dans les basses eaux qu'on voit sur la grève, et il dit que cette manière de se rafraîchir le soulagea constamment.

« Nous ne concevions pas comment ces deux hommes étaient venus à bout de se perdre : l'espace qu'ils avaient à parcourir depuis la côte de la mer jusqu'à la lagune où étaient les canots n'est pas de plus de trois milles; rien n'obstruait leur vue, car l'île est plate; on n'y rencontre qu'un petit nombre d'arbrisseaux, et il y a bien des points d'où ils pouvaient apercevoir les mâts de *la Résolution* et de

la Décquverte; mais ils ne songèrent pas à ce moyen de se diriger ; ils oublièrent de quel côté les vaisseaux étaient mouillés ; ils furent tout aussi embarrassés pour gagner le mouillage ou atteindre le détachement dont ils venaient de se séparer que s'ils étaient tombés des nues. Si l'on observe que les matelots, en général, sont d'une gaucherie et d'une bêtise extrêmes quand ils se trouvent à terre, au lieu d'être surpris que ces deux-ci se soient égarés, il faut s'étonner plutôt que d'autres ne se soient pas perdus également. L'un de ceux qui débarquèrent avec moi fut dans une situation pareille ; mais il eut assez d'intelligence pour réfléchir que les vaisseaux étaient sous le vent, et il arriva à bord peu de minutes après l'instant où nous découvrîmes qu'on l'avait laissé en arrière.

« Le capitaine Clerke, ayant appris que l'un des traîneurs n'était pas revenu, envoya un détachement pour le chercher ; l'homme ni le détachement n'étaient de retour le lendemain. J'expédiai deux canots dans la lagune, et je recommandai à ceux qui les montaient de prendre différentes routes, et de traverser l'île entière. Le détachement du capitaine Clerke arriva bientôt après avec le matelot qui s'était égaré, et j'avertis mes canots, par un signal, de revenir à bord. Ce pauvre matelot dut souffrir encore plus que son camarade ; son absence avait été plus longue, et il avait été trop délicat pour boire du sang de tortue.

« J'avais à bord des cocos et des ignames en pleine végétation, et je les fis planter sur la petite île où nous avions observé l'éclipse. Nous semâmes des graines de melon dans un autre endroit; j'y laissai aussi une bouteille qui renferme cette inscription :

GEORGIUS TERTIUS, REX, 31 DECEMBRIS 1777.

Naves { *Résolution, Jac. Cook, Pr.*
Discovery, Car. Clerke, Pr.

« Le 1er janvier 1778 les canots allèrent chercher le détachement que nous avions à terre, et les tortues qu'ils avaient tournées. Ils revinrent fort tard dans la soirée, et je crus ne devoir appareiller que le lendemain. Les deux vaisseaux se procurèrent à cette île environ trois cents tortues qui pesaient l'une dans l'autre quatre-vingt-dix à cent livres; elles étaient toutes de l'espèce verte, et peut-être qu'on n'en trouve point de meilleures nulle part. Nous y prîmes aussi, à l'hameçon et à la ligne, autant de poissons qu'il nous en fallut pour notre consommation journalière.

« Le sol, en quelques endroits, léger et noir, est évidemment composé de débris de végétaux, de fiente d'oiseaux et de sable. Dans d'autres endroits l'on n'aperçoit que des productions marines, telles que du corail brisé et des coquilles, déposés dans une direction parallèle à la côte de la mer,

en sillons étroits et longs, assez ressemblans à ceux d'un champ labouré; ces substances doivent y avoir été jetées par les vagues, quoique les flots en soient aujourd'hui éloignés d'un mille : fait qui semble prouver d'une manière incontestable que l'île a été produite par des dépôts successifs de la mer, et qu'elle augmente de jour en jour; car les morceaux de corail brisés, et la plupart des coquilles, sont trop lourds et trop gros pour avoir été apportés de la grève par les oiseaux aux lieux où on les trouve maintenant. Nous avons creusé divers puits pour découvrir de l'eau douce, et nous n'en avons pas aperçu une goutte; mais on y rencontre plusieurs étangs d'eau salée, lesquels n'ont aucune communication visible avec la mer : selon toute apparence, ils se remplissent par l'eau qui filtre à travers le sable dans les marées hautes. L'un des deux matelots dont j'ai parlé trouva du sel sur la partie sud-est de l'île; et quoique nous eussions un grand besoin de cette denrée, je ne pouvais envoyer un détachement sous la direction d'un homme qui avait eu la maladresse de s'égarer, et qui ne savait pas s'il marchait à l'est, à l'ouest, au sud ou au nord.

« Nous n'aperçûmes pas sur l'île la plus légère trace d'un être humain; et si l'un des habitans des terres voisines avait le malheur d'être jeté ou abandonné sur celle-ci, il lui serait extrêmement difficile de prolonger son existence. On y trouve, il

est vrai, une quantité considérable d'oiseaux et de poissons, mais on n'y voit rien qui puisse servir à étancher la soif, et on n'y découvre aucun végétal qui puisse tenir lieu de pain, ou détruire les mauvais effets d'un régime diététique purement animal, lequel ne tarderait pas vraisemblablement à devenir fatal. Les cocotiers que nous rencontrâmes n'étaient pas au nombre de plus de trente; ils portaient très-peu de fruits, et en général ceux que nous cueillîmes n'avaient pas encore pris toute leur grosseur, ou bien leur suc était salé ou saumâtre. En relâchant ici, on doit donc s'attendre à n'y trouver que du poisson et des tortues, qui y sont également abondans.

« Un petit nombre d'arbres peu élevés croissaient en diverses parties de l'île. M. Anderson me fit la description de deux petits arbrisseaux, et de deux ou trois petites plantes que nous avions déjà vues à l'île Palmerston et à Otakouaia. Nous y aperçûmes aussi quelques autres productions végétales, mais en si petite quantité et d'une croissance si faible, qu'elles ne semblaient pas devoir se perpétuer.

« Nous aperçûmes sous des arbres peu élevés une multitude d'hirondelles de mer d'une nouvelle espèce; elles sont noires dans la partie supérieure du corps, et blanches au dessous; elles ont un arc blanc au front, et sont un peu plus grosses que le noddi ordinaire. La plupart soignaient leurs petits, qui étaient sur la terre nue, et les autres couvaient;

elles ne font qu'un œuf bleuâtre, tacheté de noir, et plus gros que celui d'un pigeon : on y rencontre aussi beaucoup de noddis, un oiseau qui ressemble au goeland, et un second qui est couleur de suie ou de chocolat, et qui a le ventre blanc. Il faut ajouter à cette liste, des frégates, des paille-en-cul, des courlis, des guignettes, un petit oiseau de terre qui ressemble à une fauvette d'hiver, des crabes de terre, de petits lézards et des rats.

« Ayant célébré ici la fête de Noël, je donnai à cette terre le nom de *Christmas island* (île de Noël). Je juge qu'elle a quinze ou vingt lieues de circonférence; elle me parut avoir la forme d'un demi-cercle, ou celle de la lune, lorsque cette planète se trouve dans le dernier quartier.

« L'île de Noël, comme la plupart des autres terres de cet océan, est bordée d'un récif de rochers de corail, qui se prolonge à peu de distance de la côte. Elle gît par 1° 59′ de latitude nord et 157° 30′ de longitude est. »

Les deux vaisseaux partirent de l'île de Noël le 2 janvier 1778, à la pointe du jour, et ils continuèrent leur route au nord.

Le capitaine Cook aperçut, le 18, les terres qu'il a nommées *îles Sandwich*; sa latitude était alors 21° 12′ nord, et sa longitude 159° 19′ est. La terre qu'il voyait devant lui était haute; en avançant, il reconnut plusieurs îles. Dans le premier moment, il douta si elles étaient habitées; mais bientôt on

aperçut des pirogues venir du rivage aux vaisseaux : on mit en travers pour leur donner le temps d'arriver. Quand elles furent approchées, on éprouva une surprise agréable en reconnaissant que les insulaires parlaient la langue de Taïti ; ils ne voulurent pas monter à bord ; mais ils échangèrent des poissons et des patates contre des clous et du fer ; ils n'avaient dans leurs pirogues d'autres armes que de petites pierres qu'ils y avaient mises probablement auprès d'eux pour leur défense ; ils les jetèrent par-dessus bord quand ils virent qu'elles leur étaient inutiles.

En cherchant un mouillage, les vaisseaux furent quittés par les premières pirogues, d'autres les remplacèrent, apportant des cochons rôtis et de très-bonnes patates, qui furent échangés pour ce qu'on leur offrit. On passa devant plusieurs villages, les uns situés près de la mer, d'autres plus avant dans le pays. Les habitans venaient en foule sur le rivage, et se plaçaient sur les endroits élevés pour voir les vaisseaux.

Le lendemain matin, après avoir couru plusieurs bordées, on s'approcha de la terre. Plusieurs pirogues remplies d'insulaires vinrent au-devant des navires : enfin quelques-uns prirent courage et montèrent à bord.

« Je n'avais jamais vu dans mes voyages, dit-il, d'hommes aussi étonnés que ceux-ci à l'aspect d'un vaisseau ; leurs yeux allaient continuellement d'un

objet à l'autre; l'admiration était peinte sur leur physionomie et dans leurs gestes : nous jugeâmes que tout ce qui frappait leurs regards était nouveau pour eux; qu'ils n'avaient reçu jusqu'alors la visite d'aucun Européen, et qu'excepté le fer ils ne connaissaient aucune de nos marchandises. Il était clair néanmoins qu'ils en avaient seulement entendu parler, ou qu'on leur en avait apporté jadis une petite quantité; mais qu'il s'était écoulé bien du temps depuis cette époque : ils semblaient savoir que c'était une substance beaucoup plus propre à tailler des corps ou à percer des trous que celle dont ils faisaient usage. Ils nous en demandèrent sous le nom de *hamaïté;* c'est vraisemblablement le terme dont ils se servent pour désigner un instrument auquel on peut employer le fer d'une manière utile : ils l'appliquaient en effet à la lame d'un couteau. Nous reconnûmes toutefois qu'ils n'avaient aucune idée de nos couteaux, et qu'ils ne savaient pas du tout les manier. Par la même raison, ils appelaient souvent le fer du nom de *toë*, qui, dans leur langue, signifie une petite hache, ou plutôt une herminette. Nous leur dîmes de nous expliquer ce que c'était que le fer, et ils nous répondirent sur-le-champ : « Nous n'en savons rien; vous savez « vous-mêmes ce que c'est : nous n'en avons d'autre « idée que celle du toë ou de l'hamaïté. » Lorsque nous leur montrâmes des grains de verroterie, ils nous demandèrent ce que c'était, et s'ils devaient

les manger. Nous les avertîmes qu'ils devaient les suspendre à leurs oreilles, et ils nous les rendirent comme une chose inutile : ils ne firent pas plus de cas d'un miroir que nous leur offrîmes, et qu'ils refusèrent par le même motif ; mais ils témoignèrent un grand désir d'avoir de l'hamaïté et du toë, et ils le voulaient en gros morceaux. Les assiettes de faïence, les tasses de porcelaine et les autres meubles de cette espèce étaient si nouveaux à leurs yeux, qu'ils nous demandèrent si on les faisait avec du bois ; ils nous prièrent de leur en donner des échantillons, qu'ils désiraient montrer à leurs compatriotes. Ils avaient, à quelques égards, une politesse naturelle qui nous charma : ils craignaient beaucoup de nous offenser : ils nous demandèrent où ils devaient s'asseoir, s'ils pouvaient cracher sur le pont. Quelques-uns répétèrent une longue prière avant de venir à bord : plusieurs chantèrent, et firent avec leurs mains des gestes pareils à ceux que nous avions vus souvent dans les îles des Amis et de la Société. Ils ressemblaient parfaitement, sous un second rapport, aux insulaires de ces deux groupes. Dès qu'ils furent au vaisseau, ils s'efforcèrent de voler toutes les choses qui se trouvaient près d'eux, ou plutôt ils les prirent sans se cacher, comme s'ils avaient été sûrs de ne pas nous fâcher, ou de ne pas être punis. Nous ne tardâmes point à les détromper, et s'ils devinrent ensuite moins empressés à se rendre maîtres de tout ce qui exci-

tait leurs désirs, c'est parce qu'ils se virent surveillés de près.

« J'avais défendu d'aller à terre aux équipages des trois canots que j'envoyai sur la côte pour y chercher un port : je voulais prendre tous les moyens possibles de ne pas introduire une maladie funeste dans cette île. Je savais que quelques-uns de nos gens en étaient infectés, et que malheureusement nous l'avions déjà répandue sur d'autres terres du grand Océan. Le même motif me détermina à ne pas recevoir des femmes à bord des vaisseaux : plusieurs étaient arrivées sur des pirogues; elles avaient à peu près la taille, le teint et les traits des hommes; et quoique leur physionomie annonçât une gaîté aimable, leur visage et toute leur personne offrait peu de traits délicats. Au lieu de maro que portaient les hommes, elles avaient autour du corps une pièce d'étoffe qui tombait de la hauteur des reins jusqu'à mi-cuisse; c'est la seule différence que présentât leur vêtement. Elles n'étaient pas moins empressées que les hommes à monter à bord; mais, ainsi que je le disais tout à l'heure, je cherchais à prévenir des liaisons qui leur auraient fait un mal irréparable, et qui auraient attiré une calamité affreuse sur la nation entière. Je ne bornai pas là mes précautions : je défendis de la manière la plus expresse d'employer à terre les hommes qui pouvaient y répandre l'infection.

« Le temps seul découvrira si ces règlemens,

inspirés par l'humanité, produisirent l'effet que j'en attendais. Je m'étais occupé de cet objet avec le même soin lorsque j'abordai pour la première fois aux îles des Amis, et j'ai vu depuis, avec beaucoup de chagrin, que je n'avais pas réussi. Je crains que de pareilles espérances ne soient toujours trompées. Dans une expédition comme la nôtre, où il devient nécessaire d'avoir à terre un certain nombre d'hommes, les détachemens qu'on laisse sur la côte ont tant d'occasions et un tel désir de connaître les femmes du pays, qu'il est bien difficile d'empêcher ces liaisons; et un capitaine qui se croit sûr de la santé de son équipage est souvent détrompé trop tard.

M. Williamson, qui alla reconnaître l'île, essaya d'y débarquer, mais les habitans l'en empêchèrent; ils se rendirent en foule au canot, et ils s'efforcèrent d'enlever les avirons, les fusils, et tout ce qui leur tomba sous la main; ils le pressèrent si vivement, que son détachement, obligé de faire feu, tua un homme. Je ne fus instruit de cette malheureuse circonstance qu'après notre départ de l'île; en sorte que je dirigeai mes mesures comme s'il n'était rien arrivé de fâcheux. M. Williamson me dit depuis que les insulaires emportèrent leur compatriote tué; que, frappés de cette mort, ils s'éloignèrent, qu'ils continuèrent à lui faire signe de débarquer, mais qu'il se garda bien d'accepter l'invitation. Il ne parut pas, d'après le rapport de

M. Williamson, que les insulaires eussent le projet de tuer ou même de frapper aucun de nos gens; il semblait que la curiosité seule les excitait à obtenir par échange des choses utiles; car ils étaient prêts, de leur côté, à donner en retour ce qu'ils avaient.

« Lorsque mes vaisseaux furent mouillés, je débarquai aussitôt; tous les naturels se prosternèrent la face contre terre, et restèrent dans cette humble posture, jusqu'à ce que j'eusse employé les gestes les plus expressifs pour les déterminer à se relever. Ils m'apportèrent ensuite une quantité considérable de petits cochons, qu'ils me présentèrent avec des bananiers. Ils pratiquèrent les mêmes cérémonies que nous avions vues, dans des occasions pareilles, aux îles de la Société et sur d'autres îles; l'un d'eux fit une longue prière à laquelle l'assemblée prit part quelquefois. Je leur témoignai ma reconnaissance des marques d'amitié qu'ils me donnaient, et je leur offris de mon côté les diverses choses que j'avais apportées du vaisseau. Quand les cérémonies de ma réception furent terminées, je plaçai une garde sur le rivage, et on me conduisit à un étang. L'eau était bonne, et l'on pouvait y remplir commodément les futailles. Cette pièce d'eau était si considérable, qu'elle mériterait le nom de lac : elle se prolongeait à perte de vue dans l'intérieur du pays. Après m'être assuré moi-même de ce point essentiel et des dispositions pa-

cifiques des habitans de l'île, je retournai à bord, et j'ordonnai de se préparer à remplir les futailles le lendemain. Le 21, je descendis de nouveau à terre avec le détachement chargé de ce service, et je postai sur la grève des soldats de marine qui y montèrent la garde.

« Les échanges commencèrent dès que nous eûmes débarqué; les naturels nous vendirent des cochons et des patates, que nous payâmes avec des clous et des morceaux de fer grossièrement taillés en forme de ciseaux. Nous fîmes de l'eau sans aucun obstacle; les gens du pays nous aidèrent au contraire à rouler les futailles, et ils nous rendirent de bon cœur les services que nous leur demandâmes. Comme tout se passait à ma satisfaction, et que ma présence à l'aiguade n'était pas nécessaire, je laissai le commandement à M. Williamson, et je remontai la vallée, accompagné de M. Anderson et de M. Webber: le premier disposé à écrire, et le second à dessiner tout ce que nous rencontrerions digne de remarque. Une troupe nombreuse d'insulaires nous suivait, et je choisis pour notre guide l'un d'eux, qui avait mis beaucoup d'activité à maintenir le bon ordre. Il annonçait de temps en temps notre approche, et les personnes que nous rencontrions se prosternaient la face contre terre, et elles demeuraient dans cette posture jusqu'à ce que nous eussions passé. Je sus par la suite qu'ils observent ce cérémonial respec-

tueux envers leurs grands chefs. En longeant la côte, nous avions observé, de nos vaisseaux, dans chaque village, un ou plusieurs corps blancs semblables à des pyramides, ou plutôt à des obélisques: l'un de ces corps, qui me parut avoir au moins cinquante pieds de hauteur, se voyait très-bien du mouillage, et il semblait n'être pas situé bien avant dans la vallée. Le principal objet de ma promenade était de l'examiner de près; notre guide comprit parfaitement nos intentions; mais l'obélisque se trouvant au-delà de l'étang, nous ne pûmes l'atteindre. Un autre s'offrait à nos regards à environ un demi-mille de la vallée, nous en prîmes la route. Dès le moment où nous approchâmes, nous reconnûmes qu'il était dans un cimetière ou moraï, qui ressemblait, à bien des égards, d'une manière frappante aux moraïs que nous avions rencontrés sur les îles de cet océan, et en particulier à Taïti; ses diverses parties portaient le même nom: c'était un terrain oblong d'une étendue considérable, et environné d'une muraille de pierre d'environ quatre pieds de hauteur; il était pavé de cailloux mobiles; ce que je nomme la pyramide, et qui est appelé *henananou* dans la langue du pays, occupait l'une des extrémités. La pyramide ressemblait exactement à une seconde, plus grande, que nous avions aperçue des vaisseaux; elle avait environ quatre pieds en carré à la base, et à peu près vingt d'élévation; des baguettes et des bran-

chages entrelacés à de petites perches, lesquelles présentaient un mauvais treillage creux et ouvert en dedans depuis le fond jusqu'au sommet, en formaient les quatre côtés. L'édifice tombait en ruine, mais il était assez conservé pour nous laisser voir qu'il avait été originairement couvert d'une étoffe mince, légère et grise. Il paraît que les insulaires consacrent à des usages religieux cette espèce d'étoffe, car nous en aperçûmes une grande quantité suspendue en plusieurs endroits du moraï, et on m'en avait mis quelques pièces sur le corps lorsque je débarquai pour la première fois. Il y avait de chaque côté de la pyramide de longues pièces de treillages ou d'ouvrages d'osier, appelés *hereanis*, qui tombaient également en ruine; et à l'un des coins, près d'une planche attachée à la hauteur de cinq à six pieds, et chargée de quelques bananiers, deux perches minces qui s'inclinaient l'une vers l'autre. Ils nous dirent que les fruits étaient une offrande à leur dieu. Ils donnent à cette espèce d'autel le nom de *heraïremy*; c'est l'ouhatta des Taïtiens. Devant l'henananou un petit nombre de morceaux de bois sculptés représentaient des figures humaines; ces sculptures, jointes à une pierre de deux pieds de hauteur, couvertes d'étoffes appelées *hoho*, et consacrées à Tongaroa, dieu de l'île, nous rappelèrent de plus en plus les diverses choses que nous avions rencontrées dans les moraïs des dernières terres où nous avions

abordé. Un hangar aussi petit qu'une loge de chien, que les naturels nomment *hartepahou*, était en dehors du moraï et contigu à l'henananou et à l'hobo; il était précédé d'un tombeau, où l'on nous dit qu'on avait enterré une femme.

« Le côté le plus éloigné de la cour du moraï offrait une maison ou hangar d'environ quarante pieds de long, de dix de large au milieu, d'une moindre largeur à chacune des extrémités, et de dix pieds de hauteur. Les naturels du pays donnent le nom de *hemanaa* à cet édifice, qui est beaucoup plus long, mais moins élevé que leurs habitations ordinaires : l'entrée se trouvait au milieu, du côté qui regardait le moraï. Il y avait au côté le plus éloigné de ce hangar, en face de l'entrée, deux figures de bois d'un seul morceau, sur un piédestal ; elles étaient d'environ trois pieds de hauteur, assez bien dessinées et assez bien sculptées; les insulaires les appelaient *eatoua no véheina*, ou figures de déesses : l'une d'elles portait sur sa tête un casque sculpté, peu différent de celui de nos anciens guerriers; l'autre, un bonnet cylindrique, qui ressemblait au *tomoaou* des Taïtiens; des pièces d'étoffe leur enveloppaient les reins et tombaient fort bas. On voyait à peu de distance de chacune un morceau de bois sculpté, orné également de lambeaux d'étoffe, et un amas de fougère entre ou devant les piédestaux. Nous jugeâmes qu'on y avait déposé cette fougère à différentes

époques, car nous y remarquâmes tous les degrés du desséchement, et une partie était entièrement flétrie, tandis qu'une autre partie conservait sa fraîcheur et sa couleur.

« Le milieu de la maison, devant les deux figures de bois, offrait un espace oblong, enfermé par une bordure de pierres, peu élevé et couvert de ces lambeaux d'étoffe dont j'ai parlé si souvent. Les insulaires donnaient à cet endroit le nom de *heneni*; ils nous dirent que c'était le tombeau de sept chefs, qu'ils désignèrent par leurs noms. Nous remarquions des analogies si fréquentes entre ce cimetière et ceux des îles des Amis et de la Société, que nous nous attendîmes à trouver la ressemblance portée plus loin. Nous ne doutâmes pas que les cérémonies ne fussent les mêmes, et que cette peuplade n'eût aussi l'horrible habitude de sacrifier des victimes humaines. Des indices directs ne tardèrent pas à confirmer nos soupçons; car, en sortant de la maison, nous aperçûmes près de l'entrée un petit espace carré et un second, moindre encore; et ayant demandé ce que c'était, notre guide nous répondit tout de suite qu'on avait enterré dans l'un un homme sacrifié aux dieux Taata (1), Tabou (2), et dans l'autre, un cochon immolé aussi à la divi-

(1) Les naturels de cette île disent quelquefois Tanata ou Tangata.

(2) On prononce quelquefois Tasou.

nité. Nous observâmes, à peu de distance de ceux-ci, trois autres espaces carrés, ornés chacun de deux morceaux de bois sculptés, et couverts de fougère : c'étaient les tombeaux de trois chefs. On voyait sur le devant un espace oblong et enclos, que notre conducteur appelait aussi *tangatatabou*; il ajouta si clairement que nous ne pûmes nous y méprendre, qu'on y avait enterré les victimes humaines sacrifiées aux funérailles des trois chefs. Je fus vivement affligé de rencontrer des preuves de cet usage sanguinaire dans toutes les terres du grand Océan parmi des peuples qui sont si éloignés, et même qui ne se connaissent pas, quoique tout annonce l'identité de leur origine. Ce qui augmenta ma douleur, tout indiquait que ces barbares sacrifices étaient très-communs. L'île semblait remplie de tombeaux de victimes humaines, pareils à celui que je viens de décrire : il était l'un des moins considérables, et il avait beaucoup moins d'apparence que plusieurs autres qui frappèrent nos regards au moment où les vaisseaux longèrent la côte, et en particulier qu'un situé de l'autre côté de l'étang dans cette vallée. L'*henananou*, ou la pyramide blanche, tirait sa couleur des pièces d'étoffe qui la décoraient : diverses parties de l'enclos renfermaient des arbres. L'hemanaa était couvert des feuilles de l'eti ; et comme j'observai que les naturels n'emploient pas les feuilles de cette plante dans la couverture de leurs habitations, il est vraisemblable

qu'ils les emploient toutes à des usages religieux.

« Nous traversâmes des plantations pour aller au moraï et pour en revenir. La plus grande partie du terrain était plat, et entrecoupé de fossés remplis d'eau, et de chemins élevés par les naturels à une certaine hauteur. Nous y trouvâmes surtout des champs de taro, lequel croît ici avec beaucoup de force; car on choisit les champs au-dessous du niveau ordinaire, pour qu'ils conservent l'eau dont cette racine a besoin. L'eau vient probablement de la source qui entretient l'étang où nous remplîmes nos futailles. Nous aperçûmes dans les endroits plus secs des plantations très-régulières de mûrier à papier, qu'on tenait fort propres, et dont la végétation n'était pas moins vigoureuse. Les cocotiers, tous peu élevés, n'avaient pas une aussi belle apparence; les bananiers, sans être d'une grande taille, promettaient davantage. En général, les arbres qui environnaient le village, et les autres que nous vîmes autour de la plupart de ceux devant lesquels nous passâmes avant de mouiller, sont des sebestiers, mais moins gros que dans les îles situées plus au sud. La partie la plus étendue du village se trouve près de la grève, et on y compte plus de soixante maisons; environ quarante autres sont dispersées plus avant dans l'intérieur du pays, du côté du cimetière.

« Lorsque nous eûmes examiné soigneusement tout ce qui se trouvait aux environs du moraï, et,

lorsque M. Webber eut achevé ses dessins de l'édifice et du pays voisin, nous retournâmes à nos canots, en suivant un chemin différent de celui par lequel nous étions venus. Une foule nombreuse était rassemblée sur la grève; nos gens achetaient des insulaires des cochons de lait, des volailles et des racines; une loyauté extrême présidait aux échanges: je ne m'aperçus pas néanmoins qu'aucun des naturels fît la police. A midi, j'allai dîner à bord, et M. King se rendit à terre pour commander le détachement. Dans l'après-dînée, je débarquai de nouveau avec le capitaine Clerke: nous voulions examiner une seconde fois l'intérieur du pays; mais la nuit survint avant que nous pussions exécuter notre projet: j'y renonçai pour le moment, et il ne se présenta pas ensuite d'occasion de l'effectuer. Je ramenai tout le monde à bord au coucher du soleil. Nous remplîmes neuf futailles durant cette journée, et nous obtînmes soixante-dix ou quatre-vingts cochons de lait, un petit nombre de volailles, beaucoup de patates, quelques bananes, et des racines de taro, que nous payâmes surtout avec des clous et des morceaux de fer. Les insulaires sont dignes de tous nos éloges pour l'honnêteté qu'ils mirent dans les échanges; ils n'essayèrent pas une fois de nous tromper, soit à terre, soit le long du bord; quelques-uns d'eux, il est vrai, montrèrent d'abord une disposition au vol, ainsi que je l'ai déjà dit, ou plutôt ils crurent qu'ils

avaient droit à tout ce dont ils pouvaient s'emparer; mais ils ne tardèrent pas à changer de conduite lorsqu'ils virent que nous les punirions.

« Parmi les choses qu'ils apportèrent au marché, nous remarquâmes une espèce particulière de manteaux et de bonnets, qui passeraient pour élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure; les premiers ont à peu près la grandeur et la forme des manteaux courts que portent les femmes en Angleterre, et les hommes en Espagne; ils descendent jusqu'au milieu du dos, et ils sont attachés sur le devant d'une manière assez lâche. Le fond est un réseau sur lequel on a placé de très-belles plumes rouges et jaunes, si près les unes des autres, que la surface ressemble au velours le plus épais, le plus moelleux et le plus lustré. Les dessins en sont très-variés; quelques-uns offrent des espaces triangulaires rouges et jaunes; d'autres, une espèce de croissant; plusieurs, entièrement rouges, avaient une large bordure jaune, et à une certaine distance on les eût pris pour un manteau d'écarlate galonné d'or à la bordure. Les couleurs éclatantes des plumes dans ceux qui étaient neufs n'ajoutaient pas peu à leur beauté. Les naturels y mettaient un grand prix; car rien de ce que nous leur offrîmes ne put les déterminer d'abord à nous en céder un seul; ils ne voulaient les échanger que contre un fusil: par la suite néanmoins on nous en vendit quatre ou cinq, que nous payâmes avec de

très grands clous. Ceux de ces manteaux qui se trouvaient de la première qualité étaient rares : il paraît qu'ils s'en servent seulement dans leurs cérémonies d'appareil et dans leurs jeux ; car tous les naturels auxquels nous en vîmes firent les gestes que nous avions vu faire auparavant aux chanteurs.

« Le bonnet a presque la forme d'un casque ; le milieu est orné d'une crête, qui est quelquefois de la largeur de la main : il serre la tête de près, et il a des trous par où passent les oreilles. C'est un châssis de baguettes d'osier couvert d'un réseau dans lequel on a tissu des plumes de même que sur les manteaux ; mais le tissu en est plus serré, et les couleurs en sont moins variées. La plus grande partie est rouge, et ils présentent sur les côtés quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui suivent la courbure de la crête : il est vraisemblable que le bonnet et le manteau forment un ajustement complet, car nous rencontrâmes des naturels qui portaient l'un et l'autre.

« Nous ne pouvions imaginer d'où ils tiraient une quantité si considérable de ces belles plumes rouges ; mais nous le sûmes bientôt, du moins pour une espèce, car ils apportèrent à notre marché une quantité considérable de petits oiseaux rouges qui formaient des paquets de plus de vingt, et qui étaient enfilés par les narines à une brochette de bois. Les premières robes d'oiseaux que nous achetâmes à bord ne contenaient que les

plumes placées dans l'intervalle des ailes à la tête; mais depuis nous nous en procurâmes beaucoup d'autres où se trouvaient les plumes de derrière avec la queue et les pieds. Les premières nous donnèrent tout de suite l'explication de la fable adoptée jadis touchant les oiseaux de paradis, qu'on disait manquer de jambes. Les habitans des îles situées à l'est des Moluques, d'où nous viennent les robes des oiseaux de paradis, leur coupent vraisemblablement les pieds, par la même raison que les insulaires d'Atouaï : ceux-ci nous dirent qu'ils font cette amputation afin de conserver les plumes plus aisément, et sans perdre aucune des parties qu'ils regardent comme précieuses. M. Anderson jugea que l'oiseau rouge de cette île est une espèce de guêpier; il est à peu près de la grosseur d'un moineau, et d'un beau rouge écarlate; il a la queue et les ailes noires; son bec arqué a deux fois la longueur de sa tête, et il est rougeâtre ainsi que les pieds. Ceux que nous achetâmes avaient la tête vide, ainsi que les oiseaux de paradis; mais il paraît que, pour les conserver, ils n'emploient d'autre méthode que de les sécher, car les robes, quoique humides, n'avaient ni la saveur ni l'odeur qui résultent de l'emploi des substances antiputrides.

« Le 22, les naturels arrivèrent en pirogues, et apportèrent des cochons et des racines que nous achetâmes. L'un d'eux, qui offrit de nous vendre

des hameçons, avait un paquet d'étoffe attaché à la corde d'un de ces hameçons, et il eut soin de le réserver lorsqu'il nous vendit l'hameçon. Nous lui demandâmes ce que c'était; il nous montra son ventre; il parla de la mort, et il dit en même temps que cela était mauvais : il ne parut pas disposé à répondre à notre question d'une manière plus claire. Il cachait avec empressement les choses que renfermait son paquet : nous le priâmes de l'ouvrir; il y consentit, mais avec beaucoup de répugnance et de difficulté, car il y avait bien des morceaux d'étoffe : nous vîmes qu'il contenait une tranche de chair de deux pouces de longueur qui paraissait avoir été séchée, et qui était humectée d'eau salée : nous jugeâmes que ce pouvait être de la chair humaine, et que les habitans de l'île mangent peut-être leurs ennemis : nous n'avions en effet que trop de preuves de l'existence de cet usage parmi quelques-uns des peuples du grand Océan. Nous interrogeâmes donc l'homme à qui appartenait le paquet; il nous répondit que c'était de la chair humaine. Nous demandâmes ensuite à un autre de ses compatriotes qui était auprès de lui, s'ils avaient coutume de manger les guerriers qu'ils tuaient dans les batailles, et il répondit aussitôt d'une manière affirmative. (1)

(1) On verra plus bas que M. King ne croit pas que les habitans des îles Sandwich soient cannibales actuellement.

« Plusieurs pirogues, qui arrivèrent dans la matinée du 23, échangèrent les racines et les autres objets qui formaient leur cargaison. Toujours éloigné de croire que ce peuple était cannibale, malgré les soupçons bien fondés que nous avions conçus la veille, je profitai de l'occasion pour faire de nouvelles recherches sur cette matière. Nous avions acheté un petit instrument de bois, garni de dents de requin; il ressemblait un peu à la scie ou au couteau dont se servent les naturels de la Nouvelle-Zélande pour disséquer les corps de leurs ennemis, et nous pensâmes qu'il avait peut-être ici le même usage. L'un des insulaires nous apprit tout de suite le nom de l'instrument; il nous dit qu'il servait à découper le ventre d'un homme ou d'une femme tuée; sa réponse expliquant et confirmant les idées que nous avait données le naturel qui toucha son ventre le 22, je lui demandai si ses compatriotes mangeaient la partie qu'ils découpaient ainsi, et il déclara que non, d'une manière très-positive : je lui fis une seconde fois la même question; alors il parut effrayé, et gagna sa pirogue à la nage. Au moment où il l'atteignit, il exprima par ses gestes l'usage de l'instrument. Nous demandâmes aussi à un vieillard qui était assis sur le devant de la pirogue s'il mangeait de la chair humaine : il répondit que oui, et il se mit à rire comme s'il se fût moqué de la simplicité de notre question. Nous lui proposâmes la même question

une seconde fois; il fit la même réponse, et il ajouta que c'était un excellent mets, ou, pour me servir de ses expressions, *un manger savoureux*. »

Le capitaine Cook partit d'Atouaï le 23, et il mouilla le 29 sur une autre des îles Sandwich, appelée *Oniheaou*.

« Six ou sept pirogues, dit-il, étaient venues près de nous avant que nous eussions laissé tomber l'ancre; elles nous apportèrent des cochons de lait, quelques patates, et beaucoup d'ignames et de nattes. Les hommes qui les montaient ressemblaient aux insulaires d'Atouaï, et ils paraissaient connaître également l'usage du fer, qu'ils demandaient aussi par les noms de *hamaïté* et de *toë*; ils échangèrent avec empressement tout ce qu'ils avaient contre des morceaux de ce métal précieux. De nouvelles pirogues nous accostèrent bientôt quand nous eûmes mouillé; mais les naturels qui montaient celles-ci ne semblaient avoir d'autre objet que de nous faire une visite en forme. La plupart d'entre eux se rendirent volontiers sur le pont; ils s'y prosternèrent devant nous, et ils ne quittèrent cette humble posture que lorsque nous leur dîmes de se relever. Ils amenèrent plusieurs femmes qui se tinrent dans leurs embarcations le long du bord des vaisseaux, et qui se conduisirent d'une manière beaucoup moins modeste que celles d'Atouaï; elles chantèrent en chœur un air qui n'était pas remarquable par la mélodie, mais leurs sons étaient parfaitement d'ac-

cord, et elles battaient la mesure d'une manière très-exacte, en se donnant avec leurs mains des coups sur la poitrine. Les hommes qui passèrent sur notre bord n'y demeurèrent pas long-temps; et avant de partir, quelques-uns nous prièrent de leur permettre de laisser sur le pont des touffes de leurs cheveux.

« Ils nous fournirent une occasion d'examiner de nouveau s'ils étaient cannibales. Nous ne remîmes pas la question sur le tapis; elle y revint d'elle-même, et d'une manière qui ne comportait aucune équivoque. L'un des insulaires n'ayant pu obtenir la permission d'entrer par le sabord de la sainte-barbe, nous demanda si nous le tuerions et si nous le mangerions, supposé qu'il y entrât; il fit en même temps des gestes si expressifs, qu'il était impossible de ne pas le comprendre. Nous eûmes soin de demander à notre tour si c'était l'usage dans le pays de manger des hommes. Un autre des naturels qui observait soigneusement ce qui se disait et ce qui se faisait, répondit tout de suite que ses compatriotes nous mangeraient sûrement, si nous étions tués sur la côte. Il parla d'un air si tranquille, qu'il nous parut clairement qu'ils ne nous tueraient pas pour nous manger, mais que ce repas de chair humaine serait la suite de notre inimitié avec eux. J'ai profité ici des notes de M. Anderson, et je suis fâché de dire que je ne vois pas la moindre raison d'hésiter à donner comme certain que ces

horribles banquets d'anthropophages sont aussi goûtés à Oniheaou où l'on vit dans l'abondance, qu'ils le sont à la Nouvelle-Zélande.

« Je voulais débarquer, mais je trouvai le ressac si fort, que je craignis de ne pouvoir regagner mon bord si je débarquais. M. Gore, que j'avais envoyé à terre, m'avertit, le 30 au soir, par un signal, de lui envoyer des canots; ces canots ne tardèrent pas à revenir avec quelques ignames et un peu de sel. Ceux de nos gens qui étaient à terre en avaient acheté une quantité assez considérable dans le cours de la journée; mais la violence du ressac avait causé la perte de la plus grande partie de ces deux denrées au moment où on voulut les embarquer. M. Gore et vingt hommes n'osant pas affronter des vagues si terribles, passèrent la nuit dans l'île, et ce malheureux contre-temps occasionna sans doute des liaisons avec les femmes du pays, que je désirais si vivement de prévenir, et que je m'applaudissais d'avoir empêchées. La violence du ressac, que nos canots ne purent surmonter, n'empêcha pas les naturels d'arriver aux vaisseaux sur leurs pirogues. Ils nous apportèrent des provisions que nous payâmes avec des clous et des morceaux de cercles de fer, et je donnai des rubans, des boutons et des bracelets aux femmes qui se trouvaient dans les embarcations. L'un des hommes avait un lézard tatoué sur la poitrine, et nous aperçûmes sur celles des autres des figures

d'hommes grossièrement imitées. Ils nous apprirent qu'il n'y a point de chef ou de hairi dans cette île, mais qu'elle est soumise à Teniounéou, chef d'Atouaï; ils ajoutèrent qu'Atouaï n'est pas gouvernée par un seul chef, mais qu'elle en a plusieurs auxquels on rend l'honneur du moë ou de la prostration. Ils nous nommèrent, entre autres, Otaeaïo et Teratotoa. Parmi les choses qu'ils nous apportèrent, il y avait un petit tambour presque semblable à ceux de Taïti.

« Le 1er février, je fis une promenade dans l'intérieur de l'île, accompagné d'un chef auquel j'avais donné un bouc, deux chèvres, un verrat et une truie de race anglaise, et diverses graines, et suivi de deux hommes qui portaient les deux cochons. Dès que nous fûmes sur un terrain élevé, je m'arrêtai pour examiner le pays, et j'aperçus de l'autre côté de la vallée où j'avais débarqué, une femme qui appelait ses trois compatriotes. Le chef se mit à marmoter quelques paroles; je jugeai qu'il faisait une prière, et ses deux camarades qui portaient les cochons continuèrent, durant cet intervalle, à marcher autour de moi; ils firent au moins une douzaine de tours avant que le chef eût achevé son oraison. Nous nous remîmes en route après cette cérémonie, et nous rencontrâmes bientôt des naturels qui arrivaient de tous les côtés, et qui se prosternèrent la face contre terre tant que je fus à la portée de leur vue. Le canton que je traversai

se trouvait dans l'état de nature et rempli de pierres, et le sol paraissait très-maigre ; il était cependant couvert d'arbrisseaux et de plantes qui parfumaient l'air. Jamais je n'ai senti sur aucune des îles de cet océan une odeur aussi agréable. Ceux de mes gens qui demeurèrent deux jours à terre avaient observé les mêmes choses dans les parties de l'île qu'ils traversèrent ; ils avaient découvert plusieurs marais salans, dont quelques-uns renfermaient encore un peu d'eau; mais ils y aperçurent si peu de sel, qu'ils ne purent en recueillir une grande quantité; s'ils n'observèrent rien qui indiquât un ruisseau d'eau douce, on leur montra de petits puits presque à sec, qui offraient une eau assez bonne. Les habitations des naturels étaient dispersées dans les environs. M. Gore supposa qu'il n'y avait pas plus de cinq cents habitans dans l'île entière, car la plupart des naturels se rassemblèrent au lieu où son détachement faisait les échanges ; et ceux de nos gens qui pénétrèrent dans le pays virent peu de monde autour des maisons ; il eut occasion d'examiner l'intérieur des ménages des insulaires, qui lui parurent très-propres, mais il ne vit pas une seule fois les hommes et les femmes manger ensemble; les femmes se réunissaient ordinairement pour prendre leur repas. La noix huileuse de doué-doué leur sert de flambeau durant la nuit, ainsi que chez les Taïtiens ; ils cuisaient aussi leurs cochons dans un four; mais, ce qui est contraire à

l'usage des îles de la Société et des Amis, ils coupent l'épine du dos dans toute sa longueur. M. Gore vit un exemple du *tabou*, ou, selon la prononciation des naturels, du *tafou;* car une femme mettait les alimens dans la bouche d'une autre qui se trouvait soumise à cette espèce d'interdit. Il remarqua d'autres cérémonies mystérieuses : une femme, par exemple, prit un petit cochon qu'elle jeta dans le ressac jusqu'à ce qu'il fût noyé, et elle y jeta ensuite un petit fagot; une autre fois la même femme frappa avec un bâton sur les épaules d'un homme, qui s'assit devant elle pour recevoir cette discipline. Les habitans de l'île semblent avoir une vénération particulière pour les chouettes, qui sont très-privées, et M. Gore jugea que c'était parmi eux une habitude assez générale de s'arracher une dent. Il leur demanda la raison d'une coutume aussi bizarre, et ils lui dirent pour toute réponse que cela était *tiha :* ils expliquèrent de la même manière un autre de leurs usages, celui de donner un faisceau de leurs cheveux en signe de respect ou d'amitié. »

Le capitaine Cook, qui partit le 2 février des îles Sandwich, arriva le 7 mars sur la côte d'Amérique, près de la Nouvelle-Albion, au-dessus de la Californie, par 44° 33′ de latitude, et 124° 20′ ouest. C'est à ce point qu'il a commencé la reconnaissance de la côte du Nouveau-Monde; il a prolongé cette reconnaissance jusqu'au 71ᵉ degré de lati-

tude. Il a employé près de six mois à cet important travail, dont on n'a pu ici montrer les fatigues et les dangers. Il faut lire la grande relation pour se former une idée de sa constance et de son exactitude. Nous nous bornerons à indiquer les relâches qu'il y a faites, à citer des observations touchant les sauvages qu'il a rencontrés, lorsqu'il s'est vu au milieu des glaces du nord, essayant de trouver le passage par le nord-est, ou par le nord-ouest. Nous le laisserons parler lui-même des obstacles qu'il a eus à combattre, des dangers qu'il a essuyés, et nous présenterons seulement aux lecteurs les résultats de ses travaux et de ses tentatives.

Il se trouva, le 29 mars, devant un port situé par 49° 29′ de latitude nord, et 127° 19′ de longitude ouest, dans lequel il voulut mouiller.

« Trois pirogues, dit-il, s'avancèrent vers *la Résolution :* l'une de ces embarcations portait deux hommes, la seconde six, et la troisième dix : l'un des Indiens se leva ; il fit un long discours, et des gestes que nous prîmes pour une invitation de descendre à terre. Sur ces entrefaites, il jeta des plumes vers nous, et plusieurs de ses camarades nous jetèrent des poignées de poussière ou d'une poudre rouge : celui qui avait rempli les fonctions d'orateur était couvert d'une peau ; il tenait dans chacune de ses mains quelque chose qu'il secouait, et d'où il tirait un son pareil à celui des grelots de nos enfans. Lorsqu'il se fut fatigué à débiter sa

harangue et ses exhortations, dont nous ne comprîmes pas un seul mot, il se reposa; deux autres hommes prirent successivement la parole : leur discours ne fut pas aussi long, et ils ne le déclamèrent pas avec autant de véhémence. Nous observâmes que deux ou trois de ces Indiens avaient leurs cheveux entièrement couverts de petites plumes blanches, et que quelques-uns en avaient de plus grandes, fichées en différentes parties de leurs cheveux. Quand ils eurent terminé leur bruyant discours, ils se tinrent à peu de distance du vaisseau; ils conversèrent entre eux d'une manière familière, et ils ne montrèrent pas la moindre surprise ou la moindre défiance : plusieurs se levèrent de temps en temps, et prononcèrent des phrases qui ressemblaient à celles de leurs premières harangues; et l'un d'eux chanta un air agréable, dans lequel nous remarquâmes plus de douceur et de mélodie que nous ne l'aurions imaginé; il répéta souvent le mot *kaéla*, qui nous parut être le refrain de la chanson. Le vent qui s'éleva bientôt après nous ayant approchés davantage de la côte, les pirogues arrivèrent près de nous en plus grand nombre; il y en eut le long de *la Résolution*, jusqu'à trente-deux, qui portaient chacune de trois à sept ou huit hommes et femmes; plusieurs Indiens se tinrent debout sur les pirogues; ils haranguèrent, et ils firent des gestes, ainsi que les premiers. Une tête qui offrait un œil et un bec d'oiseau d'une

grandeur énorme était peinte sur une de leurs embarcations; nous y distinguâmes un homme qui paraissait être un chef, et qui n'était pas moins remarquable par sa figure bizarre : une quantité prodigieuse de plumes pendaient de sa tête; il avait le visage peint d'une manière extraordinaire; il tenait à la main un morceau de bois sculpté, qui représentait un oiseau de la grosseur d'un pigeon, et en le secouant il en tirait un son assez semblable à celui d'un grelot. Il prononça aussi d'un ton criard une harangue accompagnée de quelques gestes très-expressifs.

« Les sauvages se conduisirent d'une manière très-paisible, et nous ne leur supposâmes aucune vue d'hostilité; toutefois nous ne pûmes en déterminer un seul à venir à bord : au reste, ils nous vendirent de bon cœur tout ce qu'ils avaient, et ils se contentèrent de ce que nous leur offrîmes en échange; mais ils faisaient plus de cas du fer que de toute autre chose, et ils semblaient connaître parfaitement l'usage de ce métal. La plupart des pirogues nous suivirent au mouillage; et dix ou douze de ces embarcations demeurèrent le long du bord de *la Résolution* la plus grande partie de la nuit.

« Nous avions lieu d'espérer que notre relâche en ce lieu serait agréable, que nous pourrions y trouver les choses dont nous avions besoin, et que ces jours de repos nous feraient oublier les fatigues

et les peines auxquelles des vents contraires et un ciel constamment orageux nous avaient presque toujours assujettis depuis notre arrivée sur la côte d'Amérique. »

CHAPITRE IV.

Opérations parmi les naturels de l'Amérique septentrionale. Découvertes faites le long de cette côte et de l'extrémité orientale de l'Asie jusqu'au cap Glacé, c'est-à-dire jusqu'au point où nous fûmes arrêtés au nord par les glaces. Retour aux îles Sandwich.

Le capitaine Cook mouilla, le 31 mars, dans le port dont on vient de parler.

« Une multitude de pirogues, dit-il, environnèrent les vaisseaux toute la journée ; les échanges commencèrent entre les naturels et nous, et l'honnêteté la plus rigoureuse présida à ce commerce. Ils offrirent de nous vendre des peaux de différens quadrupèdes, des ours, des loups, des renards, des daims, des ratons, des putois, des martres, et en particulier des loutres de mer qu'on trouve aux îles situées à l'est du Kamtchatka. Outre ces peaux dans leur état naturel, ils nous apportèrent aussi des vêtemens qui en étaient faits, et une autre espèce d'habit d'écorce d'arbre, ou d'une plante qui ressemble au chanvre ; des arcs, des traits et des piques ; des hameçons de pêche, et des instrumens de diverses sortes ; des figures monstrueuses ; une espèce d'étoffe de poil ou de

laine; des sacs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois sculptés, des grains de verroterie, et plusieurs colifichets de cuivre et de fer, qui ont la forme d'un fer à cheval, et qu'ils suspendent à leur nez; des ciseaux ou des outils de fer fixés à des manches. Ces métaux nous firent juger qu'ils avaient reçu la visite des navigateurs d'une nation civilisée, ou qu'ils avaient eu des liaisons avec les tribus du continent d'Amérique qui fréquentent les Européens. Des crânes et des mains d'hommes, qui n'étaient pas encore dépouillés de leur chair, furent ce qui nous frappa le plus parmi les choses qu'ils nous offrirent; ils nous firent comprendre d'une manière claire qu'ils avaient mangé ce qui manquait, et nous reconnûmes en effet que ces crânes et ces mains avaient été sur le feu. Cette circonstance ne nous donna que trop lieu de penser que cette peuplade mange ses ennemis, comme font les habitans de la Nouvelle-Zélande et de quelques autres îles du grand Océan. Ils échangèrent leurs marchandises contre des couteaux, des ciseaux, des morceaux de fer ou d'étain, des clous, des miroirs, des boutons, du métal, de quelque espèce qu'il fût. Ils ne montrèrent aucun désir pour les grains de verroterie, et ils rejetèrent toutes nos étoffes.

« La nouvelle de notre arrivée attira un concours nombreux de naturels durant la journée du 31. Nous fûmes entourés un moment de plus de cent

pirogues, dans chacune desquelles nous pûmes, en prenant un terme moyen, supposer cinq personnes : en effet, quelques-unes en avaient trois ; mais on en comptait sept, huit et neuf sur un grand nombre, et dix-sept sur une seule. Plusieurs Indiens montèrent à bord ; ils s'approchèrent de nous en prononçant des harangues et faisant des cérémonies pareilles à celles que j'ai décrites plus haut. Si nous leur inspirâmes d'abord de la défiance ou de la crainte, ils ne paraissaient plus éprouver ces sentimens ; car ils se rendirent sur le pont, et ils se mêlèrent avec les matelots sans aucune réserve. Nous ne tardâmes pas à découvrir qu'ils étaient aussi habiles filoux qu'aucun des peuples que nous avions rencontrés. Ils étaient même plus dangereux sur ce point ; car ayant des instrumens et des outils de fer, ils coupaient le croc d'un palan, ou bien ils enlevaient le fer des cordages dès que nous cessions un moment de les surveiller : ils nous volèrent ainsi un grand croc du poids de vingt à trente livres, d'autres d'une moindre grosseur, et diverses ferrures. Nous eûmes en vain la précaution de mettre des hommes de garde dans nos canots ; ils y prirent tous les morceaux de fer qui valaient la peine d'être emportés. Ils combinaient leurs larcins avec assez de dextérité ; l'un d'eux amusait la sentinelle à l'une des extrémités de nos embarcations, tandis qu'un de ses camarades arrachait le fer à l'autre extrémité. Si nous

nous apercevions du vol tout de suite, nous découvrions le voleur sans beaucoup de peine, car ils étaient toujours prêts à s'accuser mutuellement. Mais en général les coupables abandonnaient leur proie avec répugnance, et nous fûmes obligés quelquefois de recourir à la force.

« On débarqua les observatoires le 1er avril, et on les établit sur un rocher élevé à l'un des côtés de l'anse, près de *la Résolution*. Un détachement commandé par un officier alla couper du bois et nettoyer les environs de l'aiguade. Nous trouvâmes des pins en abondance, et nous fîmes de la bière.

« Les naturels venaient nous voir en foule, et nous apercevions tous les jours de nouvelles figures. Ils se présentaient d'une manière singulière : ils faisaient d'abord en pirogues le tour de *la Résolution* et de *la Découverte*; et durant cet intervalle, un chef ou un de leurs grands personnages se tenait debout sur son embarcation, une pique ou une arme quelconque à la main, et il ne cessait de parler, ou plutôt de crier. L'orateur avait quelquefois le visage couvert d'un masque qui offrait la figure d'un homme ou celle d'un animal; et au lieu d'une arme, il avait à la main un des grelots dont j'ai parlé plus haut. Après avoir décrit un cercle autour de nous, ils arrivaient le long des vaisseaux, et ils commençaient les échanges sans autres cérémonies. Très-souvent, néanmoins, ils nous régalaient d'une chanson, à la-

quelle l'équipage entier d'une pirogue prenait part, ce qui produisait une harmonie d'un effet agréable.

« Durant ces visites, ils ne nous donnèrent d'autre peine que celle de contenir leur disposition au vol; mais le 4 au matin nous eûmes une alarme sérieuse. Le détachement qui coupait du bois, et qui remplissait les futailles sur la côte, vit que tous les naturels des environs s'armaient avec un soin extrême; ceux qui n'avaient pas des armes bien meurtrières, préparaient des bâtons et rassemblaient des cailloux. Dès que je fus instruit de ces préparatifs, je crus devoir armer de mon côté; mais, résolu de me tenir sur la défensive, j'ordonnai aux travailleurs de se retirer au sommet du rocher où se trouvaient les observatoires, et d'abandonner le terrain où les Indiens s'étaient rassemblés à un jet de pierre de l'arrière de *la Résolution.* Nos craintes étaient mal fondées : ils ne songeaient pas à nous; mais ils voulaient se défendre contre une tribu de leurs compatriotes qui venait les attaquer: ceux d'entre eux qui avaient formé avec nous des liaisons d'amitié, apercevant notre inquiétude, mirent tout en usage afin de nous convaincre qu'ils n'avaient pas d'autre projet. Nous remarquâmes qu'ils avaient des sentinelles dans chaque point de l'anse, et que des pirogues allaient souvent porter des avis et des instructions au grand corps assemblé près des vaisseaux. Cependant l'ennemi, embarqué

sur environ douze grosses pirogues, parut en travers de la pointe méridionale de l'anse, où il s'arrêta et où il demeura rangé en bataille, parce qu'une négociation avait commencé. Quelques-uns des négociateurs passèrent en pirogues entre les deux troupes, et plusieurs discours furent prononcés de part et d'autre. Enfin la querelle, quel qu'en fût le sujet, parut arrangée; mais on ne permit aux étrangers ni de venir le long des vaisseaux, ni de faire des échanges, ni de communiquer avec nous. Nous étions vraisemblablement la cause de la dispute; les étrangers désiraient peut-être partager les avantages du petit commerce que nous faisions sur la côte; les habitans de la baie voulaient garder pour eux seuls cette aubaine. Nous en eûmes d'ailleurs diverses preuves : il parut même que les habitans de la baie n'étaient pas unis; car les plus faibles étaient souvent obligés de céder au parti le plus fort, et dépouillés de tous leurs biens, sans qu'ils opposassent la moindre résistance.

« Le 12 au soir, nous reçûmes la visite d'une troupe d'Indiens que nous n'avions pas encore vus, et qui en général avaient la physionomie plus douce et plus agréable que la plupart de ceux que nous fréquentions journellement. Quelques-uns de ces derniers les accompagnaient. Je les engageai à descendre dans ma chambre : ils y consentirent pour la première fois, et j'observai que rien ne fixa leur attention; ils regardèrent toutes nos merveilles

avec la plus grande indifférence. Il faut cependant faire ici quelques exceptions, car un petit nombre d'entre eux montrèrent une sorte de curiosité.

« Le 18, une troupe d'étrangers arrivèrent dans l'anse sur six ou huit pirogues : ils examinèrent quelque temps nos vaisseaux, et ils se retirèrent ensuite sans venir le long de *la Résolution* ou de *la Découverte*. Nous crûmes que les habitans de Noutka, qui se trouvaient en grand nombre autour de nous, ne leur permirent pas d'approcher. J'ai déjà observé que la peuplade établie sur les rives de l'anse où nous étions mouillés voulait jouir seule des avantages de notre commerce; et si elle permettait quelquefois à des sauvages voisins de faire des échanges avec nous, elle avait l'adresse de tenir à haut prix les choses qu'elle nous cédait, et de diminuer chaque jour la valeur de ce que nous donnions de notre côté. Nous reconnûmes que la plupart des hommes de distinction qui vivaient près de nous allaient revendre à des tribus éloignées les objets qu'ils recevaient aux vaisseaux; car nous nous aperçûmes qu'ils disparaissaient souvent durant quatre ou cinq jours, et qu'ils revenaient avec de nouvelles cargaisons de peaux et d'ouvrages du pays, dont ils se défaisaient toujours avec avantage, vu la passion de nos équipages pour ces curiosités : mais ceux qui venaient nous voir tous les jours nous furent plus utiles. Après avoir échangé les bagatelles qu'ils nous apportaient, ils

s'occupaient de la pêche, et nous ne manquions jamais d'obtenir une portion de ce qu'ils prenaient : ils nous vendirent d'ailleurs une quantité considérable d'une huile très-bonne, qu'ils gardaient dans des vessies; quelques-uns essayèrent de nous tromper en mêlant de l'eau avec de l'huile; et une fois ou deux, ils portèrent la friponnerie et l'adresse jusqu'à remplir leurs vessies d'eau pure sans y mettre une goutte d'huile : il valait mieux supporter ces tromperies que d'en faire le sujet d'une querelle; car nous ne leur donnions guère en échange que des choses de peu de valeur, encore ne savions-nous pas comment entretenir notre fonds. Ils estimaient peu les grains de verroterie et les autres bagatelles qui me restaient : ils ne demandaient que des métaux, et le cuivre était alors plus recherché que le fer. Avant de quitter cette station, on en trouvait à peine quelques morceaux dans les vaisseaux, excepté les choses qui nous étaient absolument nécessaires. Pour satisfaire les naturels, nous leur cédâmes tous les boutons de plusieurs de nos habits, nous enlevâmes la garniture de nos bureaux : nous leur vendîmes des chaudrons de cuivre, des théières et des vases d'étain, des chandeliers et d'autres choses pareilles dont nous faisions usage, en sorte que les Américains de cette partie du monde ont reçu de nous des ouvrages plus variés qu'aucun des peuples parmi lesquels nous avons abordé dans le cours du voyage.

« Le 20, je voulus reconnaître le port en détail. Je me rendis d'abord à la pointe occidentale, où je rencontrai un grand village sur le bord d'une anse bien fermée. Les habitans de ce village, qui étaient fort nombreux, et dont je connaissais la plupart, me reçurent d'une manière très-amicale; chacun d'eux me pressa d'entrer dans sa maison, ou plutôt dans son appartement; car plusieurs familles vivent sous le même toit. J'acceptai leur invitation, et ces hommes hospitaliers étendirent devant moi une natte sur laquelle ils me prièrent de m'asseoir; ils me donnèrent d'ailleurs toutes sortes de marques de politesse. Je vis dans la plupart des maisons des femmes qui fabriquaient des étoffes avec une plante ou une écorce; elles suivaient exactement le procédé des insulaires de la Nouvelle-Zélande; d'autres étaient occupées à ouvrir des sardines. Des pirogues venaient de débarquer sur la grève une quantité considérable de ce poisson, qui fut distribué à mesure à plusieurs personnes; elles l'emportèrent dans leurs habitations, où elles le fumèrent de la manière que je vais décrire. Ils suspendent les sardines à de petites baguettes, d'abord à environ un pied du feu; ils les placent ensuite plus loin, et les éloignent encore pour faire place à d'autres, jusqu'à ce que les dernières baguettes touchent le sommet de la cabane. Lorsque les sardines sont bien sèches, ils les détachent, ils en font des ballots, et ils ont soin de les couvrir de

nattes, afin de les comprimer : ils les gardent pour le temps où ils en auront besoin : les sardines ainsi préparées ne sont pas désagréables. Ils préparent de la même manière la morue et d'autres gros poissons; mais ils se contentent quelquefois de les sécher en plein air sans les approcher du feu.

« De ce village, je remontai la côte occidentale du port. J'aperçus les restes d'un village; les bois ou la charpente des cabanes étaient encore sur pied, mais les planches qui en avaient composé les flancs et les toits n'existaient plus; quelques appareils pour la pêche se trouvaient devant le village; je n'aperçus personne qui en prît soin : ces appareils étaient faits comme de grands paniers d'osier, et les baguettes en étaient plus ou moins serrées, selon la grosseur du poisson auquel on les destinait. Plusieurs de ces nasses avaient au moins vingt pieds de long sur douze de hauteur. Les naturels les posent en long dans une eau basse, et les assujettissent à de gros poteaux ou piquets, qui sont plantés au fond d'une manière très-solide. On voit au-delà des ruines de ce village une plaine peu étendue, revêtue des plus gros pins que j'aie jamais rencontrés. Ce qui me parut d'autant plus remarquable, que le terrain élevé de la plupart des autres parties de cette côte orientale du port était nu.

« Les habitans d'un second village n'étaient pas

aussi polis que ceux que je venais de visiter. J'attribuai en grande partie, et peut-être devais-je attribuer uniquement ce froid accueil à la mauvaise humeur d'un chef qui ne voulut pas me laisser pénétrer dans les cabanes, qui me suivit partout où je portai mes pas, et qui me témoigna plusieurs fois, par des gestes très-expressifs, combien il était impatient de me voir partir. J'essayai vainement de le gagner par mes largesses; il les accepta, mais il ne changea pas de conduite : quelques-unes des jeunes femmes qui se plaisaient à nous voir se revêtirent à la hâte de leurs plus beaux habits; elles s'assemblèrent en corps; elles nous témoignèrent que nous étions les bien-venus, et elles chantèrent en chœur des airs qui n'avaient rien de rude ou de désagréable.

« J'aperçus, à mon arrivée à bord, que, durant mon absence, les vaisseaux avaient reçu la visite de deux ou trois embarcations, dont les équipages annoncèrent par des signes qu'ils venaient du sud-est, de l'autre côté de la baie. Ils avaient apporté des peaux, des vêtemens et divers ouvrages du pays, que nous achetâmes. Je ne dois pas oublier un singulier article de leur cargaison : c'étaient deux cuillers d'argent qu'ils nous vendirent; nous les jugeâmes de fabrique espagnole, d'après leur forme particulière; l'un d'eux les portait à son cou comme un ornement : ils parurent aussi mieux fournis de fer que les habitans de Noutka.

« Le 22, à huit heures du matin, douze ou quatorze pirogues d'indigènes étrangers à la tribu qui vivait près de nous arrivèrent, venant du sud : dès qu'ils eurent doublé la pointe de l'anse où nous étions mouillés, ils s'arrêtèrent et ils se tinrent plus d'une demi-heure rangés en ligne à une distance de six cents à neuf cents pieds des vaisseaux. Nous crûmes d'abord qu'ils craignaient de s'approcher davantage, mais nous nous trompions ; ils se préparaient à une cérémonie préliminaire. Ils ne tardèrent pas à s'avancer en se tenant debout sur leurs embarcations, et en chantant : quelques-unes de leurs chansons, auxquelles toute la troupe prit part, étaient d'un mouvement lent, et d'autres d'un mouvement plus vif; ils les accompagnaient de mouvemens très-réguliers de leurs mains; ils frappaient en mesure avec leurs pagaies les côtés de leurs pirogues, et ils faisaient d'ailleurs une multitude de gestes très-expressifs : ils gardèrent le silence pendant quelques secondes, à la fin de chaque air, et ils recommencèrent ensuite, en prononçant par intervalles, à perte de voix, le mot *houi*. Après nous avoir donné un essai de leur musique, que nous écoutâmes plus d'une demi-heure, et que nous trouvâmes extrêmement agréable, ils se rendirent le long des bâtimens, et ils échangèrent leurs cargaisons. Plusieurs des habitans du port, avec lesquels nous avions formé des liaisons d'amitié, se trouvaient parmi eux, et ils dirigèrent

tous les échanges d'une manière qui fut très-avantageuse aux étrangers.

« Lorsqu'ils eurent terminé leurs échanges et leurs cérémonies, nous prîmes chacun un canot, le capitaine Clerke et moi, et nous allâmes au village situé à la pointe occidentale du port. J'avais observé la veille que les environs offraient une quantité considérable d'herbe, et il était nécessaire d'en recueillir pour le petit nombre de chèvres et de moutons que nous avions encore à bord. Les habitans nous reçurent avec les démonstrations d'amitié qu'ils m'avaient faites auparavant, et dès que nous eûmes débarqué, j'ordonnai à mes gens de couper de l'herbe : je n'imaginais point du tout que les naturels refuseraient de nous céder une chose qui paraissait leur être absolument inutile, et dont nous avions besoin. Je me trompais néanmoins, car mon détachement eut à peine donné les premiers coups de faux, que plusieurs Indiens nous empêchèrent de continuer ; ils dirent que nous devions *makouk*, c'est-à-dire acheter. J'étais dans une de leurs maisons lorsqu'on vint m'instruire de ce fait ; je me rendis à la prairie où se passait la dispute, et j'y vis douze Indiens, dont chacun réclamait une partie de la propriété de l'herbe qui croissait en cet endroit. Je conclus mon marché avec eux, et je crus, après cet arrangement, que nous serions les maîtres de couper l'herbe partout où nous le voudrions : je m'aper-

çus bientôt que je me trompais encore ; car la manière généreuse dont j'avais payé les premiers qui se disaient propriétaires du terrain m'attira de nouvelles demandes de la part de quelques autres : on eût dit que chacune des tiges d'herbes appartenait à des maîtres différens, et il fallut en satisfaire un si grand nombre, que je ne tardai pas à vider mes poches. Quand ils s'aperçurent que je n'avais plus rien à leur offrir, leurs importunités cessèrent : ils nous permirent de couper de l'herbe partout, et d'en embarquer autant que nous le voulûmes.

« Je dois observer que de toutes les nations ou tribus peu civilisées parmi lesquelles j'ai relâché dans le cours de mes voyages, les habitans de cette baie m'ont paru avoir les idées les plus précises et les plus rigoureuses du droit de propriété sur toutes les productions de leur pays. Ils voulurent d'abord faire payer le bois et l'eau qu'embarquèrent mes gens ; et si je m'étais trouvé à l'endroit où ils formèrent leurs réclamations, je n'aurais pas manqué de souscrire à leurs demandes : mes travailleurs ne pensèrent pas ainsi, car ils ne s'embarrassèrent pas de leurs plaintes ; et les naturels, voyant que nous étions résolus à ne pas les écouter, cessèrent enfin de nous parler de cette affaire ; mais ils se firent un mérite de leur condescendance, et ils nous rappelèrent souvent ensuite qu'ils nous avaient donné du bois et de l'eau par amitié.

« J'eus occasion, dans cette course, d'examiner

plus en détail la construction des cabanes, les meubles, les ustensiles, et les particularités les plus frappantes des usages et de la manière de vivre des habitans. Je décrirai tout à l'heure les coutumes et les mœurs de cette peuplade, et j'aurai soin d'ajouter à mes remarques celles de M. Anderson. Lorsque nous eûmes achevé nos observations, nous quittâmes les naturels, dont nous nous séparâmes bons amis, et nous retournâmes aux vaisseaux.

« Nous appareillâmes le 26 au soir malgré les indices d'une tempête. Comme la nuit approchait, je délibérai un moment si j'aurais la hardiesse de faire voile, ou si j'attendrais au lendemain; l'impatience de continuer mon voyage, et la crainte de perdre cette occasion de sortir du port, firent sur moi plus d'impression que les dangers, et je résolus de mettre en mer à tout événement.

« Les naturels, les uns à bord de nos vaisseaux, et les autres sur leurs pirogues, nous suivirent jusqu'en dehors du port. L'un d'eux, qui avait conçu de l'attachement pour moi, fut au nombre des derniers qui nous quittèrent : je lui fis un petit présent, et il me donna de son côté une peau de castor d'une valeur beaucoup plus grande. Je tâchai d'être aussi libéral que lui, et j'ajoutai à ce qu'il avait déjà reçu des choses qui lui causèrent un extrême plaisir; il me força alors d'accepter le manteau de castor qu'il portait, et pour lequel je lui connaissais un attachement particulier. Sensible

à ce trait de générosité, et ne voulant pas qu'il fût la dupe de son amitié, je lui offris un grand sabre à poignée de cuivre qui le rendit complétement heureux. Il me pressa vivement, ainsi qu'une foûle de ses compatriotes, de revenir sur cette partie de la côte; et afin de m'y exciter, il me promit à mon retour une quantité considérable de peaux. Je suis persuadé que les navigateurs qui aborderont ici après moi trouveront les naturels bien fournis d'une marchandise qu'ils nous ont vue rechercher avec empressement, et qu'on y achètera des fourrures à très-bon marché.

« Lorsque j'abordai à ce port, je lui donnai le nom de *Port du roi Georges*; mais je reconnus ensuite que les naturels du pays l'appellent *Noutka*. Son ouverture se trouve au coin oriental, par 49° 33′ de latitude nord, et 126° 48′ de longitude ouest.

« Le terrain qui borde la côte de la mer est uni et d'une moyenne élévation; mais en dedans de la baie, il offre presque partout des montagnes escarpées, qui se terminent en sommets arrondis ou obtus, et présentent sur leurs flancs des chaînons aigus, mais de peu de saillie. Plusieurs de ces montagnes peuvent passer pour hautes, tandis que d'autres sont d'une élévation très-médiocre : elles sont toutes, même les plus élevées, couvertes entièrement de bois épais jusqu'à leur sommet; chaque partie des plaines qu'on trouve vers la mer est

également boisée. Les flancs de quelques-unes des montagnes offrent cependant des espaces nus, mais en petit nombre, qui indiquent que ces hauteurs sont en général composées de rochers : à proprement parler, elles ne sont couvertes que d'une espèce de terreau au moins de deux pieds de profondeur, qui vient des débris des mousses et des arbres. Leurs fondemens ne doivent donc être regardés que comme des rochers énormes d'une teinte blanchâtre et grise dans les endroits où ils ont été exposés à l'air ; et lorsqu'on les brise, on les trouve d'un gris bleuâtre, comme les rochers qu'on rencontre partout à la terre de Kerguelen. Les côtes escarpées n'offrent pas autre chose ; et les petites anses qu'on voit dans le port ont des plages composées de fragmens de ces rochers, et d'un petit nombre de cailloux. Toutes les anses offrent une quantité considérable de bois flotté qu'y amène le flot, et des ruisseaux d'eau douce assez abondans pour remplir les futailles d'un vaisseau. Les ruisseaux semblent provenir uniquement des nuages pluvieux et des brouillards suspendus autour du sommet des montagnes : on ne doit pas en effet compter sur beaucoup de sources dans un pays si plein de rochers, et l'eau douce qu'on voit dans la partie supérieure du port est vraisemblablement produite par la fonte des neiges : les naturels du pays ne nous ont pas dit que ce port reçût une rivière considérable, et nous n'avons eu d'ailleurs aucune raison de le supposer ; l'eau des

ruisseaux est parfaitement claire; elle dissout le savon avec une grande facilité.

« Le temps, durant notre séjour, fut clair et serein quand le vent soufflait du nord à l'ouest; mais s'il venait du sud, il était brumeux et pluvieux. Nous avons trouvé le climat beaucoup plus doux que sous le même parallèle à la côte orientale d'Amérique.

« Nous n'aperçûmes point de gelée sur les terrains bas; la végétation y était au contraire fort avancée, car je vis de l'herbe qui avait déjà plus d'un pied de longueur.

« On trouve, surtout dans les bois, le pin du Canada, le cyprès blanc (*cupressus thyoides*), le pin commun, et deux ou trois autres espèces de pins. Le pin du Canada et le cyprès blanc forment presque les deux tiers des arbres; on les confond de loin, car ils offrent également des sommets aigus; mais on les distingue bientôt à leur couleur lorsqu'on en approche: le second est d'un vert beaucoup plus pâle que le premier: en général la végétation des arbres est très-forte, et ils sont tous d'une grande taille.

« Nous remarquâmes d'ailleurs peu de variété dans les productions végétales: sans doute plusieurs n'avaient pas encore de bourgeons à cette époque peu avancée du printemps. L'espace que nous examinâmes fut tellement circonscrit, que quelques-unes sans doute échappèrent à nos recherches. Nous

trouvâmes autour des rochers et au bord des bois des fraises, des framboisiers, deux espèces de groseillers qui promettaient beaucoup de fruits, un petit nombre d'aunes noirs; des rosiers sauvages qui commençaient à offrir des boutons; une quantité considérable de jeunes poireaux à feuilles triangulaires, du cresson qui croît au bord des ruisseaux, des *andromeda* en abondance, et quelques plantes peu intéressantes: l'intérieur des bois nous présenta des mousses, des fougères et des sous-arbrisseaux. Les mousses et les fougères sont en général les mêmes que celles de l'Europe et des parties connues de l'Amérique.

« Si l'époque de notre relâche ne nous permit pas d'acquérir beaucoup de lumières sur les productions végétales de ce canton de l'Amérique, les travaux auxquels nous fûmes forcés de nous livrer nous mirent dans l'impossibilité de recueillir un grand nombre d'observations sur les animaux du pays. La réparation des vaisseaux nous occupa tous; c'était un objet capital, car l'été approchait, et le succès de l'expédition dépendait de la diligence et de l'ardeur que nous mettrions à remplir les intentions de l'amirauté. Nous ne pûmes entreprendre aucune excursion sur terre ou par eau; et comme nous étions à l'ancre au-dessous d'une île, nous ne vîmes dans les bois que des ratons, des martres et des écureuils.

« Quoique nous ayons trouvé du fer et du cuivre

dans cette partie de l'Amérique, il est difficile de croire que ces deux métaux viennent des mines du pays. Nous n'aperçûmes aucune espèce de minerai, si j'en excepte une substance grossière et rouge, de la nature de la terre ou de l'ocre, dont les naturels se servent pour se peindre le corps, et qui vraisemblablement contient un peu de fer. Nous vîmes aussi une substance blanche et une autre noire, qu'ils emploient au même usage; mais n'ayant pu nous en procurer des échantillons, je ne dirai pas précisément quelle est leur composition.

« Ces Indiens sont, en général, au-dessous de la taille ordinaire, mais ils ne sont pas minces en proportion de leur petitesse : ils ont le corps bien arrondi, sans être musculeux. Leurs membres potelés ne paraissent jamais acquérir trop d'embonpoint. Les vieillards sont un peu maigres; le visage de la plupart est rond et plein; il est large quelquefois, avec des joues proéminentes; il est souvent très-comprimé au-dessus des joues, où il semble s'abaisser brusquement entre les tempes : le nez aplati à la base présente de larges narines et une pointe arrondie; ils ont le front bas, les yeux petits, noirs, et plus remplis de langueur que de vivacité; les lèvres larges, épaisses et arrondies; les dents assez égales et assez bien rangées, quoiqu'elles ne soient pas d'une blancheur remarquable. En général, ils manquaient absolument de barbe, ou bien ils n'en avaient qu'une petite touffe

peu fournie sur la pointe du menton, ce qui ne provient d'aucune défectuosité naturelle, mais de ce qu'ils l'arrachent plus ou moins; car quelques-uns, et particulièrement les vieillards, portaient une barbe épaisse (1) sur tout le menton, et même

---

(1) Dans l'énumération des singularités les plus curieuses de l'histoire naturelle de l'espèce humaine, on a cité les peuples de l'Amérique, qui, dit-on, manquent de barbe, tandis qu'ils ont une quantité considérable de cheveux. L'ingénieux auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*, le docteur Robertson, dans son *Histoire d'Amérique*, et en général les écrivains dont l'autorité est la plus imposante, donnent ce fait pour incontestable. Puisque le capitaine Cook le contredit, du moins en ce qui a rapport au peuple d'Amérique avec lequel il a eu des entrevues à Noutka, n'est-il pas juste d'engager les auteurs dont je viens de parler à examiner de nouveau la question? On peut d'ailleurs citer d'autres témoins que le capitaine Cook. Le capitaine Carver a trouvé aussi de la barbe aux sauvages établis dans l'intérieur du continent de l'Amérique. « D'après des recherches très-multi« pliées et un examen bien attentif, dit-il, je puis, malgré le « respect que j'ai pour l'autorité de M. Paw et de M. Ro« bertson sur d'autres points, déclarer que leurs assertions « sont erronées, et qu'ils connaissent d'une manière impar« faite les usages des Indiens. Lorsque ces peuples ont passé « l'âge de la puberté, leur corps, dans leur état naturel, est « couvert de poils, ainsi que celui des Européens. Les hommes, « il est vrai, jugeant la barbe très-incommode, se donnent « beaucoup de peine pour s'en débarrasser, et on ne leur en « voit jamais que lorsqu'ils deviennent vieux et qu'ils négli« gent leur figure. — Les Naudoouessis et les tribus éloignées

des moustaches à la lèvre supérieure, lesquelles descendaient obliquement vers la mâchoire inférieure. Leurs sourcils sont peu fournis et toujours étroits; mais leurs cheveux sont très-touffus, très-

---

« l'arrachent avec des morceaux d'un bois dur, qui forment « des pincettes; ceux qui communiquent avec les Européens « se procurent du fil d'archal, dont ils font une vis ou un « tire-bourre; ils appliquent cette vis sur leur barbe, et, « pressant les anneaux et en donnant une secousse brusque, « ils arrachent les poils qu'elles ont saisis. » (*Voyage de Carver*, pages 224, et 22 de l'original.) M. Marsden, qui cite aussi Carver, fait une remarque digne d'attention; il observe que le masque de l'armure de Montezuma, conservé à Bruxelles, a de très-larges moustaches, et que les Américains n'auraient pas imité cet ornement, si la nature ne leur en eût offert le modèle. Les observations faites par le capitaine Cook sur la côte ouest de l'Amérique septentrionale, jointes à celles de Carver dans l'intérieur de ce continent, et confirmées par le masque mexicain dont on vient de parler, sont plus que suffisantes pour être de l'avis de M. Marsden, qui s'énonce d'une manière bien modeste: « Sans les autorités nombreuses et « respectables d'après lesquelles on assure que les naturels « d'Amérique manquent naturellement de barbe, je penserais qu'on a adopté trop à la hâte l'opinion commune sur « ce sujet, et que si les Américains manquent de barbe à « l'époque de l'âge mûr, c'est parce qu'ils contractent de « bonne heure l'habitude de l'arracher, ainsi que les insulaires « de Sumatra. J'avoue qu'il me resterait moins de doutes « sur la justesse de cette opinion, si l'on prouvait qu'ils ne « sont pas dans l'usage de s'arracher la barbe, comme je le « suppose. » *History of Sumatra*, pages 39 et 40.

durs, très-forts, toujours noirs, lisses et flottans sur les épaules. Leur cou est court. La forme de leurs bras et de leur corps n'a rien d'agréable ou d'élégant; elle est même un peu grossière. Leurs membres, en général, petits en proportion des autres parties, sont courbés et mal faits; ils ont les pieds d'une vilaine forme, et les chevilles du pied trop saillantes : ce défaut semble provenir de ce qu'ils s'asseyent beaucoup sur leurs jarrets dans leurs pirogues et dans leurs maisons.

« Nous n'avons pu deviner précisément la couleur de leur teint, parce que leur corps est incrusté de peinture et de saletés : toutefois nous engageâmes quelques individus à se bien nettoyer, et la blancheur de leur peau égalait presque celle de la peau des Européens; mais elle offrait la nuance pâle des peuples du midi de l'Europe. Leurs enfans, dont la peau n'avait jamais été barbouillée de peinture, égalent les nôtres en blancheur. Quelques jeunes gens, comparés au gros du peuple, ont la physionomie assez agréable; mais il paraît que c'est uniquement l'effet de cette teinte vermeille naturelle à la jeunesse; et lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge, leur visage n'offre rien de particulier. En tout, l'uniformité de la physionomie de la nation entière est très-remarquable; elle manque toujours d'expression, et elle annonce des esprits lourds et flegmatiques.

« Les femmes ont à peu près la même taille, le

même teint et les mêmes proportions que les hommes; il n'est pas aisé de les reconnaître, car on ne leur trouve pas cette délicatesse de traits qui distingue le sexe dans la plupart des pays, et à peine en vîmes-nous une seule parmi les jeunes qui pût avoir la moindre prétention à la beauté.

« Leur vêtement ordinaire est un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrémité supérieure d'une bande étroite de fourrure, et à l'extrémité inférieure, de franges ou de glands. Il passe sous le bras gauche, et il est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon ; un autre cordon l'assujettit par derrière : ainsi les deux bras sont en liberté; il couvre le côté gauche, et si j'en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture (d'une natte grossière ou de poil) ne le serre autour des reins, ce qui arrive souvent. Par dessus ce premier manteau qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même étoffe, également garni de franges à la partie inférieure; il y a dans le milieu un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir la tête; il repose sur les épaules, et cache les bras jusqu'aux coudes, et le corps jusqu'à la ceinture. Leur tête est couverte d'un chapeau de la forme d'un cône tronqué, ou de celle d'un pot de fleurs. Ce chapeau est d'une belle natte : une houppe arrondie et quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir le décore fréquemment

au sommet, et on l'attache sous le menton afin que le vent ne l'emporte pas.

« Outre le vêtement que je viens de décrire, et qui est commun aux deux sexes, les hommes portent souvent une peau d'ours, de loup ou de loutre de mer, avec le poil en dehors; ils l'attachent comme un manteau près de la partie supérieure, et ils la placent quelquefois sur le devant de leur corps, et d'autres fois sur le derrière. Lorsque le ciel est pluvieux, ils jettent une natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des vêtemens de laine dont néanmoins ils se servent peu. En général, ils laissent flotter leurs cheveux; mais lorsqu'ils n'ont point de bonnet, plusieurs les nouent en touffe au sommet de la tête. En tout, leur vêtement est commode, et il ne manquerait pas d'élégance s'ils le tenaient propre; mais comme ils barbouillent sans cesse leur corps d'une peinture rouge tirée d'une substance grossière de la nature de l'argile ou d'ocre mêlée avec de l'huile, leur habit contracte une odeur rance très-désagréable, et une malpropreté graisseuse : il annonce la saleté et la misère; et ce qui dégoûte encore davantage, leur tête et leurs vêtemens fourmillent de poux qu'ils prennent et qu'ils mangent.

« Quoique leur corps soit toujours couvert d'une peinture rouge, ils se barbouillent fréquemment le visage d'une substance noire, rouge et blanche, afin que leur figure produise plus d'effet:

quand ils ont cette dernière enluminure, leur mine est pâle, affreuse et repoussante. Ils parsèment cette peinture d'un mica brun, qui la rend plus éclatante. Le lobe des oreilles de la plupart d'entre eux est percé d'un assez grand trou, et de deux autres plus petits; ils y suspendent des morceaux d'os, des plumes montées sur une bande de cuir, de petits coquillages, des faisceaux de glands de poil ou des morceaux de cuivre, que nos grains de verroterie ne purent jamais supplanter. La cloison du nez de plusieurs offre un trou dans lequel ils passent une petite corde; d'autres y placent des morceaux de fer, de laiton ou de cuivre, qui ont à peu près la forme d'un fer à cheval, mais dont l'ouverture est si étroite, que ses deux extrémités pressent doucement la cloison du nez : cet ornement tombe ainsi sur la lèvre supérieure. Ils employaient à cet usage les anneaux de nos boutons de cuivre, qu'ils achetaient avec empressement. Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de cordons de grains blancs, qu'ils tirent d'une espèce de coquillage, de petites lanières de cuir ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une seule pièce, et d'une matière noire et luisante, de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir, et de nerfs d'animaux qui la grossissent beaucoup.

« Tel est leur vêtement et leur parure de tous les

jours; mais ils ont des habits et des ornemens qu'ils semblent réserver pour les occasions extraordinaires : ils les mettent lorsqu'ils font des visites de cérémonie, et lorsqu'ils vont à la guerre. Ils ont, par exemple, des peaux de loup ou d'ours qui s'attachent sur le corps de la même manière que leur habit accoutumé ; elles sont garnies de bandes de fourrures ou de lambeaux de l'étoffe de laine qu'ils fabriquent eux-mêmes : la garniture offre divers dessins assez agréables ; ils les portent séparément ou par-dessus leurs autres habits. Lorsqu'ils les portent séparément, l'ajustement de leur tête le plus commun est composé d'osier ou d'écorce à demi battue : leur chevelure est ornée en même temps de larges plumes, et en particulier de plumes d'aigle, ou bien elle est entièrement couverte de petites plumes blanches. Leur visage est peint de toutes sortes de façons ; les parties supérieures et les parties inférieures offrent différentes couleurs, qu'on prendrait pour autant de balafres récentes, ou bien il est barbouillé d'une espèce de suif mêlé avec de la peinture, appliquée sur la peau, de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulières, et qu'elle ressemble à un ouvrage de sculpture. Quelquefois encore leur chevelure est divisée en petits paquets attachés avec un fil, et séparés aux extrémités par des intervalles d'environ deux pouces : plusieurs la lient par derrière, selon notre usage, et ils y placent

des rameaux de cyprès blancs. Cet attirail leur donne une mine vraiment sauvage et grotesque : elle devient plus bizarre encore et plus terrible lorsqu'ils prennent ce que l'on peut appeler leur *équipage monstrueux*. Cet équipage monstrueux est composé de casques de bois sculptés qui se posent sur le visage, ou sur la partie supérieure de la tête ou du front : les uns représentent une tête d'homme, et on y remarque des cheveux, de la barbe, des sourcils; d'autres représentent des têtes d'oiseaux, et en particulier des aigles et des quebrantahuessos; et beaucoup d'animaux terrestres ou marins, tels que des loups, des aigles, des marsouins, etc. En général, ces figures sont de grandeur plus que naturelle; elles sont peintes, et souvent parsemées de morceaux de mica feuilleté, qui leur donnent de l'éclat, et qui en augmentent la difformité. Ce n'est pas tout : ils attachent sur la même partie de la tête de gros morceaux de sculpture qui ressemblent à la proue d'une pirogue, lesquels sont peints de la même manière, et se projettent en saillie à une distance considérable. Ils sont si passionnés pour ces déguisemens, que l'un des sauvages qui n'avait point de masque mit sa tête dans un chaudron d'étain que nous venions de lui donner. J'ignore si la religion entre pour quelque chose dans cette mascarade extravagante, s'ils l'emploient dans leurs fêtes, ou pour intimider les ennemis par leur aspect

effrayant lorsqu'ils marchent au combat, ou enfin si c'est un moyen d'attirer les animaux quand ils vont à la chasse ; mais on peut conclure que si des voyageurs dans un siècle ignorant et crédule, où l'on supposait l'existence d'une foule de choses surnaturelles ou merveilleuses, avaient rencontré un certain nombre d'Indiens ainsi équipés, et s'ils ne les avaient pas examinés avec attention, ils n'auraient pas manqué de croire, et dans leurs relations ils n'auraient pas omis d'essayer de faire croire aux autres qu'il existait une race d'êtres tenant de la nature de la bête et de celle de l'homme ; ils se seraient trompés d'autant plus aisément, qu'outre des têtes d'animaux sur des épaules d'homme, ils auraient vu les corps entiers de ces espèces de monstres couverts de peaux de quadrupèdes. (1)

« Le seul habit spécialement destiné à la guerre que nous ayons remarqué parmi les naturels de Noutka, est un manteau de cuir double et très-épais, qui nous parut être une peau d'élan ou de buffle tannée. Ils l'attachent de la manière ordinaire ; il peut couvrir la poitrine jusqu'au cou, et descendre en même temps jusqu'aux talons : il est quelquefois chargé de peintures qui offrent divers compartimens assez agréables ; non-seulement il

(1) La réflexion du capitaine Cook offre une excellente apologie aux admirateurs d'Hérodote en particulier, sur ses contes merveilleux de cette espèce. (*Note de l'Éditeur.*)

est assez fort pour résister aux traits ; mais, selon ce que les Indiens nous dirent par signes ; les piques elles-mêmes ne peuvent le percer : ainsi on doit le regarder comme leur cotte de mailles, ou comme une armure défensive très-complète. Quand ils vont se battre, ils portent quelquefois une espèce de manteau de cuir revêtu de sabots de daims disposés horizontalement, et suspendus à des lanières de cuir couvertes de plumes ; et dès qu'ils se remuent, ils produisent un bruit fort, presque égal à celui d'une multitude de petites cloches. Je ne sais si cette partie de leur ajustement a pour objet d'inspirer la terreur à leurs ennemis, ou si c'est un de ces bizarres ornemens qu'ils ont inventés pour les jours d'appareil ; car nous assistâmes à un de leurs concerts, dirigé par un homme qui était revêtu de ce manteau, et qui portait un masque sur le visage.

« On ne peut voir sans une sorte d'horreur ces sauvages chargés du fol attirail que je viens de décrire ; mais lorsqu'ils ne sont pas équipés de cette manière, lorsqu'ils portent leurs habits ordinaires, et qu'ils gardent leur allure naturelle, leur physionomie n'offre pas la moindre apparence de férocité ; ils paraissent au contraire d'un caractère paisible, flegmatique et indolent. Ils semblent dénués de cette vivacité si agréable dans le commerce de la vie. S'ils manquent de réserve, ils sont loin d'être babillards ; leur gravité est peut-être un effet de

leur disposition habituelle plutôt que d'un sentiment de convenance, ou la suite de leur éducation ; car, dans les momens où ils ont le plus de fureur, ils paraissent incapables de s'exprimer complétement par leur langage ou par leurs gestes.

« Les discours qu'ils prononcent lorsqu'ils ont entre eux des altercations et des disputes, ou lorsqu'ils veulent exposer leur sentiment d'une manière publique en d'autres occasions, ne sont guère composés que de phrases très-courtes, ou plutôt de mots détachés répétés avec énergie, toujours sur le même ton et avec le même degré de force. Chacune de ces phrases et chacun de ces mots est accompagné d'un seul geste, qui consiste à jeter tout le corps un peu en avant, tandis que les genoux se plient et que les bras pendent sur les côtés.

« Puisqu'ils apportèrent à notre marché des crânes et des ossemens humains, on n'a que trop de raison de croire qu'ils traitent leurs ennemis avec une cruauté féroce : mais ce fait indique plutôt un rapport général avec le caractère de presque toutes les tribus non civilisées dans chaque siècle et dans chaque partie du globe, qu'un genre d'inhumanité particulière dont on doive leur faire des reproches. Nous n'eûmes pas lieu de juger défavorablement de leur caractère sur ce point ; ils paraissent avoir de la docilité, de la politesse naturelle, de la bonté. Quoique d'un tempérament flegmatique, les injures les mettent en fureur, et

comme la plupart des gens emportés, ils oublient aussi promptement le mal qu'on leur a fait. Je ne me suis jamais aperçu que ces accès de colère portassent sur d'autres que sur les parties intéressées. Quand ils avaient des querelles entre eux ou avec quelques-uns d'entre nous, les spectateurs qui ne se mêlaient point de la dispute conservaient autant d'indifférence que s'ils n'avaient pas su de quoi il s'agissait. Si l'un d'eux poussait des cris de rage ou de gronderie, ce que j'ai vu souvent sans pouvoir découvrir la cause ni l'objet de son déplaisir, aucun de ses compatriotes ne faisait attention à lui. Ils ne laissent échapper dans ces occasions aucun signe de frayeur, mais ils paraissaient déterminés à punir l'insulte, quoi qu'il puisse en arriver. Lors même que la querelle nous regardait, notre supériorité ne leur inspirait point du tout de crainte, et ils montraient contre nous la même ardeur de vengeance que contre leurs compatriotes.

« Leurs autres passions, et en particulier la curiosité, semblent engourdies à bien des égards; car peu d'entre eux témoignèrent le désir de voir et d'examiner des choses qu'ils ne connaissaient en aucune manière, et qui auraient excité leur surprise et leur étonnement, s'ils avaient ressenti l'envie de s'instruire : ils ne cherchèrent jamais qu'à se procurer les objets qu'ils connaissaient, et dont ils avaient besoin; ils regardaient toutes les autres choses avec une indifférence parfaite. Notre figure, notre accou-

trement et nos manières, si peu semblables aux leurs, la forme et la grandeur extraordinaire de nos vaisseaux, ne parurent ni exciter leur admiration, ni même fixer leur attention.

« On doit peut-être attribuer cette insouciance à leur paresse, qui semble fort grande. D'un autre côté, ils paraissent susceptibles, à certains égards, des passions tendres, car ils aiment extrêmement la musique : celle qu'ils font est grave et sérieuse, mais touchante. Ils gardent la mesure la plus exacte dans leurs chants, auxquels un grand nombre d'hommes prennent part, ainsi que je l'ai déjà dit en parlant de ceux qu'ils exécutèrent dans leurs pirogues afin de nous amuser. Leurs airs ont ordinairement de la lenteur et de la gravité; mais leur musique n'est pas resserrée dans des bornes aussi étroites que celle de la plupart des nations sauvages; les variations en sont très-nombreuses et très-expressives, et elles offrent des cadences et une mélodie d'un effet agréable. Outre leurs concerts en règle, un seul homme chante souvent des airs détachés qui sont aussi sur un ton grave; et pour marquer la mesure, il frappe sa main contre sa cuisse. Leur musique a quelquefois un autre caractère; car nous entendîmes à diverses reprises des stances qui étaient d'un ton plus gai et plus animé, et même qui avaient quelque chose de comique.

« Un grelot et un petit sifflet d'environ un pouce de longueur, et avec lequel on ne peut faire au-

cune variation, puisqu'il n'a qu'un ton, sont les seuls instrumens de musique que j'ai observés parmi eux. Ils se servent du grelot lorsqu'ils chantent; mais je ne sais pas dans quelles occasions ils emploient leur sifflet, à moins que ce ne soit quand ils prennent un accoutrement qui leur donne la figure de quelques animaux particuliers, et qu'ils s'efforcent d'en imiter les hurlemens et les cris. Je vis un jour un Indien revêtu d'une peau de loup, dont la tête était au-dessus de la sienne, et qui, pour imiter cet animal, poussait des sons avec un sifflet qu'il avait dans sa bouche. La plupart des grelots ont la forme d'un oiseau; le ventre renferme un petit nombre de cailloux, et la queue tient lieu de manche; ils en ont néanmoins qui ressemblent davantage aux grelots de nos enfans.

« Quelques-uns de ceux qui vinrent à notre marché laissèrent voir de la disposition pour la friponnerie; ils voulaient emporter nos marchandises sans rien donner en retour; mais en général, cela n'arrivait guère, et nous eûmes bien des raisons de dire qu'ils mettent de la loyauté dans le commerce. Toutefois ils désiraient si vivement d'obtenir du fer et du cuivre, ou tout autre métal, que peu d'entre eux eurent la force de résister à l'envie de voler cet objet précieux quand ils en trouvèrent l'occasion. Les habitans des îles du grand Océan, ainsi qu'on le voit par un grand nombre de traits rapportés dans ce journal, nous volaient tout ce qui

leur tombait sous la main, sans jamais examiner si leur proie leur serait inutile ou de quelque usage. La nouveauté des objets suffisait seule pour les déterminer à mettre en œuvre toutes sortes de moyens indirects afin d'effectuer leur vol; d'où il résulte qu'ils étaient excités par une curiosité enfantine plutôt que par une disposition malhonnête. On ne peut justifier de la même manière les naturels du port de Noutka, qui envahirent notre bien; ils étaient voleurs dans toute la force du terme, car ils ne nous dérobèrent que les choses dont ils pouvaient tirer parti, et qui avaient à leurs yeux une valeur réelle. Heureusement pour nous ils n'estimaient que nos métaux. Ils ne touchèrent jamais ni à notre linge, ni à d'autres choses de cette espèce, que nous pouvions laisser la nuit à terre, sans nous donner la peine de les garder : la cause qui les excitait à nous piller doit produire habituellement le même effet; aussi avons-nous bien des raisons de croire que le vol est très-commun parmi eux, et qu'il donne surtout lieu à leurs querelles, dont nous vîmes plus d'un exemple.

« Il ne paraît pas y avoir à Noutka d'autres bourgades ou villages que les deux dont j'ai parlé plus haut. On peut avec assez d'exactitude évaluer le nombre des habitans, d'après celui des pirogues qui entourèrent les vaisseaux le lendemain de notre arrivée : elles montaient à environ cent, qui, en prenant un terme moyen très-bas, contenaient cinq

personnes chacune; mais comme nous y vîmes très-peu de femmes, de vieillards, d'enfans ou de jeunes gens, je crois adopter une évaluation faible et non pas exagérée, en supposant que la population des deux bourgades était quatre fois plus forte ou de deux mille âmes.

« Le village qui est à l'entrée du port se trouve sur la croupe d'un terrain élevé, dont la pente est assez rapide depuis la grève jusqu'au bord du bois, c'est-à-dire dans l'espace où il est situé.

« Les maisons sont disposées sur trois rangées qui s'élèvent par degrés l'une au-dessus de l'autre; les plus grandes se trouvent sur le devant. Ces espèces de rues sont interrompues ou séparées à des distances irrégulières par des sentiers étroits qui mènent à la partie supérieure; mais les chemins qui se prolongent dans la direction des maisons entre les rues sont beaucoup plus larges. Quoique cet arrangement offre une apparence de régularité, il n'en existe aucune dans les maisons particulières, car les divisions faites par les sentiers qui mènent du bas en haut peuvent être considérées, soit comme une maison, soit comme une réunion de plusieurs maisons, puisqu'il n'y a point de division régulière ou complète en dehors ou en dedans, qui sépare cette file de cabanes, dont la construction est bien grossière. Ce sont de très-longues et très-larges planches, dont les bords portent sur ceux de la planche voisine, et qui sont attachées

ou liées çà et là avec des bandes d'écorce de pin; elles sont appuyées en dehors contre des poteaux minces ou plutôt des perches placées à des distances considérables; mais en dedans, des poteaux plus gros sont posés en travers. Les côtés et les extrémités ont sept à huit pieds de hauteur; le derrière étant un peu plus élevé, les planches qui forment le toit penchent en avant, et elles sont mobiles; de manière qu'on peut, en les rapprochant, se mettre à l'abri de la pluie, ou, lorsque le temps est beau, les séparer, et laisser par là entrer le jour et donner une issue à la fumée. Au total, ce sont de méchantes demeures construites avec peu d'intelligence ou de soin; car quoique les planches de côté soient jointes assez exactement en quelques endroits, elles sont absolument ouvertes en d'autres, et il n'y a point de portes : on n'y arrive que par un trou, où la longueur inégale des planches a laissé par hasard une ouverture : quelquefois deux ou trois des planches ne sont pas posées de toute leur longueur, et elles présentent un espace ouvert de deux pieds, qui sert d'entrée. Les naturels pratiquent aussi, dans les côtés, des trous ou des fenêtres par lesquelles ils regardent; mais la forme de ces fenêtres n'a aucune espèce de régularité, et elles sont couvertes de morceaux de natte qui empêchent la pluie d'entrer.

« Lorsqu'on est dans l'intérieur, souvent on peut voir sans interruption, d'une extrémité à l'autre de

cette file de cabanes. Quoiqu'en général il s'y trouve des ébauches de séparations pour la commodité des différentes familles, elles n'interceptent pas la vue, et elles ne consistent souvent qu'en morceaux de planches qui se prolongent des côtés vers le milieu de l'habitation; si elles étaient achevées, l'ensemble pourrait être comparé à une longue écurie, qui offre une double rangée de postes et un large passage dans le milieu : chacun de ces compartimens présente près des côtés un petit banc de planches, élevé de cinq ou six pouces au-dessus du plancher, et couvert de nattes qui servent à la famille de siéges et de lits. La longueur de ces bancs est ordinairement de sept ou huit pieds, et leur largeur de quatre ou cinq. L'endroit où on fait le feu, qui est sans âtre et sans cheminée, se trouve au milieu à terre entre les bancs. Il y avait dans une maison située à l'extrémité d'une rangée du milieu, et presque entièrement séparée des autres par une cloison élevée, bien jointe, et la plus régulière que j'aie jamais vue, quant au dessin, quatre de ces bancs occupés chacun par une famille particulière; ils étaient placés dans les coins, sans que des planches marquassent aucune séparation, et le milieu de la cabane paraissait commun aux quatre familles.

« Un grand nombre de caisses et de boîtes de toutes les dimensions, qui sont ordinairement entassées les unes sur les autres, près des côtés ou

des extrémités de la maison, et qui contiennent leurs habits de rechange, leurs fourrures, leurs masques et les autres choses auxquelles ils mettent du prix, composent surtout leur ameublement. Quelques-unes de ces caisses sont doubles, et alors la première est surmontée d'une seconde qui lui sert de couvercle; plusieurs ont un couvercle attaché avec des lanières de cuir; nous en remarquâmes de plus grandes qui avaient un trou carré partiqué dans la partie supérieure, par lequel ils mettent ou ils ôtent les choses qu'ils y renferment. Elles sont souvent peintes en noir et garnies de dents de divers animaux, ou ornées d'une frise et de figures d'oiseaux et de quadrupèdes : des seaux ou baquets carrés ou oblongs, dans lesquels ils gardent de l'eau et diverses choses, des coupes et des jattes de bois rondes, et de petits augets de bois d'environ deux pieds de long et de peu de profondeur, dans lesquels ils mangent, des paniers d'osier, des sacs de natte, etc., forment à peu près le reste des meubles de leurs ménages. Leur attirail de pêche, ainsi que tous leurs effets, se trouvent épars à terre ou suspendus en différentes parties de la maison, mais sans aucun ordre; l'intérieur des cabanes n'offre que de la confusion; les bancs qui servent de lits sont les seuls endroits tenus avec quelque soin; on y voit des nattes plus propres et plus belles que celles sur lesquelles ils s'asseyent ordinairement dans leurs pirogues.

« La malpropreté et la puanteur de leurs habitations égalent au moins le désordre qu'on y remarque; ils y sèchent, ils y vident leurs poissons, dont les entrailles mêlées aux os et aux débris, qui sont la suite des repas, et à d'autres ordures, offrent des tas de saletés qui, je crois, ne s'enlèvent jamais, à moins que, devenus trop volumineux, ils n'empêchent de marcher. En un mot, leurs cabanes sont aussi sales que des étables de cochons; on respire partout, dans les environs, une odeur de poisson, d'huile et de fumée.

« Malgré ce désordre et ces ordures, la plupart des maisons sont ornées de mauvaises statues. Ce sont tout uniment des troncs de gros arbres, de quatre ou cinq pieds de hauteur, dressés séparément ou par couples, à l'extrémité supérieure de la cabane: le haut représente un visage d'homme; les bras et les mains se trouvent taillés dans les côtés et peints de différentes couleurs; l'ensemble offre une figure vraiment monstrueuse. Ils appelaient ces statues du nom général de *klumma*, et de celui de *natchkoa* et de *matsita*, deux d'entre elles qui étaient en face l'une de l'autre, à la distance de trois ou quatre pieds, et que nous vîmes dans l'une des maisons. Les statues étaient couvertes d'une natte, que les naturels ne se souciaient point du tout d'ôter, et lorsqu'ils consentirent à les découvrir, ils nous en parlèrent toujours d'une manière très-mystérieuse. Il paraît qu'ils sont dans

l'usage de leur faire quelquefois des offrandes; nous le crûmes du moins, sur différens signes par lesquels ils semblèrent nous inviter à leur offrir quelque chose (1). D'après ces observations, nous pensâmes

---

(1) Il paraît que M. Webber fut obligé de réitérer souvent ses offrandes avant qu'on voulût lui permettre d'achever son dessin. Voici les détails qu'il nous a communiqués lui-même: « Après avoir dessiné une vue générale de leurs habitations, « je voulus dessiner aussi l'intérieur de l'une des cabanes, « afin d'avoir assez de matériaux pour donner une idée par- « faite de la manière de vivre des naturels du port de Noutka. « Je ne tardai pas à en découvrir une propre à mon objet. « Tandis que je m'occupais de ce travail, un homme s'ap- « procha de moi tenant un grand couteau à la main. Il parut « fâché lorsqu'il vit mes yeux fixés sur deux statues d'une « proportion gigantesque, peintes à la manière du pays, et « placées à une extrémité de l'appartement. Comme je fis peu « d'attention à lui, et que je continuai mon ouvrage, il alla « tout de suite chercher une natte, qu'il plaça de manière à « m'ôter la vue des statues. Étant à peu près sûr que je ne « trouverais plus une occasion d'achever mon dessin, et mon « projet ayant quelque chose de trop intéressant pour y re- « noncer, je crus devoir acheter la complaisance de cet « homme. Je lui offris un des boutons de mon habit; ce « bouton était de métal, et je pensai qu'il serait bien aise de « l'avoir. Mon bouton produisit l'effet que j'en espérais; car « le sauvage enleva la natte, et il me permit de reprendre « mes crayons. J'eus à peine tiré quelques traits, qu'il revint « couvrir de nouveau les statues avec sa natte; il répéta sa « manœuvre jusqu'à ce que je lui eusse donné un à un tous « mes boutons; et, lorsqu'il s'aperçut qu'il m'avait complète- « ment dépouillé, il ne s'opposa plus à ce que je désirais. »

assez naturellement qu'elles représentent leurs dieux, ou qu'elles ont rapport à leur religion ou aux superstitions du pays; au reste, nous eûmes des preuves du peu de cas qu'ils en font, car avec une très-petite quantité de fer ou de cuivre j'aurais pu acheter tous les dieux du village, si toutefois les statues dont je parle étaient des dieux : on me proposa d'acheter chacune de celles que je vis, et j'en achetai en effet deux ou trois petites.

« La pêche et la chasse des animaux de terre et de mer destinés à la subsistance des familles paraissent être la principale occupation des hommes; car nous ne les vîmes jamais travailler dans l'intérieur des maisons : les femmes au contraire y fabriquaient des vêtemens de lin ou de laine, et elles y préparaient des sardines; elles les y apportent aussi du rivage, dans des paniers d'osier, lorsque les hommes les ont déposées sur la grève, au retour de la pêche. Elles montent de petites pirogues, et elles recueillent des moules et divers coquillages; elles vont peut-être en mer en d'autres occasions, puisqu'elles manœuvrent les embarcations avec autant de dextérité que les hommes : quand ceux-ci se trouvent sur la même pirogue, ils ne paraissent pas avoir beaucoup d'attention pour elles; ils ne proposent point de manier eux-même la pagaie, et ils ne leur témoignent d'ailleurs ni égards ni tendresse. La classe des jeunes gens nous parut être la plus indolente et la plus oisive;

nous les rencontrions en groupes séparés, qui se vautraient au soleil, ou qui, semblables aux cochons, se roulaient dans le sable, absolument nus. Mais il ne faut attribuer qu'aux hommes ce mépris de la décence : les femmes étaient toujours vêtues, et elles se conduisaient avec la plus grande honnêteté; elles ne s'écartèrent jamais de la pudeur et de la modestie convenables à leur sexe; ces qualités sont d'autant plus dignes d'éloges, que les hommes ne semblent pas susceptibles de honte. Il est impossible toutefois qu'une seule visite de quelques heures (car la première ne doit pas être comptée) ait pu nous procurer des renseignemens bien exacts sur leur manière de vivre et leurs occupations habituelles : il y a lieu de croire que la bourgade entière suspendit à notre arrivée la plupart de ses travaux, et que notre présence changea la manière d'être de ces Indiens dans l'intérieur de leurs maisons, à leurs heures de loisir. Les visites multipliées qu'un si grand nombre d'entre eux nous firent aux vaisseaux nous procurèrent un moyen peut-être plus sûr de nous former une idée de leur caractère, et même, à quelques égards, de l'emploi de leur temps. Il paraît qu'ils en passent une grande partie dans leurs pirogues, du moins durant l'été; car nous observâmes que non-seulement ils y mangent et ils y couchent, mais qu'ils s'y dépouillent de leurs habits, et qu'ils s'y vautrent au soleil, ainsi que nous les avions vus se

vautrer nus au milieu de leurs bourgades. Leurs grandes pirogues sont assez spacieuses pour cela, parfaitement sèches ; et lorsqu'ils s'y font un abri avec des peaux, et qu'il ne pleut pas, ils y sont beaucoup mieux que dans leurs maisons.

« Ils se nourrissent de tous les animaux et de tous les végétaux qu'ils peuvent se procurer; mais la portion des subsistances qu'ils tirent du règne animal est beaucoup plus considérable que celle qu'ils tirent du règne végétal. La mer, qui leur fournit des poissons, des moules, des coquillages plus petits, et des quadrupèdes marins, est leur plus grande ressource. Ils ont surtout des harengs et des sardines, deux espèces de brêmes et de la petite morue : ils mangent les harengs et les sardines quand ces poissons sont frais; ils en font de plus une provision de réserve, et après les avoir séchés et fumés, ils les enferment dans des nattes qui forment des balles de trois ou quatre pieds en carré. Les harengs leur donnent une quantité considérable d'œufs ou de laite, qu'ils préparent d'une manière curieuse : ils saupoudrent de cette laite et de ces œufs, de petites branches de pin du Canada, et une longue herbe marine, que les rochers submergés produisent en abondance. Cette espèce de kaviar (si je puis me servir de ce terme) se garde dans des paniers ou des sacs de natte, et ils s'en nourrissent au besoin, après l'avoir plongé dans l'eau. On peut le regarder comme leur pain

d'hiver, et son goût n'est point désagréable. Ils mangent d'ailleurs les œufs et la laite de quelques autres poissons, qui doivent être fort gros, si j'en juge par la dimension des grains; mais ce kaviar a quelque chose de rance à l'odorat et au goût; il paraît que c'est la seule nourriture qu'ils préparent de cette manière, afin de le conserver long-temps; car, quoiqu'ils découpent et sèchent un petit nombre de brêmes et de chimères, qui sont assez abondantes, ils ne les fument pas comme les harengs et les sardines.

« Ils grillent les grosses moules dans leurs coquilles; ils les enfilent ensuite à de longues broches de bois, où ils vont les prendre lorsqu'ils en ont besoin; ils les mangent sans autre préparation; quelquefois cependant, ils les trempent dans une huile qui leur tient lieu de sauce. Les autres productions marines, telles que les petits coquillages qui contribuent à augmenter le fond général de leur nourriture, ne doivent pas être regardées comme des moyens de subsistance habituelle, en comparaison de ceux dont je viens de parler.

« Le marsouin est l'animal de mer dont ils se nourrissent le plus communément; ils découpent en larges morceaux le lard ainsi que la chair, et après les avoir séchés comme ils sèchent les harengs, ils les mangent sans autre préparation. Ils tirent aussi une espèce de bouillon de la viande fraîche de cet animal, et leur procédé est singu-

lier : ils mettent de l'eau et des morceaux de cette chair dans un baquet carré de bois, où ils placent ensuite des pierres chaudes ; ils y jettent de nouvelles pierres chaudes, jusqu'à ce que l'eau et la viande aient assez bouilli ; ils en ôtent les pierres dont je viens de parler avec un bâton fendu qui leur sert de pincettes : le vase est toujours près du feu : ce mets est commun dans leurs repas, et à le voir, on juge qu'il est fort nourrissant. Ils consomment aussi une quantité considérable de l'huile que leur procurent les animaux marins; ils l'avalent séparément dans une large cuiller de corne, ou bien elle leur sert de sauce pour les autres mets.

« On peut présumer aussi qu'ils se nourrissent de phoques, de loutres de mer et de baleines; car les peaux de phoques et de loutres étaient fort communes parmi eux, et nous aperçûmes un grand nombre d'instrumens de toute espèce destinés à la destruction de ces divers animaux; peut-être toutes les saisons ne sont-elles pas favorables à cette chasse. Nous jugeâmes, par exemple, qu'ils n'en prirent pas beaucoup durant notre relâche, n'ayant vu qu'un petit nombre de peaux et de pièces de viandes fraîches.

« La même remarque est peut-être applicable aux animaux de terre. Ils en tuent quelquefois; mais il paraît que cela n'arriva guère durant notre séjour, car nous n'en vîmes pas un seul morceau, quoique les peaux fussent assez abondantes. Il est

probable que des échanges avec les autres tribus leur en avaient procuré la plus grande partie. Enfin, il paraît clair, d'après une foule de circonstances, que ce peuple tire de la mer presque toutes ses subsistances animales, si j'en excepte quelques oiseaux de mer, parmi lesquels les goelands qu'ils tuent avec leurs traits, occupent la première place.

« Les branches de pin du Canada et l'herbe marine, qu'ils saupoudrent de laite de poisson ou de kaviar, peuvent être regardées comme leurs seuls végétaux d'hiver. Lorsque le printemps arrive, ils font usage de plusieurs autres, à mesure qu'ils se développent. Les végétaux de cette dernière espèce, qui nous parurent les plus communs, étaient deux sortes de racines liliacées, la première garnie d'une seule tunique, et la seconde ayant une surface granuleuse; elles sont douceâtres et mucilagineuses. On les mange crues, et on leur donne le nom de *makouaté* ou de *kouquoppa*. La racine appelée *aheita*, qui a presque la saveur de notre réglisse, et celle d'une fougère dont les feuilles n'étaient pas encore ouvertes, me parurent les végétaux les plus abondans après ceux que je viens d'indiquer. Ils mangent aussi crue une autre petite racine douceâtre, insipide, qui est à peu près de la grosseur de la salsepareille; mais nous ne connaissons pas l'espèce de plante qui la produit. Ils se nourrissent, de plus, d'une racine qui est palmée et d'un gros volume. Nous vîmes des naturels qui la recueillaient

aux environs du village, et qui la mangeaient ensuite. Il est vraisemblable d'ailleurs que le progrès de la saison leur en fournit un grand nombre que nous n'aperçûmes pas. En effet, quoique le pays n'offre aucune apparence de culture, on y trouve une quantité considérable d'aunes et de groseillers de deux espèces, dont ils peuvent manger les fruits; car nous les avons vus se nourrir des feuilles de groseiller et de celles de lis au moment où ils les détachaient de la plante ou de l'arbrisseau. Ils paraissent ne point se soucier des plantes qui ne sont pas douces, ou qui sont un peu trop âcres; car nous ne pûmes jamais les déterminer à manger du poireau ou de l'ail. Cependant ils en apportèrent beaucoup à notre marché, lorsqu'ils s'aperçurent que nous aimions ces deux plantes. Ils ne semblaient avoir aucun goût pour ce que nous mangions; et quand nous leur présentâmes des liqueurs spiritueuses, ils les rejetèrent comme quelque chose de peu naturel et de désagréable au goût.

« Ils mangent quelquefois encore de petits animaux marins frais; mais ils sont dans l'usage de rôtir ou de griller les choses dont ils se nourrissent; car ils ne connaissent pas du tout notre méthode de faire bouillir des alimens, à moins qu'on ne veuille la trouver dans l'espèce de bouillon qu'ils tirent du marsouin« leurs vases étant de bois, ne pourraient résister au feu.

« La malpropreté de leurs repas répond parfai-

tement à celle de leurs cabanes et de leurs personnes. Il paraît qu'ils ne lavent jamais les augets et les plats de bois dans lesquels ils prennent leur nourriture, et que les restes dégoûtans d'un dîner précédent sont mêlés avec le repas qui le suit. Ils rompent aussi, avec leurs mains et leurs dents, toutes les choses solides ou coriaces; ils font usage de leurs couteaux pour dépecer les grosses pièces; mais ils n'ont pas encore imaginé de se servir du même moyen pour les diviser en morceaux plus petits et en bouchées, quoique cet expédient, plus commode et plus propre, ne demande aucun effort d'esprit. Enfin, ils ne semblent pas avoir la moindre idée de la propreté; car ils mangent les racines qu'ils tirent de leurs champs sans secouer le terreau dont elles se trouvent chargées.

« J'ignore s'ils ont des heures fixes pour leurs repas. Nous les avons vus manger dans leurs pirogues à tous les momens de la journée; mais lorsque nous allâmes reconnaître le village, nous remarquâmes que vers midi ils préparèrent plusieurs baquets de bouillon de marsouin, et je présume que c'est le temps où ils font leur repas principal.

« Ils ont des arcs et des traits, des frondes, des piques, de courts bâtons d'os qui ressemblent un peu au *patou-patou* de la Nouvelle-Zélande, une petite hache qui diffère peu du *tomahāk* ordinaire des sauvages d'Amérique. La pique a ordinairement une longue pointe d'os : la pointe de quel-

ques-uns des traits est de fer; mais elle est ordinairement d'os et dentelée. Le tomahâk est une pierre de huit pouces de long, dont une des extrémités est terminée en pointe, et l'autre établie sur un manche de bois; le manche ressemble à la tête et au cou d'une figure humaine; la pierre est posée dans la bouche, et on la prendrait pour une langue d'une grandeur énorme; afin que la ressemblance frappe davantage, la tête est garnie de cheveux. Ils donnent à cette arme le nom de *taaouich* et de *tsékih.* Ils ont une autre arme de pierre, appelée *siaïk*, de neuf pouces ou d'un pied de longueur, qui a une pointe carrée.

« D'après le grand nombre d'armes de pierre et d'autres matières qu'on voit parmi eux, il est évident qu'ils sont dans l'habitude de se battre corps à corps, et la quantité considérable de crânes humains qu'ils apportèrent à notre marché prouve d'une manière trop convaincante que leurs guerres sont fréquentes et meurtrières.

« Leurs manufactures et leurs arts mécaniques sont bien plus étendus et bien plus ingénieux, par rapport au dessin et à l'exécution, qu'on ne l'attendrait du peu de progrès de leur civilisation à d'autres égards. Les vêtemens de lin et de laine dont ils se couvrent doivent être la première chose qui les occupe, et ce sont les ouvrages les plus importans de leurs fabriques. Ils tirent leurs étoffes des fibres de l'écorce d'un pin qu'ils rouissent et

qu'ils battent, comme on rouit et comme on bat le chanvre. Ils ne la filent pas; mais lorsqu'ils l'ont préparée d'une manière convenable, ils l'étendent sur un bâton posé sur deux autres qui se trouvent dans une position verticale. Elle est disposée de façon que l'ouvrier, assis sur ses jarrets au-dessus de cette machine bien simple, y noue des fils tressés, séparés l'un de l'autre par un intervalle d'un demi-pouce. D'après leurs procédés, leur étoffe n'est ni aussi serrée, ni aussi ferme que celle qu'on fait au métier; mais les faisceaux qui demeurent entre les divers nœuds remplissent les intervalles, et la rendent assez impénétrable à l'air; elle a d'ailleurs l'avantage d'être plus douce et plus souple. Quoique leurs habits soient probablement fabriqués de la même façon, ils ressemblent beaucoup à une étoffe tissue; mais les diverses figures qu'on y remarque ne permettent pas de croire qu'on les a travaillés au métier; car il est peu vraisemblable que ces Indiens aient assez d'adresse pour finir un ouvrage si compliqué autrement qu'avec leurs mains. Leurs étoffes ont différens degrés de finesse; quelques-unes ressemblent à nos couvertures de laine les plus grossières; d'autres égalent presque nos couvertures les plus fines; elles sont même plus douces et plus chaudes. Le petit poil, ou plutôt le duvet, qui en est la matière première, paraît venir de différens animaux, tels que le renard et le lynx brun. Celui qui vient du lynx est

le plus fin, et, dans son état naturel, il a presque la couleur de nos laines brunes grossières; mais en le travaillant, ils y mêlent les grands poils de la robe des animaux, ce qui donne à leurs étoffes une apparence un peu différente. Les ornemens ou les figures répandues sur leurs habits sont disposés avec beaucoup de goût; ils offrent ordinairement diverses couleurs: les plus communes sont le brun foncé ou le jaune. Cette dernière, lorsqu'elle est fraîche, égale en éclat les plus beaux de nos tapis.

« Les arts d'imitation se tiennent de fort près, et il ne faut pas s'étonner que ces Indiens, qui savent tracer des figures sur leurs vêtemens, et les sculpter sur le bois, sachent aussi les dessiner en couleur. Nous avons vu toutes les opérations de leur pêche de la baleine peintes sur leurs bonnets. Quoiqu'elles fussent grossièrement exécutées, elles prouvent du moins que, malgré leur ignorance absolue de ce qui a rapport aux lettres, et outre les faits dont ils gardent le souvenir par leurs chants et leurs traditions, ils ont quelques notions d'une méthode pour rappeler et représenter d'une manière durable ce qui se passe dans le pays. Nous observâmes d'autres figures peintes sur leurs meubles et leurs effets; mais j'ignore si on doit les regarder comme des symboles qui ont une signification déterminée et reconnue, ou si ce sont uniquement des effets de l'imagination et du caprice.

« La construction des pirogues est fort simple, mais elles paraissent très-propres à l'usage auquel on les destine; un seul arbre compose les plus grandes, qui portent vingt hommes et quelquefois davantage; on en voit beaucoup qui ont quarante pieds de long, sept de large, et trois de profondeur. Elles se rétrécissent peu à peu depuis le milieu jusqu'aux deux extrémités; l'arrière se termine brusquement et par une ligne perpendiculaire: elles présentent une bosse au sommet de l'étambord; mais l'avant se prolonge davantage: il se déploie en ligne horizontale et verticale, et il se termine par une pointe en saillie, ou par une proue beaucoup plus élevée que les flancs. La plupart de ces embarcations n'ont aucun ornement, mais quelques-unes sont chargées d'un peu de sculpture, et ornées de dents de phoque, posées sur la surface en forme de clous, comme on le voit sur leurs masques et sur leurs armes. Quelques pirogues offrent une espèce de proue additionnelle qui ressemble à un large taille-mer; elle représente la figure d'un animal. On n'y trouve d'autres siéges ou d'autres appuis que des bâtons arrondis, un peu plus gros qu'une canne, placés en travers, à mi-profondeur. Elles sont très-légères, et étant plates et larges elles voguent sûrement sans avoir un balancier, distinction remarquable entre les canots des peuples américains et ceux des parties méridionales des grandes Indes et des îles du grand

Océan. Les pagaies sont petites et larges; elles ont à peu près la forme d'une large feuille pointue au sommet, plus large au milieu, et se rétrécissant peu à peu jusqu'à la tige; leur longueur est d'environ cinq pieds: les naturels, habitués à en faire usage, les manient avec beaucoup de dextérité, car ils n'ont pas encore introduit les voiles dans leur navigation.

« Leur attirail de pêche et de chasse est ingénieux et d'une exécution heureuse. Il est composé de filets, d'hameçons, de lignes, et d'un instrument qui ressemble à une rame. Cet instrument a environ vingt pieds de long, quatre ou cinq pouces de large, et à peu près un demi-pouce d'épaisseur : chacun des bords dans les deux tiers de sa longueur (l'autre tiers forme le manche) est garni de dents aiguës d'environ deux pouces de saillie. Les naturels s'en servent pour attaquer les harengs, les sardines et les autres petits poissons qui arrivent en bancs ou grandes troupes; ils le plongent au milieu du banc, et le poisson se prend sur ou entre les dents. Leurs hameçons sont d'os et de bois, et assez grossiers; mais le harpon avec lequel ils frappent les baleines et les autres animaux de mer d'une moindre grosseur annonce un esprit fort inventif: il est composé d'une pièce d'os qui présente deux barbes dans lesquelles est fixé le tranchant ovale d'une large coquille de moule qui forment la pointe : il porte deux ou

trois brasses de corde : pour le jeter, ils emploient un bâton de douze à quinze pieds de long; la ligne ou la corde est attachée à une extrémité, le harpon est fixé à l'autre de manière à se détacher du bâton qui flotte sur l'eau comme une bouée, lorsque l'animal s'enfuit avec le harpon.

« Nous ne pouvons rien dire sur la méthode qu'ils emploient pour attraper ou tuer les animaux de terre, à moins que nous ne supposions qu'ils attaquent les espèces les plus petites avec leurs traits, et les ours, les loups et les renards avec leurs piques. Ils ont, il est vrai, plusieurs filets qui paraissent destinés à cette chasse; car, lorsqu'ils les apportèrent à notre marché, ils les placèrent souvent sur leur tête, afin de nous en indiquer l'usage. Ils attirent quelquefois des animaux dans le piége en se couvrant de peaux de bêtes et en marchant à quatre pates : ce qu'ils effectuent avec beaucoup d'agilité, et en même temps ils font du bruit ou une espèce de hennissement : ils prirent plusieurs fois cette allure devant nous. Ils mettent dans ces occasions des masques ou des têtes sculptées qui représentent les divers animaux du pays, et même de véritables têtes d'animaux desséchées.

« Quant aux matériaux qui composent leurs divers ouvrages, il faut observer que toutes leurs cordes sont des lanières de peaux et de nerfs, ou cette écorce d'arbre avec laquelle ils fabriquent

leurs manteaux. Nous vîmes souvent des nerfs d'une si grande longueur, qu'ils semblaient ne pouvoir venir que de la baleine. Les os dont ils font quelques-unes de leurs armes, les instrumens dont ils se servent pour battre l'écorce, les pointes de leurs piques, et les barbes de leurs harpons doivent être aussi des os de baleine.

« Il faut peut-être attribuer à leurs outils de fer la dextérité avec laquelle ils travaillent le bois. Ils ne paraissent pas en employer d'autres; du moins nous n'avons vu parmi eux qu'un ciseau d'os. Il est assez vraisemblable qu'ils ont imaginé la plupart de leurs méthodes expéditives depuis qu'ils ont acquis la connaissance de ce métal dont ils se servent aujourd'hui, toutes les fois qu'ils veulent façonner du bois. Nous ne nous sommes pas aperçus qu'ils donnassent à ce fer d'autre forme que celle du ciseau et du couteau. Leur ciseau est un long morceau de fer plat, adapté à un manche de bois. Une pierre leur tient lieu de maillet, et une peau de poisson de polissoir. J'ai vu quelques-uns de ces ciseaux de huit ou dix pouces de longueur, et de trois ou quatre de large; mais en général ils étaient plus petits. La longueur de leurs couteaux varie; il y en a de très-grands, qui ont des tranchans recourbés, et qui ressemblent un peu à nos serpes, mais le taillant est sur la partie convexe. La plupart de ceux que nous rencontrâmes étaient à peu près de la largeur et de l'épaisseur du cercle de fer qui en-

toure les barriques, et la singularité de leur forme annonce qu'ils ne sont pas de fabrique européenne. Il est vraisemblable qu'on les a faits sur le modèle des premiers instrumens de pierre ou d'os dont ils se servaient jadis. Ils aiguisent ces outils de fer sur une ardoise grossière, et ils ont soin de les tenir toujours fort luisans.

« Le fer qu'ils appellent *sikémaïé* (nom qu'ils donnent aussi à l'étain et à tous les métaux blancs) étant très-commun, nous dûmes rechercher comment ils ont pu se procurer une chose aussi utile. Ils nous prouvèrent, dès les premiers momens de notre arrivée, qu'ils étaient habitués à une espèce de trafic, et qu'ils aimaient à faire des échanges : nous nous aperçûmes bientôt qu'ils ne devaient pas cette connaissance à une entrevue passagère avec des étrangers ; que c'était parmi eux un usage constant ; que cet usage leur plaisait beaucoup, et qu'ils savaient fort bien tirer parti des choses qu'ils voulaient nous vendre ; mais je n'ai pu savoir précisément avec qui ils font ce petit commerce. Quoique nous ayons trouvé parmi eux des choses qui étaient sûrement de fabrique européenne, ou du moins qui venaient d'un peuple civilisé, du fer et du cuivre par exemple, il paraît qu'ils ne les ont pas reçues immédiatement des Européens, ou des maisons civilisées établies en d'autres parties de l'Amérique ; car ils ne nous donnèrent lieu de croire en aucune manière qu'ils eussent vu des bâtimens

pareils aux nôtres, ou qu'ils eussent commercé avec des équipages aussi nombreux et aussi bien approvisionnés : une foule de raisons semblent même démontrer le contraire. Dès qu'ils nous virent parmi eux, ils s'empressèrent de nous demander par signes si nous voulions nous établir dans leur pays, et si nous avions des intentions amicales : ils nous avertirent en même temps qu'ils nous fourniraient généreusement de l'eau et du bois; d'où il résulte qu'ils regardaient cette partie de l'Amérique comme leur propriété, et qu'ils ne nous redoutaient point. Ces questions ne seraient pas naturelles, si des vaisseaux eussent abordé avant nous ici, et si, après avoir fait des échanges avec les naturels, et avoir embarqué un supplément de bois et d'eau, ils étaient partis; dans ce cas, les Indiens devaient penser que nous ferions de même. Il est vrai qu'ils ne montrèrent aucune surprise à l'aspect de nos vaisseaux; mais, ainsi que je l'ai déjà fait observer, on peut attribuer cette indifférence à leur paresse naturelle et à leur défaut de curiosité. L'explosion d'un fusil ne leur causait pas même de tressaillement. Un jour cependant qu'ils essayèrent de nous faire comprendre que leurs traits et leurs piques ne perçaient pas les vêtemens de peaux dont ils se couvrent quelquefois, un de nos messieurs ayant percé avec une balle une de ces cuirasses faites de six doubles, un si grand prodige leur causa une extrême émotion; ce qui nous prouva clairement qu'ils ne

connaissaient pas l'effet des armes à feu. Cette vérité nous fut confirmée souvent par la suite, lorsque, dans leur village et en d'autres endroits, nous nous servîmes du fusil pour tuer des oiseaux : notre méthode les confondait; et à la manière dont ils nous écoutèrent quand nous leur expliquâmes l'usage de la poudre et du plomb, il nous fut démontré qu'ils n'avaient jamais rien vu de pareil.

« Au moment où je partis d'Angleterre on avait reçu à Londres quelques détails d'un voyage fait par les Espagnols sur cette côte de l'Amérique en 1774 ou 1775; mais ils n'abordèrent pas à Noutka (1); d'ailleurs le fer y était trop commun; un trop grand nombre de sauvages en possédaient des morceaux; les gens du pays savaient trop bien l'employer pour croire qu'ils eussent acquis cette richesse et cette connaissance à une époque si récente, ou même pour imaginer qu'il leur était venu plus anciennement d'un seul vaisseau. Comme ils en font un usage universel, on peut supposer sans

---

(1) Nous savons aujourd'hui que la conjecture du capitaine Cook était bien fondée. Il paraît, par le Journal du voyage des Espagnols, qu'ils ne communiquèrent avec les naturels de cette partie de la côte d'Amérique qu'en trois endroits, à 41° 7', à 47° 21', et à 57° 18' de latitude : ainsi ils n'abordèrent pas à moins de 2° de Noutka, et il est très-vraisemblable que les habitans de cette baie n'avaient jamais entendu parler des vaisseaux espagnols.

doute qu'ils le tirent d'une source constante et habituelle par la voie des échanges, et que ce commerce est établi dès long-temps parmi eux, car ils se servent de leurs outils et de leurs instrumens avec toute la dextérité que peut donner une longue habitude. S'il faut dire quel est le plus vraisemblable des moyens qui peuvent leur procurer du fer, je pense que c'est en formant des échanges avec d'autres tribus de l'Amérique, qui ont une communication immédiate avec les établissemens européens du Nouveau-Monde, ou qui les reçoivent par le canal de plusieurs nations intermédiaires. Cette observation est applicable aussi au laiton et au cuivre que nous avons trouvés parmi eux.

« Il n'est peut-être pas aisé de savoir si ce métal vient de la baie d'Hudson et du Canada; et si les naturels de Noutka le reçoivent des sauvages d'Amérique qui commercent avec nos négocians, et qui le versent ensuite parmi les diverses tribus répandues sur le continent du Nouveau-Monde, ou s'il arrive de la même manière des parties nord-ouest du Mexique: au reste, il semble qu'on y apporte non-seulement cette matière brute, mais travaillée. Les ornemens de laiton en particulier, dont ils décorent leur nez, sont si proprement faits, qu'ils ne semblent pas en état de les fabriquer. La matière qui les compose a sûrement été préparée par des Européens, car on n'a vu aucune tribu d'Amérique qui sût préparer le laiton; néanmoins on a ren-

contré assez communément du cuivre parmi elles; et ce métal est si malléable, qu'elles lui donnaient toutes sortes de formes, et qu'elles n'ignoraient point l'art de le polir. Si nos négocians à la baie d'Hudson et au Canada n'emploient pas ces marchandises dans leur commerce avec les naturels du pays, les sauvages de Noutka doivent les avoir tirées du Mexique, d'où venaient sans doute les deux cuillers d'argent que nous trouvâmes. Il est probable toutefois que l'Espagne ne s'occupe pas du commerce avec assez d'activité, et qu'elle n'a pas formé des liaisons assez étendues avec les peuples établis au nord du Mexique pour leur fournir une quantité de fer telle, qu'indépendamment de leur consommation habituelle, elles puissent en envoyer une portion si considérable aux habitans de Noutka. (1)

---

(1) Il est très-probable que les deux cuillers d'argent trouvées par le capitaine Cook à Noutka venaient des Espagnols établis au sud de cette partie de la côte d'Amérique; mais il paraît qu'on est bien fondé à croire que les habitans de Noutka tirent leur fer d'une autre partie du Nouveau-Monde. On observera qu'en 1775 les Espagnols trouvèrent au puerto de la Trinidad, par 41.° 7′ de latitude, *des traits garnis d'une pointe de cuivre ou de fer*, qu'ils jugèrent être venus du nord. M. Daines Barrington dit, dans une note sur cette partie du Journal espagnol, page 20 : « J'imaginerais « que le cuivre et le fer dont on parle ici venaient originaire- « ment de nos forts de la baie d'Hudson. »

Koumitz,	Le crâne de l'homme.
Quah miss,	Œufs de poisson ou du kaviar.

« Les règles de leur idiome sont si vagues, que j'ai observé quelquefois quatre ou cinq terminaisons différentes dans le même mot. Ceci est d'abord très-embarrassant pour un étranger, et suppose une grande imperfection de langage.

« J'ai peu de chose à dire sur la théorie de cet idiome; à peine ai-je pu distinguer les différentes parties du discours. On peut seulement présumer, d'après leur manière de parler, qui est très-lente et très-distincte, qu'il a peu de prépositions ou de conjonctions; et, autant que nous avons pu nous en assurer, qu'il n'a pas même une seule interjection pour exprimer l'admiration ou la surprise. Comme il a peu de conjonctions, il est aisé de concevoir qu'on ne les a pas jugées nécessaires pour se faire entendre, et que chaque mot particulier auquel on les réunit exprime beaucoup de choses, ou comprend plusieurs idées simples, ce qui semble en effet avoir lieu; mais par la même raison, la langue sera défectueuse à d'autres égards, puisqu'elle n'a pas de mots pour distinguer ou exprimer des différences qui existent réellement; d'où il résulte qu'elle n'est pas assez riche. Nous fîmes cette remarque en bien des occasions, et en particulier à l'égard des noms d'animaux. Je n'ai pas été en état d'observer d'une manière assez complète l'analogie ou l'affinité qu'elle peut avoir avec les autres

langues du continent de l'Amérique ou de l'Asie, car je n'avais pas de vocabulaires auxquels je pusse la comparer, si j'en excepte ceux des Esquimaux et des Indiens des environs de la baie d'Hudson : elle ne ressemble en aucune manière à ces deux idiomes. Si je la rapproche d'ailleurs du petit nombre de termes mexicains que je suis venu à bout de recueillir, on y aperçoit la conformité la plus frappante; les mots de l'une et de l'autre se terminent souvent par *ltl*, ou *z*. (1)

Voici leurs noms de nombre :

Tsaouack,	Un.
Akkla,	Deux.
Katsitsa,	Trois.
Mo *ou* Mou,	Quatre.
Sokhah,	Cinq.
Nofpo,	Six.
Atslepou,	Sept.
Atlaquolthl,	Huit.
Tsaouaquolthl,	Neuf.
Haïou,	Dix.

« S'il me fallait donner un nom particulier aux habitans de Noutka, je les appellerais *Ouakachiens*, du mot *ouakach* qu'ils répètent souvent. Il me pa-

(1) Ne peut-on pas observer, à l'appui de la remarque de M. Anderson, que *opelszthl*, terme qui, dans la langue de Noutka, désigne le soleil, et *Vitzliputzli*, nom d'une divinité du Mexique, ont entre eux une analogie de son qui n'est pas très-éloignée?

rut que ce terme exprime un sentiment d'applaudissement, d'approbation ou d'amitié; car, lorsqu'ils semblaient satisfaits ou charmés d'une chose qu'ils voyaient, ou d'un incident quelconque, ils s'écriaient d'une voix unanime, *ouakach! ouakach!* Je terminerai mes remarques sur ces Indiens en observant qu'on aperçoit entre eux et les habitans des îles du grand Océan, des différences essentielles relativement à la figure et aux usages ou au langage; qu'on ne peut donc pas supposer que leurs ancêtres respectifs formèrent originairement une même tribu, ou qu'ils avaient des liaisons très-intimes lorsqu'ils abandonnèrent leurs premiers établissemens pour se retirer dans les lieux où l'on trouve aujourd'hui leurs descendans.

« La rade de Noutka gît par 49° de latitude nord, et environ 127° de longitude orientale. »

Le capitaine Cook quitta Noutka le 26 avril, et après avoir essuyé une tempête qui l'éloigna de la côte d'Amérique, il arriva le 12 mai à un port situé par les 61° 11′ de latitude nord, et les 213° 28′ de longitude ouest.

« Je chargeai, dit-il, M. Gore de descendre sur des îles qui sont à l'ouest du port, et d'y tuer, s'il était possible, quelques oiseaux bons à manger. Du moment où il en approcha, vingt hommes se montrèrent sur deux grosses pirogues, et il crut devoir regagner les vaisseaux. Les Indiens qui le suivirent ne voulurent pas venir le long du bord

de nos bâtimens; mais ils se tinrent à une certaine distance, en poussant des cris, en étendant et en rapprochant leurs bras, et ils entonnèrent bientôt une chanson qui ressemblait exactement à celles des habitans de Noutka : leurs têtes étaient aussi poudrées de plumes. L'un d'eux agitait en l'air un habit blanc que nous prîmes pour un témoignage d'amitié ; un autre se tint presque un quart d'heure debout dans sa pirogue, entièrement nu, ses bras étendus en croix, et sans se mouvoir. Les embarcations n'étaient pas de bois comme celles de Noutka ; des lattes simples en composaient la charpente, et des peaux de phoques, ou d'autres animaux pareils, en formaient le bordage extérieur. Nous répondîmes à toutes leurs marques de bienveillance ; nous employâmes les gestes les plus expressifs et les plus affectueux pour les engager à venir le long du bord des vaisseaux, mais nous ne pûmes les y déterminer. Quelques-uns de nos gens répétèrent plusieurs des mots ordinaires de la langue de Noutka, tels que *sike maillé* et *makouk* ; et les Indiens ne parurent pas les comprendre. Après avoir reçu des présens que nous leur jetâmes, ils se retirèrent vers cette partie de la côte d'où ils étaient venus, et ils nous firent entendre par signes que nous les reverrions le lendemain. Deux d'entre eux cependant, qui montaient une petite pirogue, demeurèrent près de nous la nuit, vraisemblablement avec le projet de piller quelque chose tandis

que nous serions endormis; car ils s'en allèrent dès qu'ils s'aperçurent qu'on les avait découverts.

Le 13, nous appareillâmes, afin de chercher un endroit bien abrité, où nous pussions examiner et arrêter une voie d'eau qui s'était déclarée dans la traversée. Le mouillage que nous occupions était trop exposé pour entreprendre ce travail.

Les naturels, qui étaient venus nous faire visite la veille au soir, revinrent le matin sur cinq ou six pirogues; mais ils arrivèrent lorsque nous étions déjà sous voile; ils nous suivirent une demi-heure sans pouvoir nous atteindre.

Trois d'entre eux arrivèrent le soir au moment où nous venions de mouiller; ils montaient deux pirogues qui n'auraient pu en porter un plus grand nombre, car elles étaient construites de la même manière que celles des Esquimaux : l'une avait deux trous pour s'y asseoir, et l'autre n'en avait qu'un. Chacun de ces Indiens tenait un bâton d'environ trois pieds de longueur, auquel étaient attachées de grosses plumes ou des ailes entières d'oiseaux; ils tournèrent souvent ces bâtons vers nous, et, selon ce que nous conjecturâmes, dans la vue de nous annoncer leurs dispositions pacifiques.

« Plusieurs autres, déterminés par l'accueil que nous fîmes à ceux-ci, vinrent nous voir le lendemain sur de grandes et de petites pirogues; ils se hasardèrent à monter à bord, mais après que quelques-uns de nos gens furent entrés dans leurs em-

barcations. Parmi ceux qui arrivèrent sur *la Résolution*, je distinguai un homme d'un moyen âge qui avait une physionomie intéressante, et que je reconnus ensuite pour le chef. Des peaux de loutre de mer composaient son vêtement, et un bonnet orné de grains de verroterie bleu de ciel, de la dimension d'un gros pois, et pareil à ceux que portent les habitans de l'entrée de Noutka, couvrait sa tête; il paraissait attacher beaucoup plus de prix à ces grains de verre qu'à nos grains de verre blanc. Ces sauvages estimaient d'ailleurs les grains de verre de quelque espèce qu'ils fussent, et pour en avoir, ils s'empressèrent de nous donner en échange tout ce qu'ils possédaient, même leurs belles peaux de loutre de mer. Je dois observer qu'ils mirent plus de valeur à ces fourrures qu'aux autres; mais que ce fut après que nos gens eurent montré plus d'empressement pour s'en procurer; et même que depuis cette époque ils aimèrent mieux nous céder des habits de peaux de loutre de mer que des habits de peaux de chat sauvage ou de martre : la même chose était arrivée à Noutka.

« Ils désiraient aussi du fer; mais ils en voulaient des morceaux au moins de huit à dix pouces de longueur, et de trois ou quatre doigts de largeur, rejetant absolument les petits morceaux; cet article étant devenu rare dans nos deux vaisseaux, ils n'en obtinrent de nous qu'une quantité peu considérable. Les pointes de quelques-unes de leurs piques

ou lances étaient de ce métal; d'autres étaient de cuivre : un petit nombre d'os, matière dont les pointes de leurs dards, de leurs traits, etc. étaient faites. Je ne pus déterminer le chef à descendre sous le pont, et ni lui ni ses camarades ne demeurèrent long-temps à bord; mais tant que dura leur visite, il fallut les surveiller soigneusement, car ils montrèrent bientôt leurs dispositions pour le vol. Quand ils eurent passé trois ou quatre heures le long de *la Résolution*, ils nous quittèrent tous, et ils se rendirent à *la Découverte*; aucun d'eux n'y avait été jusqu'alors, si j'en excepte un homme qui en arriva au moment où ils s'éloignaient de nous, et qui les y ramena. Je pensai qu'il avait remarqué sur le vaisseau des choses qu'il savait être plus du goût de ses compatriotes que ce qu'il avait aperçu sur *la Résolution* : je me trompais, ainsi qu'on le verra bientôt.

« Dès qu'ils furent partis, un de mes canots alla sonder le fond de la baie. Comme le vent était modéré, je songeais à abattre *la Résolution* sur le rivage, si je venais à bout de trouver un endroit propre à arrêter notre voie d'eau. Les Indiens ne tardèrent pas à s'éloigner de *la Découverte*, et au lieu de revenir près de nous, ils marchèrent vers le canot occupé à prendre des sondes. L'officier qui le commandait, observant leur manœuvre, revint à bord; il fut suivi de toutes les pirogues. Le détachement fut à peine rentré sur *la Résolution*, que

quelques-uns des Américains sautèrent dans le canot, malgré les deux hommes de garde que nous y avions laissés. Les uns présentèrent leurs piques à nos deux sentinelles, d'autres s'emparèrent de l'amarre qui attachait le canot à *la Résolution*, et le reste entreprit de l'emmener à la remorque. Mais ils le relâchèrent dès qu'ils nous virent disposés à le défendre par la force : ils en sortirent pour remonter sur leur embarcation. Ils nous firent signe de mettre bas les armes, et ils semblaient aussi tranquilles que s'ils n'avaient rien fait de mal. Ils avaient formé sur *la Découverte* une autre entreprise, peut-être encore plus audacieuse. L'homme qui était venu près de nous, et qui avait mené ses compatriotes vers l'autre vaisseau, avait examiné toutes les écoutilles de *la Découverte*, et n'apercevant que l'officier de garde et un ou deux matelots, il crut sans doute qu'à l'aide de ses camarades il pourrait aisément piller ce vaisseau. Ce projet lui parut d'autant plus facile, que *la Résolution* se trouvait à quelque distance : c'est sûrement dans cette intention qu'ils s'y rendirent tous. Plusieurs d'entre eux montèrent à bord sans aucune cérémonie ; ils tirèrent leurs couteaux ; ils firent signe à l'officier et à l'un des matelots qui étaient sur le pont de se tenir à l'écart, et ils promenèrent leurs regards de côté et d'autre, afin de voler ce qui leur conviendrait. Ils s'emparèrent d'abord du gouvernail d'un des canots, et ils le jetèrent à ceux d'entre eux qui se

tenaient dans les pirogues. Ils n'avaient pas eu le temps de découvrir un autre objet qui plût à leur fantaisie, lorsque l'équipage de *la Découverte* prit l'alarme et se montra armé de coutelas. A cet aspect, les voleurs se retirèrent dans leurs embarcations avec autant d'assurance et de sang-froid qu'ils avaient abandonné le canot de *la Résolution*. Selon l'observation du capitaine Clerke, ils racontèrent à ceux qui n'avaient pas été à bord de combien les couteaux du vaisseau étaient plus longs que les leurs. Mon canot prenait des sondes sur ces entrefaites; ils l'aperçurent, et, ainsi que je l'ai déjà dit, ils l'abordèrent après avoir vu échouer leur projet contre *la Découverte*. Je suis persuadé que s'ils vinrent nous voir de si grand matin, c'est qu'ils comptaient nous trouver endormis, et nous voler à leur aise.

« Ne peut-on pas conclure raisonnablement qu'ils ne connaissaient point les armes à feu? S'ils avaient eu la moindre idée de ces instrumens meurtriers, ils n'auraient pas essayé d'enlever un de mes canots à la portée de mon artillerie, et à la face de cent hommes; car la plupart de mes matelots les regardaient. Nous souffrîmes leur audace et leur insolence, et j'ai la satisfaction de dire que nous les avons laissés, sur ce point, dans l'ignorance où nous les avons trouvés. Ils ne nous ont jamais vus tirer que des oiseaux.

« Voulant mouiller ici, lorsqu'on sortit l'ancre

du canot, l'un des matelots qui n'eut pas assez d'adresse, ou qui manqua d'expérience, fut entraîné à la mer par la corde de la bouée, et il alla au fond avec elle. Il est remarquable, dans cet instant critique, qu'il eut la présence d'esprit de se dégager lui-même, et de revenir à la surface de l'eau, où il fut repris, ayant une de ses jambes fracturée d'une manière dangereuse.

« Je quittai ce port le 18, mais après y avoir achevé les réparations qu'exigeaient mes vaisseaux.

« Je lui donnai le nom de *Prince William's sound* (*port du prince Guillaume*). Si je juge de ce port ou de cette baie par ce que nous en avons vu, il occupe au moins un degré et demi de latitude et deux de longitude, sans parler des bras ou des branches dont nous ne connaissons pas l'étendue: néanmoins, autant que nous avons pu les examiner, elles ne nous ont laissé aucun motif fondé de croire à la possibilité d'un passage par mer à travers le continent de l'Amérique.

« Les naturels qui vinrent nous faire plusieurs visites n'étaient pas communément au-dessus de la taille ordinaire, et plusieurs étaient même au-dessous. Ils avaient les épaules carrées, la poitrine large, le cou gros et court, la face large et aplatie; la partie la plus disproportionnée de leur corps paraissait être leur tête, qui était fort grosse. Quoique leurs yeux ne fussent pas petits, ils ne semblaient pas assez gros pour leur visage; leur

nez était plein, arrondi, crochu et retroussé à l'extrémité; ils avaient les dents larges, blanches, égales et bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses et forts, et en général peu ou point de barbe; les poils de ceux qui en avaient autour des lèvres étaient roides ou hérissés, et souvent de couleur brune: plusieurs vieillards avaient de larges barbes épaisses, mais lisses.

« Quoiqu'ils se ressemblent en général par la stature, les proportions du corps et la grosseur de la tête, leurs traits offrent de grandes différences; mais il en est très-peu qu'on puisse trouver jolis: au reste, leur physionomie annonce ordinairement beaucoup de vivacité, de bonhomie et de franchise; plusieurs avaient cependant l'air chagrin et réservé. Quelques femmes ont le visage agréable, et un assez grand nombre se distinguent des hommes par leurs traits, qui sont plus délicats; mais ce sont principalement les plus jeunes, ou de celles qui sont d'un âge moyen. Les femmes et les enfans ont le teint blanc, mais sans aucune teinte de rouge. La peau de quelques-uns des hommes que nous vîmes nus était brunâtre ou basanée, ce qu'on ne peut guère attribuer à la peinture, car ils ne se peignent pas le corps.

« Les hommes, les femmes et les enfans s'habillent de la même manière. Leur vêtement ordinaire est une espèce de souquenille, ou plutôt de robe, qui, en général, tombe jusqu'à la cheville

du pied, et quelquefois jusqu'au genou seulement. Elle offre dans la partie supérieure un trou de la grandeur précisément nécessaire pour laisser passer la tête; elle a des manches qui descendent jusqu'aux poignets. Ces robes sont composées de fourrures de divers animaux; les plus communes sont celles de loutre de mer, de renard gris, de raton et de martre; ils emploient aussi beaucoup la peau du phoque, et en général, ils portent toutes ces fourrures le poil en dehors. Quelques-uns ont des robes en peaux d'oiseaux, dont il ne reste que le duvet; ils collent aussi ce duvet sur d'autres substances. Nous vîmes deux ou trois habits de poil, pareils à ceux des habitans de Noutka. Les coutures sont ornées en général de glands ou de franges, de bandes de cuir étroites, tirées des mêmes peaux. Un petit nombre portent une espèce de chaperon ou de collet; quelques-uns ont un capuchon, mais ils ont plus souvent des bonnets : tel est leur vêtement complet lorsque le temps est beau. Quand il pleut, ils mettent par-dessus la première robe une autre, faite de boyaux de baleine, ou d'un autre gros animal; celle-ci serre le cou; les manches descendent jusqu'aux poignets, autour desquels elles sont attachées avec une corde; et lorsqu'ils sont assis dans leurs canots, ses pans sont relevés par-dessus le trou dans lequel ils sont placés, en sorte que l'eau n'y peut entrer : elle garantit en même temps de la pluie la partie supérieure de leur corps, car

elle est aussi impénétrable à l'eau qu'une vessie. Il faut la tenir toujours humide ou mouillée, sans quoi elle a de la disposition à éclater ou à se rompre. Elle est, ainsi que la robe ordinaire, composée de peaux, et elle ressemble beaucoup au vêtement des Groenlandais, tel qu'il est décrit par Crantz.

« En général, ils ne se couvrent ni les jambes ni les pieds; cependant quelques-uns portent des espèces de bas de peaux qui remontent jusqu'à mi-cuisse, et il est rare d'en trouver un qui n'ait pas des mitaines de pates d'ours. Ceux qui portaient quelque chose sur leur tête ressemblaient à cet égard aux habitans de Noutka : leurs bonnets de paille ou de bois étaient en forme de cône tronqué, et ressemblaient à une tête de phoque peinte.

« Les hommes coupent ordinairement leurs cheveux autour du cou et du front; les femmes les laissent dans toute leur longueur : la plupart les disposent en touffe sur le sommet de la tête, et un petit nombre les nouent comme nous par-derrière. Les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous, dans le bord supérieur et dans le bord inférieur; ils y suspendent des paquets de ces coquilles tubuleuses dont les habitans de Noutka se servent pour le même usage. La cloison du nez est trouée aussi; ils y placent fréquemment des tuyaux de plumes, ou des ornemens un peu courbes, tirés des coquillages cités plus haut, enfilés à un cordon

roide de trois ou quatre pouces de longueur, ce qui leur donne une mine vraiment grotesque; quelques individus des deux sexes ont une parure encore plus extraordinaire et plus hideuse. Leur lèvre inférieure est fendue ou coupée parallèlement à la bouche, un peu au-dessous de la partie renflée : cette incision, qu'on fait aux enfans à l'époque où ils tètent encore, a souvent plus de deux pouces de longueur, et par sa contraction naturelle, lorsque la plaie est fraîche, ou par une répétition de quelques mouvemens particuliers, elle prend la forme des lèvres, et elle devient assez considérable pour que la langue traverse. Telle était celle du premier individu que vit un de nos matelots : il s'écria que les sauvages avaient deux bouches, et on l'eût pu croire en effet : ils attachent dans cette bouche artificielle un ornement plat et étroit, tiré principalement d'un coquillage solide ou d'un os découpé en petites portions étroites, semblables à de petites dents qui descendent presque jusqu'à la base ou la partie la plus épaisse, et qui ont à chaque extrémité une saillie par où elles se soutiennent : la partie découpée en dents est la seule qui se voie. D'autres ont seulement la lèvre inférieure percée de différens trous; ils y mettent alors des coquillages en forme de clous, dont les pointes se montrent en dehors, et dont les têtes paraissent en dedans de la lèvre, comme une autre

rangée de dents placées immédiatement au-dessous de la mâchoire inférieure.

« Tels sont les ornemens fabriqués dans le pays : mais nous trouvâmes dans ce lieu beaucoup de grains de verroterie manufacturés en Europe, la plupart d'un bleu pâle : ils les suspendent à leurs oreilles autour de leurs bonnets, ou au trou qu'offre chacune des pointes du bijou qui décore leurs lèvres. A ce premier pendant ils en attachent quelquefois d'autres, et il n'est pas rare de voir cette garniture tomber jusqu'au bas du menton : dans ce dernier cas, ils ne peuvent faire disparaître si aisément leur parure des lèvres ; car quant à celle qu'ils emploient ordinairement, ils la jettent en dehors avec la langue, ou bien ils la prennent dans leur bouche, selon qu'ils en ont la fantaisie. Ils portent des bracelets de coquillages d'une forme cylindrique, ou de grains composés d'une substance qui ressemble au succin. Plusieurs colifichets, qu'ils placent à leurs oreilles et à leur nez, sont aussi de succin. En général, ils aiment si fort la parure, qu'ils mettent toutes sortes de choses dans leurs lèvres trouées : nous vîmes un de ces sauvages qui y portait deux de nos clous de fer, qui se projetaient en saillie, et un second qui s'efforça d'y faire entrer un gros bouton de cuivre.

« Les hommes enduisent souvent leur visage d'un rouge éclatant et d'une couleur noire, quelquefois d'une couleur bleue ou d'une autre qui a

la teinte du plomb; mais ils n'y tracent pas de figures régulières. Les femmes essaient à quelques égards de les imiter en se barbouillant le menton d'une substance noire qui se termine en pointe sur chaque joue, mode assez semblable à celle qui, au rapport de Crantz, est très-répandue parmi les femmes du Groenland. Ils ne se peignent point le corps; ce qu'il faut peut-être attribuer à la disette des matières propres à cet usage, car les couleurs qu'ils apportèrent à notre marché, dans des vessies, étaient en petite quantité. Au reste, je n'ai jamais vu de sauvages qui se donnent plus de peine que ceux-ci pour orner ou plutôt pour défigurer leur personne.

« Ils ont deux espèces de canots : l'un grand et ouvert, et l'autre couvert et petit. J'ai déjà dit que nous comptâmes vingt femmes et un homme, outre les enfans, dans une de leurs grandes pirogues. J'examinai attentivement cette embarcation, et après l'avoir comparée à la description que donne Crantz de la grande pirogue, ou de la pirogue des femmes du Groenland, j'ai reconnu qu'elles sont construites l'une et l'autre de la même manière, que les diverses parties se correspondent, que toute la différence consiste dans la forme de l'avant et de l'arrière, et en particulier de l'arrière, qui ressemble un peu à la tête d'une baleine. La charpente est composée de morceaux de bois minces, pardessus lesquels on étend des peaux de phoques,

ou d'autres grands animaux qui forment le bordage. Je jugeai aussi que les petits canots sont à peu près de la même forme et de la même matière que ceux des Groenlandais et des Esquimaux : quelques-uns de ceux-ci, comme je l'ai déjà observé, portent deux hommes; ils sont plus larges, en proportion de leur longueur, que les pirogues des Esquimaux; et l'avant, qui se recourbe, ressemble un peu au manche d'un violon.

« Les armes et les instrumens de pêche et de chasse sont les mêmes que ceux des Esquimaux et des Groenlandais : il est donc inutile d'entrer dans des détails à ce sujet, puisque Crantz les a décrits avec beaucoup d'exactitude. Il a parlé de tous ceux que j'ai vus, et chacun de ceux dont il a fait mention se trouve chez les habitans de la baie du Prince Guillaume. Une espèce de corset ou de cotte de mailles, composé de lattes légères, jointes ensemble par des nerfs d'animaux, forme leur armure défensive; elle est extrêmement flexible, mais en même temps si serrée, que les dards et les traits ne peuvent la pénétrer; elle ne couvre que la poitrine, l'estomac et le ventre, et je pourrais la comparer à nos corps de femme.

« Aucun de ces hommes ne résidait dans la baie où nous mouillâmes, ni dans les endroits où débarquèrent les diverses personnes de nos équipages, et nous n'aperçûmes pas une seule de leurs habitations : je n'avais pas le temps de faire une

course pour acquérir des connaissances sur cet objet. Parmi les meubles domestiques qu'ils apportèrent dans leurs pirogues, nous remarquâmes des plats de bois, creux, d'une forme ronde et ovale, et d'autres cylindriques et beaucoup plus profonds. Les côtés étaient d'une seule pièce, et revêtus de lanières de cuir; de petites chevilles de bois les attachaient au fond. Nous en aperçûmes de plus petits, et d'une forme plus élégante, qui ressemblaient un peu à nos beurrières ovales; ceux-ci, plus creux d'ailleurs, n'avaient pas de manches; ils étaient d'un seul morceau de bois, ou d'une substance de la nature de la corne, et quelquefois proprement sculptés. Nous vîmes aussi une grande quantité de petits sacs carrés, composés des mêmes boyaux que la robe dont ils se couvrent lorsque le temps est mauvais, et semés de petites plumes rouges: ils renfermaient de très-beaux nerfs, et des paquets de petites cordes tressées d'une manière ingénieuse. Ils nous apportèrent en outre beaucoup de paniers marquetés, d'un tissu si serré, qu'ils pouvaient contenir de l'eau; des modèles en bois de leurs canots; un grand nombre de petites images de quatre ou cinq pouces de longueur, de bois ou rembourrées, couvertes d'un morceau de fourrure, et ornées de petites plumes, avec une tête garnie de cheveux. Je ne puis dire si c'étaient des jouets d'enfans, ou si elles représentaient leurs amis morts, et si la superstition en tire quelque parti.

Ils ont beaucoup d'instrumens composés de deux ou trois cerceaux ou de pièces de bois concentriques, lesquels offrent au milieu deux barres en croix, par où on les empoigne : ces barres portent des coquillages suspendus à des fils qui servent de grelots, et qui font beaucoup de bruit lorsqu'on les secoue : ils semblent leur tenir lieu du grelot des habitans de Noutka, et peut-être qu'on emploie l'un et l'autre dans les mêmes occasions. (1)

« J'ignore avec quels outils ils travaillent leurs meubles de bois, les charpentes de leurs canots et leurs autres ouvrages ; le seul que nous ayons vu parmi eux était une hache de pierre à peu près de la forme de celle de Taïti et de toutes les îles du grand Océan. Ils ont un grand nombre de couteaux de fer : quelques-uns sont courbés ; il y en a de très-petits, montés sur des manches assez longs, et dont le tranchant est un peu concave, comme quelques-uns des instrumens de nos cordonniers. Nous aperçûmes aussi des couteaux d'une seconde espèce, qui ont quelquefois deux pieds de longueur, une ligne proéminente au milieu, et presque la forme d'une dague : ils les portent dans des gaînes de peau suspendues autour de leur cou par une lanière cachée sous leur robe ; ils ne se servent pro-

(1) Le grelot en forme de boule trouvé à peu de distance de cette rade par Steller, qui accompagna Behring en 1741, paraît être destiné au même usage. *Voyez* Muller, page 266.

bablement de ceux-ci que comme d'une arme meurtrière. Au reste, chacun de leurs ouvrages est achevé comme s'ils avaient un assortiment complet de nos outils; et les coutures et les tresses qu'ils font avec leurs nerfs, les marqueteries qu'offrent leurs petits sacs, peuvent être comparées à ce qu'on trouve en ce genre de plus parfait en Europe. En un mot, si on réfléchit à l'état de grossièreté et de barbarie dans lequel vivent d'ailleurs ces sauvages, à la rigueur de leur climat, aux neiges dont leur pays est toujours couvert, et aux misérables outils qu'ils emploient, on jugera qu'aucune nation ne peut être mise au-dessus d'eux pour l'esprit d'invention et d'adresse de ces ouvrages mécaniques.

« Nous ne leur avons vu manger que du poisson sec et de la chair grillée ou rôtie. Nous achetâmes de cette chair; elle nous parut être de l'ours, mais elle avait un goût de poisson. Ils se nourrissent aussi de la racine d'une grande fougère qu'ils font cuire au four, ou qu'ils apprêtent d'une autre manière. Plusieurs de nos gens les virent encore manger volontiers d'une substance que nous avons jugée être la partie intérieure de l'écorce du pin. Leurs canots étaient remplis de vases de bois contenant de la neige qu'ils avalaient avec avidité; peut-être qu'il serait plus pénible pour eux de transporter de l'eau dans ces vases ouverts. Leur manière de manger est très-propre; ils avaient grand soin d'enlever les ordures qui adhéraient aux choses dont

ils voulaient se nourrir ; et, quoiqu'ils mangent quelquefois la graisse crue de certains animaux de mer, ils la partagent en bouchées avec leurs petits couteaux. Ils sont très-propres sur leur personne : leur corps n'offre ni graisse, ni saleté ; les vases de bois dans lesquels ils semblent mettre leurs alimens, étaient en bon état, ainsi que leurs canots, où tout avait l'air net et bien rangé.

« Il paraît d'abord difficile d'apprendre leur idiome : cette difficulté ne vient pas de ce que leurs mots ou leurs sons se trouvent peu distincts ou confus, mais de ce que les termes et les sons qu'ils emploient ont différentes significations ; car ils semblaient faire souvent usage du même mot, en lui donnant des acceptions très-diverses. Au reste, si nous avions fait un plus long séjour parmi eux, nous aurions peut-être reconnu que c'était une méprise de notre part.

« Quant aux animaux de cette partie du continent de l'Amérique, je dois observer, comme pour ceux de Noutka, que nous ne les connaissons que d'après les pelleteries apportées par les sauvages à notre marché. Ils nous vendirent surtout des peaux de phoques, un petit nombre de renards, des chats blanchâtres ou des lynx, des martres communes et des martres d'une autre espèce, de petites hermines, des ours, des ratons, des loutres de mer. Il y avait plus de martres, de ratons et de loutres que d'autres peaux : celles-ci composent en effet

le vêtement ordinaire des naturels; mais celles du premier de ces quadrupèdes, qui, en général, étaient d'un brun beaucoup plus clair que celles de Noutka, surpassaient extrêmement le reste en finesse. Les loutres et les martres étaient bien plus abondantes qu'à Noutka, mais moins fines et moins épaisses, quoique plus grandes; elles avaient presque toutes ce noir lustré qui est sans doute la couleur dont on fait le plus de cas. Les peaux d'ours et de phoques se trouvèrent assez communes : les dernières étaient blanches en général et agréablement tachetées de noir, ou quelquefois toutes blanches; la plupart de celles d'ours étaient brunes ou couleur de suie.

« Nous avions vu chacun de ces animaux à Noutka; mais nous en aperçûmes de particuliers à la baie dont je parle; tel est l'ours blanc. Les naturels nous apportèrent plusieurs morceaux de sa peau, et même des peaux entières de jeunes ours, d'après lesquelles nous ne pûmes déterminer leur grandeur ou pleine croissance. Nous y trouvâmes aussi le glouton, qui avait des couleurs très-brillantes; une espèce d'hermine plus grande que l'hermine ordinaire; c'est la même que celle de Noutka : elle est tachetée de brun, et elle n'a guère de noir que sur la queue. Nous achetâmes aussi la peau de la tête d'un grand animal, dont nous ne pûmes reconnaître précisément l'espèce; nous jugeâmes cependant, sur la couleur, la longueur

et la qualité des poils, sur le peu de ressemblance qu'elle avait avec celle d'aucun quadrupède terrestre, que ce pouvait être le mâle du grand ours de mer. L'une des plus belles peaux qui semblent particulières à cet endroit, car jusqu'ici nous n'en avions pas remarqué de pareilles, est celle d'un petit animal d'environ dix pouces de longueur, qui a le dessus du dos brun ou couleur de rouille, avec une multitude de taches d'un blanc sale et les flancs d'un cendré bleuâtre, parsemé aussi de taches dont je viens de parler : la queue n'excède pas le tiers de la longueur du corps, et elle est couverte sur les bords de poils blanchâtres. La grande quantité de peaux annonce que les espèces des animaux que je viens d'indiquer sont très-répandues. Il faut observer que nous ne vîmes ni des peaux de rennes ni des peaux de daims.

Les oiseaux que nous trouvâmes en ce lieu furent l'aigle à tête blanche, le nigaud, le grand martin-pêcheur, et l'oiseau mouche qui voltigeait fréquemment autour du vaisseau pendant que nous étions à l'ancre : il ne reste probablement pas ici pendant l'hiver, qui doit être fort rude. Les oiseaux aquatiques étaient les oies, les canards, les pingouins, les macareux, et d'autres en grand nombre.

Nous pêchâmes des morues et des fletans; les naturels nous en vendirent une très-grande quantité. Les rochers étaient presque entièrement dénués de coquillages. On aperçut quelques crabes.

« Nous ne vîmes de métaux que du cuivre et du fer : l'un et l'autre, mais surtout le dernier, étaient en si grande abondance, qu'ils formaient les pointes de la plupart des traits et des lances. Les habitans se peignent avec une ocre rouge qui est très-cassante et onctueuse, ou avec un minerai de fer dont la couleur approche de celle du cinabre, avec un fard bleu et brillant dont nous ne pûmes nous procurer des échantillons, et du plomb noir. Chacune de ces substances paraît être rare; car les naturels en apportèrent une petite quantité de la première et de la dernière, et ils semblaient la conserver soigneusement.

« Peu de végétaux frappèrent nos regards; on ne voit guère dans les bois que le pin du Canada et le sapin spruce : quelques-uns étaient assez gros.

« Ces sauvages doivent avoir reçu d'une nation civilisée les grains de verroterie et le fer que nous trouvâmes parmi eux. Les observations rapportées plus haut prouvent qu'ils n'avaient jamais communiqué directement avec des Européens; il ne reste plus qu'à déterminer d'où leur venaient ces ouvrages de nos manufactures. Il paraît qu'ils les ont reçus par la baie d'Hudson, ou de nos établissemens sur les lacs du Canada, par l'entremise des tribus établies dans l'intérieur des terres. A moins qu'on ne suppose, ce qui n'est pas aussi vraisemblable, que les navires russes qui partent du Kamtchatka ont déjà étendu leur commerce jusqu'ici, ou du moins

que les habitans des îles des Renards, les plus orientales, communiquent le long de la côte avec ceux de la baie du Prince Guillaume.

« Quant au cuivre, il semble que les sauvages se le procurent eux-mêmes, ou du moins il passe par peu de mains avant de leur arriver; car lorsqu'ils nous demandaient quelque chose en échange de leurs richesses, ils avaient coutume de nous faire entendre qu'ils possédaient une assez grande quantité de ce métal, et qu'ils n'en voulaient pas davantage.

« En supposant qu'ils ont reçu de la côte orientale du Nouveau-Monde des ouvrages de nos manufactures d'Europe, par l'entremise des peuplades établies dans l'intérieur du pays, il est assez singulier toutefois qu'ils n'aient jamais donné en échange des peaux de leurs loutres de mer; car s'ils en avaient donné, on aurait dû en voir, à une époque quelconque, aux environs de la baie d'Hudson, et je ne sache pas qu'on y en ait vu. Pour répondre à cette question difficile, il convient de considérer l'éloignement où se trouve la baie du Prince Guillaume de la baie d'Hudson; quoique cette distance n'empêche pas les marchandises européennes d'arriver si loin, parce que leur rareté leur donne un prix infini aux yeux des sauvages, elle peut empêcher les pelleteries, qui sont des choses communes, de se porter au-delà de deux ou trois différentes tribus : ces tribus intermédiaires

les emploient vraisemblablement à se vêtir, et elles en envoient, du côté de l'est jusqu'à l'endroit où l'on rencontre des négocians d'Europe, d'autres qu'elles estiment moins, parce qu'elles viennent des animaux de leur pays. »

Obligés de supprimer les reconnaissances nautiques et géographiques dont le capitaine Cook s'occupa durant toute sa navigation sur la côte d'Amérique, nous conduirons les lecteurs à la rivière de Cook, où les Anglais espérèrent d'abord qu'ils trouveraient le passage au nord : ils quittèrent cette rivière le 6 juin.

« Nous l'avons reconnue, dit Cook, jusqu'à 61° 30′ de latitude, et à 150° de longitude ouest, c'est-à-dire, jusqu'à plus de soixante-dix lieues de son entrée, sans rien voir qui indiquât sa source.

« Si la découverte de cette grande rivière (1), qui semble devoir le disputer à ceux des fleuves qui procurent la navigation la plus étendue dans l'intérieur des terres, devient utile au siècle présent ou aux âges futurs, il faudra moins regretter le temps qu'elle nous a coûté. Pour nous, qui avions en vue de plus grands objets, le délai qu'elle occasionna fut une perte essentielle : l'été s'avançait à grands pas ; nous ne savions pas combien de che-

---

(1) Le capitaine Cook ayant laissé en blanc, dans son manuscrit, le nom de cette rivière, milord Sandwich a recommandé avec raison de l'appeler la *Rivière de Cook*.

min nous aurions à faire au sud pour suivre la direction de la côte, et nous étions alors convaincus que le continent de l'Amérique septentrionale se prolonge à l'ouest beaucoup plus loin que ne semblaient l'indiquer les cartes modernes les plus estimées. Toutes ces circonstances diminuaient la probabilité de l'existence d'un passage dans la baie de Baffin ou dans la baie d'Hudson, ou prouvaient du moins qu'il était d'une longueur plus considérable. J'eus cependant du plaisir à songer que, si je n'avais pas examiné en détail cette vaste entrée, les écrivains qui font de la géographie dans leur cabinet, auraient établi, comme une vérité, qu'elle communique au septentrion avec la mer du Nord, ou à l'est avec la baie de Baffin ou celle d'Hudson, et qu'on l'aurait peut-être un jour marquée sur les cartes avec plus de précision, et des indices plus sûrs que les détroits de Fuca et de Fonté qui sont invisibles, parce qu'ils sont imaginaires.

« L'après-midi, je renvoyai M. King avec deux canots armés; je lui ordonnai de débarquer à la pointe septentrionale des terrains bas qui se trouvent au côté sud-est de la rivière; d'y arborer notre pavillon, d'y prendre possession de la rivière et du pays, au nom du roi; d'y enterrer une bouteille contenant quelques pièces de monnaie d'Angleterre frappées en 1772, et un papier où seraient écrits les noms de nos vaisseaux et l'époque de notre découverte.

« M. King me dit, à son retour, qu'au moment où il approcha de la côte, vingt naturels du pays se montrèrent en étendant les bras, vraisemblablement afin d'annoncer leurs dispositions pacifiques; et de prouver qu'ils étaient sans armes. Ils parurent très-alarmés de voir des fusils entre les mains de ses gens, et ils l'engagèrent par les signes les plus expressifs à quitter cette arme. M. King y ayant consenti, il put, ainsi que ses camarades, marcher vers les indigènes, qui étaient d'un caractère gai et sociable. Ils avaient quelques morceaux de saumon frais et plusieurs chiens. M. Law, chirurgien de *la Découverte*, qui acheta un de ces animaux, le mena au rivage, et le tua d'un coup de fusil à la vue des naturels. Cet effet sembla les surprendre beaucoup, et comme s'ils ne s'étaient pas crus en sûreté avec des hommes si redoutables, ils s'en allèrent; mais on découvrit bientôt leurs piques et d'autres armes cachées près d'eux dans les buissons. M. King m'informa d'ailleurs que le terrain était marécageux, et le sol maigre, léger et noir; qu'il produisait un petit nombre d'arbres et d'arbrisseaux, tels que des pins, des aunes, des bouleaux et des saules, des rosiers et des groseillers, et une herbe très-petite; mais il n'aperçut pas une seule plante en fleur.

« Plusieurs grandes pirogues et quelques petites arrivèrent au moment de notre appareillage; les hommes qui les montaient nous vendirent d'abord

des pelleteries : ils nous vendirent ensuite leurs habits, et ils se dépouillèrent de manière que la plupart furent complétement nus. Ils nous apportèrent entre autres choses un assez grand nombre de peaux de lapins blancs, de très-belles peaux de renards rougeâtres, et seulement deux ou trois de loutres : ils nous fournirent aussi du saumon et des fletans ; ils donnèrent au fer la préférence sur tout ce que nous leur offrîmes d'ailleurs. Les ornemens des lèvres ne nous parurent pas si communs parmi eux qu'à la baie du Prince Guillaume ; mais la cloison de leur nez était plus chargée de parures, et en général ces parures du nez étaient beaucoup plus longues. Ils avaient encore une plus grande quantité de broderies blanches et rouges sur quelques parties de leurs vêtemens et sur quelques-uns de leurs ouvrages, tels que leurs carquois et les étuis de leurs couteaux.

« Il faut observer que tous les naturels que nous rencontrâmes dans cette rivière nous semblèrent être de la même nation que ceux qui habitent la baie du Prince Guillaume ; que les rapports étaient on ne peut pas plus frappans ; mais que, relativement à l'idiome et à la figure, ils différaient essentiellement de ceux de Noutka : leur langue est plus gutturale ; ainsi qu'à la baie du Prince Guillaume, leurs articulations sont fortes et distinctes, et les mots qu'ils prononcent avec force et distinctement paraissent être des phrases.

« Ils possèdent du fer, ils ont des couteaux de ce métal, et les pointes de leurs piques en sont aussi. Leurs piques ressemblent à nos hallebardes; les pointes sont quelquefois de cuivre; la longueur de leurs couteaux, qu'ils placent dans des gaînes, est considérable. Ces couteaux et un petit nombre de grains de verre étaient les seules choses de fabriques étrangères. J'ai déjà exposé mes conjectures sur le lieu d'où ils tirent ces objets; mais s'il paraît probable qu'ils les reçoivent de ceux de leurs voisins avec lesquels les Russes peuvent avoir établi un commerce, je ne craindrai pas de dire que les Russes n'ont jamais été parmi eux; car s'ils étaient connus des Russes, il y a lieu de croire que nous ne les aurions pas trouvés vêtus de fourrures aussi précieuses que celles de la loutre de mer.

« Il est sûr qu'on peut établir un commerce de pelleteries très-avantageux avec les habitans de cette vaste côte; mais à moins qu'on ne trouve un passage au nord, elle paraît trop éloignée pour que la Grande-Bretagne en tire quelque parti. Il faut cependant observer que les loutres de mer donnent les peaux les plus précieuses, ou plutôt les seules précieuses que j'aie vues sur les côtes occidentales de l'Amérique; toutes les autres, et en particulier celles de renard et de martre, semblaient être d'une qualité inférieure. Il faut observer aussi que la plupart des peaux que nous achetâmes étaient taillées en vêtemens. Au reste, quelques-unes de

celles-ci se trouvaient en bon état; mais le reste était vieux et assez déguenillé, et dans toutes il y avait des poux. Ces pauvres gens n'employant leurs peaux qu'en habits, on ne peut supposer qu'ils se donnent la peine d'en apprêter une quantité plus considérable que celles dont ils ont besoin. Le désir de se procurer des vêtemens est peut-être la raison principale qui les détermine à tuer des quadrupèdes, car la mer et les rivières semblent les nourrir. Il est vraisemblable que tout ceci changerait, s'ils étaient une fois habitués à un commerce suivi. Cette communication augmenterait leurs besoins, en leur faisant connaître de nouveaux objets de luxe; afin d'avoir les moyens de les acheter, ils seraient plus assidus à se procurer des pelleteries dont ils s'apercevraient bientôt que le débit est assuré, et je suis persuadé qu'ils en auraient toujours une provision abondante. »

Le capitaine Cook arriva le 28 juin à l'île d'Ounalachka, après avoir reconnu fort exactement la portion de toute la partie de la côte de l'Amérique qu'il avait trouvée sur sa route, ainsi que les îles qui la bordent, et après avoir échappé au naufrage d'une manière presque miraculeuse.

« Le 19, tandis que nous étions vis-à-vis des îles Schoumagin, dit-il, *la Découverte*, éloignée de deux milles, tira trois coups de canon; elle mit en travers, et elle m'avertit par un signal qu'elle voulait me parler. Je fus très-alarmé, et le passage

du canal dans lequel nous étions ne m'ayant fait remarquer aucun danger apparent, je craignis qu'il ne fût arrivé quelque accident à ma conserve, qu'elle n'eût fait une voie d'eau, par exemple. Un canot que je lui envoyai revint bientôt avec le capitaine Clerke. Je sus que des naturels montant quatre pirogues étaient venus à l'arrière de son vaisseau après l'avoir suivi assez long-temps. L'un d'eux ôta son chapeau, fit la révérence, et plusieurs autres signes à la manière des Européens. On lui jeta une corde à laquelle il attacha une petite boîte, et quand il vit que l'équipage de *la Découverte* tenait la boîte, il prononça quelques mots qu'il accompagna de différens gestes, et il emmena les pirogues. Les gens du capitaine Clerke, n'ayant pas imaginé que la boîte contînt quelque chose, ne l'ouvrirent qu'après le départ des naturels, et encore ce fut par hasard; ils y trouvèrent un morceau de papier plié soigneusement, sur lequel il y avait de l'écriture; on supposa que cette écriture était en langue russe. Nous remarquâmes en tête une date de 1778, et le corps du billet indiquait l'année 1776. Il n'y avait à bord personne d'assez habile pour déchiffrer l'alphabet de l'écrivain; les chiffres arabes qu'offrait la lettre annonçaient assez que nous avions été précédés dans cette partie du monde par des hommes qui connaissaient les arts de l'Europe; et l'espoir de rencontrer bientôt des négocians russes ne pouvait manquer de nous faire

un grand plaisir; car nous étions réduits depuis long-temps à la société des sauvages du grand Océan et de l'Amérique septentrionale.

« Le capitaine Clerke crut d'abord que des Russes avaient fait naufrage ici, et que ces malheureux, voyant passer nos vaisseaux, avaient imaginé de nous écrire pour nous instruire de leur situation. Brûlant du désir de les soulager, il m'avait averti par un signal de l'attendre, et il venait conférer avec moi sur les moyens d'exécuter l'œuvre de bienfaisance qu'il méditait. Je ne pensai pas comme lui qu'il fût question de naufrage dans la lettre. Il me parut clair que, dans ce cas, les hommes abandonnés sur cette île auraient commencé par envoyer aux vaisseaux quelques-uns de leurs compagnons d'infortune, afin de se procurer plus sûrement des secours auxquels ils devaient mettre un si grand prix. Je jugeai que la lettre avait été écrite par un des négocians russes qui avaient abordé depuis peu sur cette terre, et qu'elle renfermait plutôt des informations pour ceux de ses compatriotes qui y viendraient ensuite; que les naturels du pays nous ayant aperçus, et nous supposant des Russes, s'étaient décidés à l'apporter dans l'espérance que nous nous arrêterions. Intimement convaincu que je ne me trompais pas, je ne m'arrêtai point pour éclaircir ce fait; mais je fis route à l'ouest le long de la côte couverte de neige: quelques montagnes en particulier, dont les sommets s'élançaient au-

dessus des nuages à une hauteur prodigieuse, en étaient revêtus. Nous remarquâmes que celle de ces montagnes qui gît le plus au sud-ouest a un volcan d'où il sortait sans cesse de grosses colonnes de fumée noire; elle gît à peu de distance de la côte, par 54° 58′ de latitude, et 164° 15′ de longitude ouest: elle est remarquable par sa figure qui présente un cône parfait : le volcan est à la cime; elle ne s'offrit guère sans nuages à nos yeux, non plus que le reste de ces montagnes. La base et le sommet se montraient nettement de temps à autre; alors un nuage étroit et quelquefois deux ou trois, placés l'un au-dessus de l'autre, enveloppaient le milieu d'une ceinture, qui, jointe à la colonne de fumée élancée perpendiculairement de la cime, et déployée par le vent en forme de queue d'une longueur immense, produisait un coup-d'œil très-pittoresque. Il faut observer qu'à la hauteur où parvenait la fumée de ce volcan, le vent prenait quelquefois une direction contraire à celle qu'il avait à la mer, même dans le temps où il soufflait pour nous avec force.

« Nous prîmes sur les côtes d'une île voisine environ cent fletans, dont quelques-uns pesaient plus de cent livres; les moindres en pesaient vingt. Ces rafraîchissemens nous arrivaient fort à propos. L'eau avait trente-cinq brasses de profondeur dans l'espace où nous pêchâmes, c'est-à-dire à trois ou quatre milles de la côte : une petite pirogue con-

duite par un homme arriva de la grande île près de nous. Lorsqu'il approcha de *la Résolution*, il ôta son chapeau, et il fit une révérence de la même manière que ceux qui étaient allés la veille le long du bord de *la Découverte*. D'après la lettre dont j'ai parlé plus haut, et d'après la politesse de ces insulaires, il était évident que les Russes entretenaient des communications et un commerce avec eux; mais nous en eûmes une nouvelle preuve : celui qui vint nous trouver ici portait des culottes de drap vert, et au-dessous de la robe de boyaux dont on se revêt dans le pays, une longue veste de drap noir. Il n'avait à vendre qu'une peau de renard gris, et des meubles ou des harpons de pêche : les pointes de ces harpons étaient d'os et proprement travaillées dans la longueur de plus d'un pied; elles étaient de l'épaisseur d'une canne ordinaire, et sculptées. Nous aperçûmes dans son canot une vessie remplie de quelque chose que nous prîmes pour de l'huile, car il l'ouvrit; et après avoir rempli sa bouche de ce qu'elle contenait, il la referma.

« Sa pirogue était de la même construction que celles que nous avions vues auparavant, mais plus petite. Il se servait de la pagaie à double pale; les naturels qui étaient allés le long du bord de *la Découverte* s'en servaient aussi. Il ressemblait exactement, par la taille et par les traits, aux habitans que nous avions vus dans la baie du Prince Guil-

laume et à la rivière de Cook; mais son corps n'offrait aucune peinture; sa lèvre était trouée dans une direction oblique, et sans ornement. Nous lui dîmes quelques-uns des mots que répétèrent souvent les Américains que nous avions quittés en dernier lieu; il ne parut pas les comprendre. On doit peut-être attribuer ceci à notre mauvaise prononciation plutôt qu'à son ignorance du dialecte.

« Le 28, tandis que nous étions à l'ancre, près d'Ounalachka, plusieurs naturels, dont chacun montait une pirogue, arrivèrent près de nous, et ils échangèrent contre du tabac un petit nombre d'instrumens de pêche. L'un d'eux, qui était très-jeune, renversa son canot au moment où il se trouvait le long du bord de l'un des nôtres. Nos gens le saisirent dans la mer; mais son embarcation, entraînée au gré des flots, fut recueillie par un autre insulaire qui la ramena à la côte. Cet accident obligea le jeune homme de venir sur mon bord; il descendit dans ma chambre dès l'instant où nous l'engageâmes à s'y rendre, et il ne montra ni répugnance ni malaise. Il portait une première robe de la forme d'une chemise, composée de larges boyaux d'un animal marin, vraisemblablement d'une baleine; et par-dessous, un vêtement de la même forme, de peaux d'oiseaux garnies de leurs plumes et cousues proprement. Le côté des plumes posait sur la chair. Il l'avait rac-

commodé ou rapetassé avec des morceaux d'étoffe de soie, et son chapeau était orné de deux ou trois espèces de grains de verre. Ses habits étant mouillés, je lui en donnai d'autres dont il se revêtit avec autant d'aisance que j'aurais pu le faire. Son maintien et celui de quelques autres de ses compatriotes nous firent croire qu'ils connaissaient les Européens et plusieurs de nos usages. Au reste, nos vaisseaux excitaient beaucoup leur curiosité, car ceux qui ne purent s'y rendre en pirogues s'assemblèrent sur les montagnes voisines pour regarder des bâtimens aussi extraordinaires.

« Un habitant de l'île m'apporta une seconde lettre pareille à celle qu'avait reçue le capitaine Clerke. Il me la présenta, mais elle se trouva écrite en russe, langue qu'aucun de nous n'entendait, comme je l'ai déjà observé. Si elle m'était inutile, elle pouvait servir à d'autres, et je la rendis au porteur, que je renvoyai avec des présens; il me fit plusieurs révérences profondes.

« Me promenant le lendemain le long de la côte, je rencontrai un groupe d'insulaires des deux sexes assis sur l'herbe; ils faisaient un repas composé de poissons crus, qu'ils semblaient manger avec autant de plaisir que nous mangeons un turbot servi dans la sauce la plus délicate. »

La nature de cet ouvrage ne permet pas d'indiquer la route et les découvertes du capitaine Cook depuis son départ de l'île d'Ounalachka, jusqu'au

moment où il fut arrêté par les glaces du nord. Nous sommes réduits à extraire du voyage quelques-uns des endroits les plus intéressans.

« Le 3 août, par 62° 34′ de latitude et 168° de longitude ouest, dit Cook, M. Anderson, mon chirurgien, attaqué de consomption depuis plus d'un an, mourut. C'était un jeune homme plein d'intelligence et d'esprit, et d'une société agréable; il savait bien son art, et il avait acquis beaucoup de connaissances en d'autres parties. Les lecteurs remarqueront sans doute combien il m'avait été utile dans le cours du voyage; et si la mort ne fût venue le frapper, le public, j'en suis sûr, aurait reçu de lui des mémoires sur l'histoire naturelle des pays où nous avons abordé, qui prouveraient d'une manière évidente combien il était digne des éloges que je lui donne ici. Peu de temps après qu'il eut rendu le dernier soupir, nous aperçûmes une terre dans l'ouest, à douze lieues; nous supposâmes que c'était une île; et je l'appelai *île Anderson*, afin de perpétuer la mémoire d'un homme que j'aimais et que j'estimais beaucoup. Le lendemain je fis venir M. Law, chirurgien de *la Découverte*, à bord de *la Résolution*, et je nommai chirurgien de *la Découverte* M. Samuel, premier aide de chirurgien de mon vaisseau. »

Cook mouilla le 5 entre le continent de l'Amérique et une île. Il débarqua sur cette île, qu'il a nommée *Sledge island* (île du Traîneau), et qui

gît par 64° 30′ de latitude, et 166° 3′ de longitude ouest; elle a environ quatre lieues de circonférence. La surface du terrain en général offre de grosses pierres éparses, qui sont en bien des endroits couvertes de mousse et de végétaux. Il y compta plus de vingt ou trente espèces différentes de ces végétaux; la plupart étaient en fleur. Mais il n'y aperçut ni arbrisseaux, ni arbres, non plus que sur le continent. Un petit terrain bas, près de la grève, où il débarqua, produisait une quantité considérable de pourpier sauvage, de pois, d'angélique, etc. Il en remplit le canot, et il fit mettre ces légumes dans la soupe. Il vit un renard, quelques pluviers et divers petits oiseaux; il rencontra des cabanes en ruine, construites en partie sous terre. Ainsi des hommes avaient été depuis peu sur cette île, et il est clair que les habitans de la côte voisine y viennent pour un objet quelconque; car il y avait un sentier battu d'une extrémité à l'autre. Il trouva, à peu de distance de la grève où il mit à terre, un traîneau. Il le jugea semblable à ceux qu'emploient les habitans du Kamtchatka, pour faire leurs transports sur la glace ou sur la neige. Il avait dix pieds de longueur et vingt pouces de large; il était garni de ridelles par le haut, et d'os par en bas : sa construction lui parut heureuse; ses diverses parties étaient jointes d'une manière très-soignée, les unes avec des chevilles de bois, et la plupart avec des courroies ou des lanières de baleine, ce qui le

persuada que c'était un ouvrage des naturels du pays. Il avait espéré pouvoir, de cette île, apercevoir la côte et la mer dans l'ouest; mais la brume était si épaisse de ce côté, que la vue ne s'étendait pas plus loin qu'étant à bord.

Ayant continué à faire route au nord, il se trouva le 9 par le travers d'un promontoire très-haut et très-escarpé, qu'il nomma *le Cap du prince de Galles* : c'est l'extrémité la plus occidentale des parties de l'Amérique connues jusqu'à présent. Ce cap gît par 65° 46′ de latitude, et 168° 15′ de longitude ouest; il porta ensuite à l'ouest du côté de l'Asie, et le 10 août il mouilla sur la côte des Tchoutskis.

« Au moment où nous entrâmes dans la baie que nous avions découverte la veille, dit Cook, nous aperçûmes sur la côte septentrionale un village et des habitans à qui la vue de nos vaisseaux parut inspirer du trouble et de la crainte. Nous distinguions nettement des gens qui marchaient vers l'intérieur du pays, avec des fardeaux sur leurs épaules. Je résolus de débarquer près de leurs habitations, et je me mis en effet en route avec trois canots armés et quelques-uns de nos officiers. Trente ou quarante hommes, qui portaient une hallebarde, un arc et des traits, étaient rangés en bataille sur un monticule près du village : à mesure que nous approchâmes, trois d'entre eux descendirent sur la grève; ils ôtèrent leurs bonnets, et ils nous firent

des révérences profondes. Nous répondîmes à leurs politesses; mais cet accueil de notre part ne leur inspira pas assez de confiance pour attendre que nous eussions débarqué, car ils se retirèrent au moment que nos canots touchèrent le rivage. Je les suivis seul, sans rien tenir à la main; je les déterminai, par mes signes et mes gestes, à s'arrêter, et à recevoir en présent quelques bagatelles. Ils me donnèrent en retour deux peaux de renard et deux dents de morse. J'ignore si les largesses commencèrent de mon côté ou du leur; il me parut qu'ils avaient apporté ces choses afin de me les offrir, et qu'ils me les auraient présentées quand même ils n'auraient rien reçu de moi.

« Je les jugeai très-craintifs et très-circonspects, et ils me prièrent par gestes de ne pas laisser avancer les gens de ma troupe : l'un d'entre eux, sur les épaules duquel je voulus mettre la main, tressaillit, et recula de plusieurs pas. Ils se retirèrent à mesure que j'approchai; ils étaient prêts à faire usage de leurs piques, et ceux qui se trouvaient sur le monticule se disposaient à les soutenir avec leurs traits. J'arrivai insensiblement au milieu d'eux, ainsi que deux ou trois de mes compagnons. Des grains de verroterie que je leur distribuai leur inspirèrent bientôt une sorte de confiance; ils ne s'alarmèrent plus lorsqu'ils virent que quelques autres de mes gens venaient nous joindre; et les échanges entre nous commencèrent peu à peu.

Nous leur donnâmes des couteaux, des grains de verroterie, du tabac, et ils nous donnèrent plusieurs de leurs vêtemens et un petit nombre de traits : mais rien de ce que nous leur offrîmes ne put les engager à nous céder une pique ou un arc. Ils eurent soin de les tenir toujours en arrêt; ils ne les quittèrent jamais, si j'en excepte quatre ou cinq hommes qui les déposèrent une fois pour nous régaler d'une danse et d'une chanson : ils ne manquèrent pas même alors de les placer de manière à pouvoir les reprendre dans un instant : ils désirèrent, pour leur sûreté, que nous nous tinssions assis.

« Leurs traits étaient armés d'os ou de pierres; très-peu était barbelés; quelques-uns avaient une pointe mousse arrondie. Je ne puis dire à quel usage ils emploient ces derniers, à moins qu'ils ne s'en servent pour tuer de petits animaux sans en gâter la fourrure. Leurs arcs ressemblaient à ceux que nous avions vus sur la côte d'Amérique, et à ceux qu'on trouve parmi les Esquimaux. Les piques et les hallebardes étaient de fer ou d'acier, et de fabrique européenne ou asiatique : on s'était donné beaucoup de peine pour les orner de sculptures et de pièces de rapport de laiton ou d'un métal blanc. Ceux qui se tenaient devant nous l'arc et les traits en arrêt, portaient leurs piques en bandoulière sur l'épaule droite; une lanière de cuir rouge formait la bandoulière; un carquois de cuir rempli de

flèches pendait sur leur épaule gauche. Quelques-uns de ces carquois nous parurent extrêmement jolis ; ils étaient de cuir rouge, et ils offraient une broderie élégante et d'autres ornemens.

« Plusieurs autres choses, et leurs vêtemens en particulier, annoncent un degré d'industrie bien supérieur à ce qu'on attend d'un peuple placé à une si haute latitude. Tous les sauvages que nous avions vus depuis notre arrivée sur la côte d'Amérique étaient d'une petite taille; ils avaient la face joufflue et arrondie, et les os des joues proéminens. Les habitans du pays où nous relâchions maintenant nous offraient des visages allongés; ils étaient robustes et bien faits; en un mot, ils paraissaient d'une race absolument différente. Nous n'aperçûmes ni enfans, ni vieillards, si j'en excepte un homme qui avait la tête chauve et était désarmé : les autres semblaient être des guerriers d'élite; ils se trouvaient au-dessous plutôt qu'au-dessus du moyen âge.

« Une marque noire, la seule de ce genre que je remarquai, traversait la figure du vieillard : ils avaient tous les oreilles percées, et quelques-uns y portaient des grains de verroterie : c'était à peu près leur unique parure, car ils n'en ont point à leurs lèvres. C'est un autre point dans lequel ils diffèrent des Américains que nous avions vus en dernier lieu.

« Leur habillement est composé d'un bonnet,

d'une veste longue, de culottes, d'une paire de bottes et d'une paire de gants : chacun de ces vêtemens est de cuir, de peaux de daim ou de chien, ou de phoque, extrêmement bien apprêtées, etc.; quelques-unes conservent leurs poils. Indépendamment des bonnets, qui sont très bien adaptés à la forme de la tête, et dont la plupart des naturels font usage, nous achetâmes des capuchons de peaux de chien, assez grands pour couvrir la tête et les épaules. Leur chevelure nous parut noire; mais elle était rasée ou coupée très près, et aucun d'eux ne portait de barbe. Dans le petit nombre d'objets qu'ils obtinrent de nous, les couteaux et le tabac furent ce qu'ils estimèrent le plus.

« Leurs habitations d'été diffèrent de leurs habitations d'hiver ; les dernières ressemblent exactement à une voûte dont le plancher est un peu au-dessous de la surface de la terre. L'une d'elles, que j'examinai, était de forme ovale d'environ vingt pieds de longueur, et à peu près douze d'élévation ; la charpente était de bois et de côtes de baleine disposées d'une manière judicieuse, et liées ensemble par des côtes plus petites ; sur cette charpente règne une première couverture d'une herbe forte et grossière, qui en porte une seconde de terre; en sorte qu'au dehors la maison ressemble à un petit tertre soutenu par une muraille de pierre de trois ou quatre pieds de hauteur, construite autour des deux côtés, et à une extrémité.

A l'autre extrémité, la terre est élevée en pente, de manière à pouvoir monter à l'entrée, qui n'est autre chose qu'un trou placé au sommet du toit. Le sol était planchéié; il y avait au-dessous une espèce de cellier dans lequel je n'aperçus que de l'eau. Je remarquai au bout de chacune des cabanes une chambre voûtée, que je pris pour un magasin. Ces magasins communiquaient à l'habitation par un passage obscur, et en dehors par une ouverture qui se trouve dans le toit, et qui est au niveau du terrain sur lequel on marche en plein air. On ne peut pas dire qu'ils sont absolument souterrains, car une des extrémités touchait au bord de la colline le long de laquelle ils sont rangés; et elle était construite en pierre. Le dessus était surmonté d'une espèce de guérite de sentinelle ou de tour, composée d'ossemens d'un gros poisson.

« Les cabanes d'été sont circulaires et assez grandes; elles forment une pointe au sommet : des perches légères et des os couverts de peaux d'animaux marins en composent la charpente. L'une d'elles, dont j'examinai aussi l'intérieur, offrait un âtre au foyer à côté de la porte : j'y vis un petit nombre de vases de bois tous fort sales; les endroits où se couchent les naturels se trouvaient sur les côtés, et occupaient à peu près la moitié de la circonférence. Il paraît qu'ils ont des idées de pudeur et de décence, car il y avait plusieurs séparations formées avec des peaux. Le lit et la couche étaient

de peaux de daim, la plupart sèches et propres.

« J'observai autour des habitations divers échafauds de dix à douze pieds de hauteur, pareils à ceux que nous avions rencontrés sur quelques parties de la côte d'Amérique. Ils étaient d'os dans toutes leurs parties, et ils paraissaient destinés à sécher du poisson ou des peaux : on les met ainsi hors de la portée des chiens, très-nombreux dans le pays. Ces chiens sont de l'espèce du renard, mais plus gros, et de différentes couleurs; ils ont de longs poils soyeux qui ressemblent à de la laine. Il est vraisemblable que les Tchoutskis les attèlent à leurs traîneaux pendant l'hiver; car ils ont des traîneaux, et j'en vis un nombre assez considérable dans une de leurs habitations d'hiver. Peut-être aussi que les chiens entrent dans leur régime diététique, car j'en aperçus plusieurs qui avaient été tués le matin.

« Les canots de ce peuple ressemblent à ceux des habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique. Nous en trouvâmes de grands et de petits dans une crique qui est au-dessous du village.

« Les environs du village nous offrirent une immense quantité d'ossemens de gros poissons et d'autres animaux marins, ce qui donne lieu de croire que la mer fournit la plus grande partie de leur subsistance. Le pays me parut extrêmement stérile, car je n'y vis ni arbres ni arbrisseaux. Nous observâmes, à quelque distance à l'ouest, une chaîne

de montagnes couvertes de neige tombée depuis peu.

« Nous supposâmes d'abord que cette terre fait partie de l'île d'Alachka; mais, d'après la forme de la côte, d'après la position du rivage d'Amérique situé vis-à-vis, et d'après la longitude, nous ne tardâmes pas à penser que c'était le pays des Tchoutskis, ou l'extrémité orientale de l'Asie, reconnue par Behring en 1728.

« Lorsque nous eûmes passé deux ou trois heures avec ces hommes, nous retournâmes aux vaisseaux. »

Le capitaine Cook, après cette visite aux Tchoutskis, dont on verra plus bas les heureux effets, s'éloigna de la côte d'Asie; il se rapprocha de celle d'Amérique, et lorsqu'il l'eut ralliée, il fit route au nord, puis à l'est.

Le 17 avant midi, il aperçut à l'horizon, dans le nord, une clarté pareille à celle que produit la réflexion de la glace, et qu'on appelle communément le *clignotement* de la glace. N'imaginant pas rencontrer des glaces si tôt, il y fit peu d'attention. Cependant l'âpreté de l'air et l'obscurité du ciel semblaient annoncer un changement brusque depuis deux ou trois jours. Une heure après, la vue d'une vaste plaine de glace ne lui laissa plus de doute sur la cause de la clarté de l'horizon. Ne pouvant, à deux heures et demie, aller plus avant, il revira près des bords de la glace, par 70° 41'

de latitude. La glace était absolument impénétrable, et elle se prolongeait du sud-ouest à l'est aussi loin que pouvait s'étendre la vue. Il rencontra dans ce parage une grande quantité de morses; il y en avait dans l'eau; le plus grand nombre occupait la glace. Il en tua plusieurs.

« Leur graisse, dit-il, approche de la saveur de la moelle; mais elle devient rance en peu de jours, si on ne la sale pas; lorsqu'elle est salée, elle se conserve bien plus long-temps. La chair est grossière et noire; le goût en est fort; le cœur est presque aussi bon que celui d'un bœuf. Quand la graisse est fondue, elle donne beaucoup d'huile, qui brûle très-bien dans les lampes; les peaux, qui sont très-épaisses, nous servirent beaucoup pour la garniture de nos agrès. Les dents ou les défenses de la plupart de ces animaux, étaient très-petites à cette époque de l'année : quelques-unes même des plus grosses et des plus âgées n'excédaient pas six pouces de longueur. Nous en conclûmes que leurs vieilles dents étaient tombées depuis peu.

« Ils se tiennent sur la glace en troupeaux de plusieurs centaines; ils se roulent pêle-mêle les uns sur les autres, comme les cochons. Leur voix est très-éclatante; en sorte que pendant la nuit, ou dans les temps brumeux, ils nous avertirent du voisinage de la glace avant que nous pussions la découvrir. Nous n'avons jamais trouvé tout le troupeau endormi; nous en remarquâmes toujours

quelques-uns qui faisaient sentinelle. Ceux-ci éveillaient leurs camarades à l'approche de nos canots, et l'alarme se communiquant peu à peu, la troupe entière se montrait éveillée; mais ils ne se hâtaient ordinairement de prendre la fuite qu'après que nous leur avions tiré des coups de fusil. Alors ils se jetaient à la mer avec le plus grand désordre. Quand nous n'avions pas tué à la première décharge ceux que nous tirions, nous les perdions communément, quoiqu'ils fussent blessés à mort. Ils ne nous parurent pas aussi dangereux que certains auteurs l'ont dit; ils ne nous semblaient pas même redoutables lorsque nous les attaquions. Leur mine est plus effrayante que leur naturel. Des troupes nombreuses nous suivaient et venaient près de nos canots; mais ils se précipitaient dans les flots dès qu'ils apercevaient la lueur de l'amorce, ou même dès qu'ils voyaient qu'on les couchait en joue. Les femelles défendent leurs petits jusqu'à la dernière extrémité et aux dépens de leur vie, dans l'eau ou sur la glace. Les jeunes ne quittaient pas leurs mères, lors même qu'elles étaient mortes; en sorte que, si nous avions tué les unes, nous étions sûrs des autres.

« Le 27, comme il y avait peu de vent, j'allai avec les canots pour examiner la glace de près. Je la trouvai composée de morceaux flottans de diverses grandeurs, et tellement réunis, que je pouvais à peine pénétrer dans la bordure extérieure

avec un canot ; elle présentait aux vaisseaux une barrière aussi impénétrable que des rochers. Je remarquai qu'elle était partout pure et transparente, excepté dans la partie supérieure, qui se trouvait un peu poreuse. Je jugeai que c'était de la neige glacée, et il me parut qu'elle s'était toute formée à la mer ; car outre qu'il est invraisemblable ou plutôt impossible que des masses si énormes flottent dans des rivières où il y a à peine assez d'eau pour un canot, nous n'aperçûmes sur ces glaçons aucune des choses que produit la terre, et on aurait dû y en voir, si elle s'était formée dans des rivières grandes ou petites. Les morceaux qui composaient la bordure extérieure de la plaine avaient de quatre ou cinq à cent vingt ou cent cinquante pieds d'étendue, et il me sembla que les plus considérables plongeaient dans l'eau au moins de trente pieds. Il est de même peu probable que cette glace ait été produite en entier dans une seule saison : je croirais plutôt que c'est le résultat d'un grand nombre d'hivers. Je pensai également que le reste de l'été ne suffirait pas pour en fondre la dixième partie ; car le soleil avait déjà déployé sur elle la plus vive influence de ses rayons. Je suis persuadé d'ailleurs que le soleil contribue peu à la diminution de ces glaces prodigieuses. Si cet astre est long-temps sur l'horizon, il ne se montre guère que quelques heures à la fois, et souvent on ne le voit pas de plusieurs jours. C'est le vent, ou plutôt ce sont les

flots excités par le vent qui réduisent la dimension de ces masses énormes, à force de les jeter les unes contre les autres, et de miner ou d'entraîner les parties qui se trouvent exposées aux chocs des vagues. Nous en eûmes une preuve certaine; car nous observâmes que la surface supérieure de beaucoup de morceaux avait été emportée, tandis que la base ou la partie inférieure demeurait ferme dans un espace de plusieurs brasses, autour de celle qu'on voyait encore au-dessus de l'eau, et ressemblait exactement à un bas-fond qui environne un rocher élevé. Nous mesurâmes la profondeur de la mer sur un de ces morceaux; elle avait quinze pieds, en sorte que les vaisseaux auraient pu y passer. Si je ne l'avais pas mesurée, je n'aurais jamais imaginé qu'il y eût au-dessus du niveau de la mer un poids de glace assez fort pour tenir la partie inférieure si avant dans l'eau. Ainsi il peut arriver qu'une saison orageuse détruise plus de glaces que n'en forment plusieurs hivers, ce qui les empêche de trop s'accroître : mais tous les navigateurs qui ont navigué dans des parages semblables, concluront qu'il y en reste toujours un fond en réserve; et cette vérité ne peut être contestée que par des physiciens qui arrangent des systèmes dans leur cabinet.

« Le 18 à midi, la latitude fut de 70° 44'. Nous nous étions avancés de cinq milles de plus à l'est. Nous étions en ce moment tout contre le bord de

la glace, qui était solide comme un mur, et semblait avoir au moins dix à douze pieds de haut. Mais plus avant dans le nord, elle paraissait beaucoup plus haute. Sa surface était extrêmement raboteuse, et l'on y apercevait des flaques d'eau.

« Nous fîmes alors route au sud, et après avoir parcouru six lieues, la profondeur de l'eau diminua jusqu'à sept brasses; bientôt nous la retrouvâmes de neuf. Alors le temps qui avait été brumeux s'étant un peu éclairci, nous vîmes la terre qui s'étendait du sud à l'est à environ trois à quatre milles de distance. L'extrémité orientale forme une pointe qui était encombrée de glaces, ce qui lui fit donner le nom de *cap Glacé* (*Icy cape*). Sa latitude est de 70° 29′, et sa longitude de 161° 40′ ouest. L'autre extrémité de la terre se perdait dans l'horizon; de sorte qu'il n'y a pas de doute que ce ne soit une continuation du continent d'Amérique.

« Notre situation devenait de plus en plus critique. Nous étions dans des eaux peu profondes, le long d'une côte sous le vent. Le corps des glaces solides était au vent, et dérivait sur nous. Il était évident que si nous restions plus long-temps entre la glace et la terre, la glace nous obligerait de faire côte, à moins qu'elle ne se plaçât entre la terre et nous. Elle semblait, sous le vent, se joindre à la terre, et la seule partie qui se trouvait libre était dans la direction du sud-ouest. Après avoir couru une petite bordée dans le nord, je fis signal à *la Dé-*

couverte de virer de bord; je revirai moi-même. Le vent était assez favorable : je fis route au sud-ouest. »

Ayant échoué dans sa tentative de découvrir un passage dans l'est, le capitaine Cook le chercha dans l'ouest; les mêmes obstacles se présentèrent à lui; de sorte que le 29 août, après avoir encore lutté long-temps contre les glaces, il crut devoir différer ses tentatives jusqu'à l'année suivante.

« Le temps, qui avait été très-brumeux, dit-il, et chargé de bruines, s'éclaircit surtout au sud, à l'ouest et au nord; ce qui nous mit à même de bien voir la côte d'Asie, qui est en tout semblable à celle d'Amérique située vis-à-vis, c'est-à-dire qu'elle est basse près de la mer, et qu'elle s'élève ensuite plus avant dans l'intérieur. Elle était entièrement nue; il n'y avait ni bois ni neige; sa couleur brunâtre venait probablement d'un corps de la nature de la mousse. Dans le terrain bas, entre la haute terre et la mer, il y avait un lac qui s'étendait au sud-est à perte de vue. La pointe la plus avancée dans l'est, qui est escarpée et composée de roches, reçut de nous le nom de *cap Nord-est*. Il est par les 68° 56′ de latitude nord, et les 180° 9′ de longitude ouest. La côte au-delà doit se prolonger entièrement à l'ouest, car dans le nord nous ne vîmes pas du tout de terre, quoique de ce côté l'horizon fût assez clair. Jaloux de reconnaître une plus grande partie de la côte à l'ouest, nous essayâmes de doubler

le cap Nord-est. Ce fut en vain. Le vent fraîchissait, une brume épaisse venait sur nous, elle apportait beaucoup de neige. Craignant d'être assailli par les glaces, j'abandonnai le dessein de faire route à l'ouest, et je m'éloignai de la côte.

« La saison était si avancée, et l'époque où commencent les gelées s'approchait tellement, que je ne jugeai pas prudent de faire de nouvelles tentatives pour découvrir cette année un passage dans la mer Atlantique. Je songeais à trouver un endroit où nous pussions faire du bois et de l'eau; la chose dont je m'occupai le plus était l'emploi de mon hiver, de manière à le rendre utile à la géographie et à la navigation, et à me mettre en état de retourner au nord l'été suivant, pour y faire de nouveau la recherche d'un passage. »

Ayant pris la résolution de cingler au sud, Cook continua à relever les pointes des îles et des côtes de l'Amérique et de l'Asie qui se trouvent dans ces parages. Il eut avec les naturels du pays plusieurs entrevues dont nous ne parlerons pas; et il arriva le 12 septembre à une rade de la côte d'Amérique, qu'il a appelée *rade de Norton*, et où il mouilla.

« La rade étant très-ouverte, dit-il, et par conséquent peu sûre, je résolus de ne pas attendre que toutes nos futailles fussent remplies, ce qui aurait exigé un certain temps; mais seulement d'approvisionner de bois les vaisseaux, et de chercher en-

suite une aiguade plus commode. Nous enlevâmes les bois qui se trouvaient sur la grève ; et comme le vent soufflait le long de la côte, les canots pouvaient marcher à la voile dans les deux directions; ce qui abrégea notre travail.

« Je descendis à terre l'après-dînée, et je fis une promenade dans l'intérieur du pays; les endroits où il n'y avait point de bois étaient couverts de bruyères et d'autres plantes, dont quelques-unes produisent une quantité considérable de baies. Toutes ces baies étaient mûres, celles de la camarigne surtout : on trouvait à peine une seule plante qui fût en fleur. Les sous-bois, tels que le bouleau, les saules et les aunes, rendaient très-commode la promenade parmi les arbres, qui étaient tous des espèces de sapin, et dont aucun n'avait plus de six à huit pouces de diamètre; mais nous en rencontrâmes quelques-uns de couchés sur la grève, qui étaient deux fois plus gros. Tout le bois qui flottait dans cette partie de la mer était de sapin ; nous n'en vîmes pas un morceau d'une autre sorte.

« Le lendemain, une des familles du pays s'approcha de l'endroit où nous embarquions du bois. J'ignore quel nombre elle formait lorsqu'elle arriva ; je comptai seulement le mari, la femme, un enfant, et un homme si perclus de ses membres, que je n'en avais jamais vu, ou qu'on ne m'en avait jamais cité un pareil. Le mari était presque aveugle, et sa physionomie, non plus que celle de sa femme,

n'annonçait pas autant de douceur que celle des indigènes que j'avais eu occasion de rencontrer sur cette côte. Leur lèvre inférieure était percée. Ils mettaient le fer au-dessus de tout. En échange de quatre couteaux que nous avions faits avec un vieux cercle de fer, ils me donnèrent environ quatre cents livres de poissons qu'ils avaient pris pendant la journée ou la veille. Il y avait des truites, et les autres tenaient le milieu, pour la grosseur et la saveur, entre le mulet et le hareng. J'offris quelques grains de verroterie à l'enfant, qui était une fille; sur quoi la mère fondit en larmes; le père pleura ensuite; l'homme perclus de ses membres versa aussi des pleurs un moment après; et enfin la fille elle-même imita les autres. Mais cette musique ne dura pas long-temps (1). A

(1) Le capitaine King m'a communiqué les détails que voici sur son entrevue avec la même famille. « Le 12, tandis « que je surveillais ceux de nos gens qui remplissaient les « futailles, une pirogue, remplie de naturels, s'approcha de « moi : je les engageai à débarquer; un vieillard et une femme « descendirent à terre. Je donnai un petit couteau à la femme, « en lui faisant entendre qu'elle en recevrait de moi un beau- « coup plus grand, si elle me procurait du poisson; elle « m'avertit par signes de la suivre. Je l'avais accompagnée « l'espace d'environ un mille, lorsque l'homme se laissa tom- « ber en traversant une grève pierreuse, et se fit au pied une « blessure profonde. Je m'arrêtai, et sa femme tourna son « doigt vers les yeux de l'homme, que je vis couverts d'une « taie épaisse et blanche. Il se tint ensuite près de sa femme,

l'entrée de la nuit les vaisseaux se trouvèrent largement approvisionnés de bois, et chacun d'eux avait embarqué environ douze futailles d'eau.

« qui l'avertit des obstacles qui se trouvaient sur son chemin. « La femme portait sur son dos un petit enfant couvert avec « le chaperon de sa robe. J'ignorai ce que c'était jusqu'au « moment où je l'entendis pousser des cris. J'atteignis leur « canot après deux milles de chemin; il était de peau, ouvert « et renversé, la partie convexe du côté du vent; il leur ser- « vait de cabane. On exigea de moi une singulière opération. « On me recommanda d'abord de retenir mon haleine, en- « suite de souffler, et enfin de cracher sur les yeux du malade; « quand j'eus fait ces trois choses, la femme prit mes mains, « et les présenta contre l'estomac de son mari; elle les y tint « quelque temps, et elle raconta sur ces entrefaites une his- « toire désastreuse de sa famille, en me montrant quelquefois « son mari, d'autres fois un homme perclus de tous ses « membres, qui appartenait à la famille, et quelquefois son « enfant. J'achetai tous les poissons qu'ils avaient, c'est-à- « dire, du très beau saumon, de la truite saumonée et des « mulets; ils les remirent fidèlement au matelot que je leur « envoyai après mon départ. Le mari avait cinq pieds « deux pouces, et il était bien fait. Il avait le teint couleur « de cuivre, des cheveux noirs et courts, et peu de barbe. « Sa lèvre inférieure était percée de deux trous, mais il n'y « portait point d'ornemens. La femme était petite et trapue; « elle avait le visage joufflu et rond; un long corset de peau « de daim, garni d'un grand chaperon, composait son vête- « ment, et elle avait des bottes très-larges. Le mari et la femme « avaient des dents noires, qui me parurent limées jusqu'au « niveau des gencives. La femme était tatouée dans l'espace « qui sépare la lèvre du menton. »

« Le 14, un détachement alla couper des balais dont nous avions besoin, et des branches de spruce dont je voulais faire de la bière. Tout le monde revint à bord à midi, car le vent, qui était devenu frais, produisait sur la grève un tel ressac, que les canots ne pouvaient plus débarquer sans beaucoup de peine. Nous ne savions pas encore bien positivement si la côte au-dessus de laquelle nous étions faisait partie d'une île ou du continent de l'Amérique : le peu de profondeur de la mer ne nous permettant pas d'employer les vaisseaux pour déterminer ce point, je chargeai le lieutenant King de prendre deux canots, et de s'occuper de toutes les recherches propres à résoudre la question. L'après-midi, *la Résolution* et *la Découverte* gagnèrent la baie qui est à la côte sud-est du cap que j'avais nommé *Denbigh*, et nous y mouillâmes. Quelques naturels arrivèrent bientôt après sur de petites pirogues; ils échangèrent du saumon sec contre les bagatelles que nous avions à leur donner.

« Le 16, à la pointe du jour, neuf hommes qui montaient chacun une pirogue vinrent me voir. Ils s'approchèrent du vaisseau avec circonspection; il était clair qu'ils voulaient seulement satisfaire leur curiosité. Ils se rangèrent sur la même ligne à l'arrière de *la Résolution*; et ils se mirent à chanter tandis que l'un d'eux battait d'une espèce de tambour, et qu'un autre faisait mille mouvemens avec ses mains et avec son corps. Nous ne remar-

quâmes rien de sauvage dans leur chanson, ou dans les gestes qui l'accompagnèrent. Aucun de nous ne découvrit dans la taille et les traits de cette peuplade rien de différent des Américains que nous avions rencontrés sur les autres parties de la côte, si j'en excepte ceux de Noutka. Leur vêtement, composé surtout de peaux de daim, avait la même forme; ils sont aussi dans l'usage de se percer la lèvre inférieure et d'y mettre des ornemens.

« Les habitations étaient près de la grève; elles n'offraient qu'un toit en pente, fait avec des morceaux de bois, et couvert d'herbe et de terre : les côtés étaient entièrement ouverts. Le plancher est aussi en morceaux de bois; l'entrée se trouve à une des extrémités, et l'âtre ou le foyer par-derrière. Il y a près de la porte un petit trou qui donne issue à la fumée.

« Après le déjeuner, un détachement se rendit à terre pour y faire des balais et y couper des branches de spruce. La moitié du reste des équipages eut en même temps la permission d'aller cueillir des baies. Ceux-ci étant revenus à midi, ceux qui avaient fait le service à bord allèrent à terre. On trouve ici des groseilles, des vaciets, des myrtils, des bruyères, etc. Je débarquai de mon côté; je traversai une partie d'une péninsule, et je vis en plusieurs endroits une herbe très-bonne; il y avait à peine un pouce de terre où il ne crût pas quelques végétaux. Le canton bas qui joint cette pé-

recevoir ou à approvisionner autant de monde que nous étions. D'autres raisons me déterminèrent d'ailleurs à ne point y aller à cette époque; d'abord, mon extrême répugnance à demeurer six ou sept mois dans l'inaction, et je ne pouvais rien faire d'utile, si je passais l'hiver dans ces parages du nord. De toutes les terres qui se trouvaient à notre portée, les îles Sandwich étaient celles qui me promettaient le plus d'agrément et le plus de vivres. Je résolus donc de m'y rendre; mais avant d'exécuter ce projet, nous avions besoin de faire de l'eau. Pour nous en procurer, je me décidai à longer la côte d'Amérique au sud en cherchant un havre, et à m'efforcer d'achever la reconnaissance des parties qui sont immédiatement au nord du cap Newenham. Si je n'y rencontrais point de havre, je résolus de gagner Samganoudha, lieu fixé pour notre rendez-vous en cas de séparation. »

Le capitaine Cook eut connaissance d'Ounalachka le 3 octobre, et mouilla dans la baie d'Egoukhchac à dix milles à l'ouest de celle de Samganoudha.

« Les habitans, dit-il, vinrent nous voir plusieurs fois; ils nous apportèrent du saumon sec et d'autres poissons que les matelots payèrent avec du tabac. Peu de jours auparavant, on avait distribué à l'équipage ce qui me restait de cette marchandise; et nous n'en avions pas la moitié de ce qu'il en aurait fallu pour répondre aux demandes

des insulaires. Au reste, les matelots anglais sont si peu prévoyans, qu'ils furent aussi prodigues de leur tabac que s'ils étaient arrivés dans un port de la Virginie, et en moins de quarante-huit heures, la valeur de cet objet tomba de plus de mille pour cent.

« La plupart des végétaux que nous avions trouvés ici, quand nous y vînmes pour la première fois, se passaient; en sorte que la quantité considérable de baie que produit le sol nous fut de peu d'utilité; mais afin de tirer tout le parti possible de ces productions, un tiers de l'équipage eut la permission d'en aller cueillir. Une seconde division partait au retour de la première, et ainsi tout le monde descendit sur la côte. Les naturels nous en vendirent de plus une grande quantité. Ces baies et la bière de spruce, qu'on servit chaque jour, détruisirent radicalement les germes de scorbut qui pouvaient être dans l'un ou l'autre des vaisseaux.

« Les gens du pays nous apportèrent en outre beaucoup de poisson, et surtout du saumon frais ou sec. Quelques morceaux de saumon frais étaient parfaits; mais une des espèces de ce poisson, que nous appelâmes le *nez crochu*, à cause de la forme de sa tête, ne nous parut pas trop bonne. Nous tirâmes la seine à diverses reprises au fond de la baie, et nous prîmes une quantité assez considérable de truites saumonées, et un fletan qui pesait

deux cent cinquante livres. Lorsque nous n'eûmes plus de succès à la seine, nous employâmes l'hameçon et la ligne. Je détachais tous les matins un canot : il rapportait ordinairement huit ou dix fletans qui suffisaient pour la nourriture de l'équipage. Ces poissons étaient excellens, et peu de personnes leur préférèrent la truite saumonée. La pêche ne fournit pas seulement à notre consommation journalière, elle nous procura quelques provisions de réserve; et il en résulta ainsi une épargne sur nos vivres, c'est-à-dire un bien très-important.

« Un des naturels d'Ounalachka, nommé *Derramouchk*, me fit, le 8, un présent très-singulier, vu le lieu où je me trouvais. C'était un pain de seigle, ou plutôt un pâté qui avait la forme d'un pain, car il contenait du saumon très-assaisonné de poivre. Cet homme apporta un présent semblable pour le capitaine Clerke, avec uue lettre, et une seconde lettre pour moi. Les deux lettres étaient écrites dans une langue que personne des épuipages n'entendait. Nous supposâmes avec raison que ces présens venaient de quelques Russes qui étaient alors dans notre voisinage; nous leur envoyâmes par le même commissionnaire un petit nombre de bouteilles de rum, de vin, et du porter. Nous pensâmes que nous n'avions rien de plus agréable à leur offrir, et nous sûmes bientôt que nous ne nous étions pas trompés. Lediard, capo-

ral des soldats de marine, homme fort intelligent, accompagna Derramouchk : je lui recommandai de se procurer des informations ultérieures, et s'il rencontrait des Russes, de tâcher de leur faire comprendre que nous étions Anglais, c'est-à-dire des amis et des alliés de leur nation.

« Lediard revint le 10 avec trois matelots russes ou commerçans en pelleteries ; ils résidaient, ainsi que quelques autres de leurs compatriotes, à Egoukhchak, où ils avaient une maison, des magasins, et un sloop d'environ trente tonneaux. L'un des trois était le patron ou lieutenant du bâtiment ; un autre écrivait très-bien, et savait se servir des chiffres arabes : je leur trouvai à tous de l'intelligence et une bonne tenue, et ils m'auraient donné avec plaisir les renseignemens que je pouvais désirer ; mais n'ayant point d'interprète, il nous fut très-difficile de nous entendre. Ils semblaient être instruits des tentatives faites par leurs compatriotes pour découvrir un passage dans la mer Glaciale ; et les terres découvertes par Behring, Tchirikoff et Spangenberg, ne leur étaient pas étrangères ; mais ils ne paraissaient connaître que le nom du lieutenant Syndo ou Synd (1), et quand nous leur eûmes présenté la carte de Staehlin, nous jugeâmes

(1) Le peu qu'on sait du voyage de Synd se trouve, avec une carte, dans les *Nouvelles découvertes des Russes*, par M. Coxe.

qu'ils n'avaient pas la moindre idée des terres qu'on y trouve tracées. Lorsque je leur montrai sur cette carte le Kamtchatka et quelques autres pays très-connus, ils me demandèrent si j'avais vu les îles indiquées sur ce papier : je répondis que non ; et l'un d'eux, mettant son doigt sur une partie de la côte où plusieurs de ces îles sont placées, me dit qu'il les avait cherchées, et qu'il n'en avait rencontré aucune. Je lui communiquai ensuite la carte que j'avais dressée, et je vis que toutes les parties de la côte d'Amérique, excepté celle qui gît en face de leur île, leur étaient absolument inconnues. L'un d'eux m'apprit qu'il avait suivi Behring dans son voyage à la côte d'Amérique; mais il était bien jeune à l'époque de cette expédition, car il s'était écoulé trente-sept ans depuis, et il ne paraissait pas âgé : ils avaient tous trois un respect extrême pour le nom de Behring, et jamais homme de mérite n'a reçu après sa mort de plus grandes marques de vénération. Le trafic qui les occupait est fort lucratif. Si le commerce des pelleteries a été entrepris, et s'il s'est étendu à l'est du Kamtchatka, les Russes le doivent au second voyage de cet habile navigateur, dont les malheurs sont devenus une source de richesses pour les individus et pour la nation en générale. Si les accidens multipliés qu'il éprouva ne l'avaient pas jeté par hasard sur l'île où il est mort, et d'où les misérables restes de son équipage ramenèrent des échantillons des précieuses pelle-

teries qu'il avait trouvées, il est vraisemblable que les Russes auraient abandonné ces voyages, qui pouvaient produire des découvertes dans les parages de la côte d'Amérique. En effet, depuis sa mort, cet objet paraît avoir fixé beaucoup moins l'attention du gouvernement; et les découvertes qu'on a faites après lui sont dues en grande partie à l'esprit entreprenant des négocians particuliers, encouragés toutefois par le cabinet de Saint-Pétersbourg. Les trois Russes ayant passé la nuit sur mon bord, allèrent voir le capitaine Clerke le lendemain, et ils nous quittèrent très-contens de notre accueil: ils me promirent de revenir dans peu de jours, et de m'apporter une carte des îles situées entre Ounalachka et le Kamtchatka.

« Le 14, au soir, tandis que nous étions, M. Webber et moi, dans un village peu éloigné de Samganoudha, nous vîmes débarquer un Russe, lequel, selon ce que j'appris ensuite, était le principal personnage de cette île et des îles voisines: il s'appelait *Erasim Gregorioff Sin Ismyloff*. Il arriva sur un canot monté par trois personnes; il était suivi de vingt à trente pirogues menées par un seul homme. Je remarquai que la première chose dont ils s'occupèrent après leur débarquement, fut de construire, avec les matériaux qu'ils avaient amenés, une petite tente pour Ismyloff; ils en élevèrent ensuite d'autres pour eux avec leurs embarcations et leurs pagaies qu'ils recouvrirent d'herbes; ainsi

ils n'incommodèrent point les habitans du village. Ismyloff nous ayant invités dans sa tente, nous servit du saumon sec et des baies : je jugeai qu'il n'avait rien de meilleur à nous offrir; il paraissait avoir du bon sens et de l'esprit, et ce fut pour moi un extrême déplaisir de ne pouvoir me faire entendre qu'à l'aide des signes et de quelques figures, ce qui cependant me fut d'un grand secours. Je le priai de venir à mon bord le lendemain; il y vint en effet accompagné de tout son monde : il s'était établi dans notre voisinage afin de nous voir souvent.

« Je comptais recevoir de lui la carte que ses trois compatriotes m'avaient promise; mes espérances furent trompées : il m'assura néanmoins qu'il me la procurerait, et il tint parole. Je vis qu'il connaissait très-bien la géographie de cette partie du monde, et toutes les découvertes qu'y ont faites les Russes. Du moment où il jeta les yeux sur nos cartes modernes, il m'en indiqua les erreurs; il me dit qu'il avait été de l'expédition du lieutenant Synd : d'après son rapport, Synd ne s'éleva pas au nord au-delà du *Tchoukotskoï noss*, ou plutôt de la baie de Saint-Laurent; car, en examinant ma carte, il fixa le dernier point de la route à l'endroit même où j'étais descendu. Il ajouta que Synd atteignit ensuite une île située par 63° de latitude, dont il ne me donna point le nom, et sur laquelle l'équipage ne débarqua point; mais je présume

que c'est la même que j'ai appelée *île de Clerke :* il ne put ou il ne voulut pas nous dire quelle route fit ensuite Synd, ni de quelle manière ce navigateur employa les deux années que durèrent ses recherches; peut-être ne comprit-il pas mes questions. Au reste, sur presque tous les autres points nous vînmes à bout de nous entendre : il répéta plusieurs fois qu'il avait été du voyage de Synd; mais il me resta bien des doutes sur la vérité de ce fait.

« Ismyloff et ceux qui l'accompagnaient affirmèrent qu'ils ne connaissaient point la partie du continent d'Amérique qui se trouve au nord, et que le lieutenant Synd ni aucun autre Russe ne l'avaient vue dans les derniers temps; ils l'appellent du nom que Staehlin donne à sa grande île, c'est-à-dire, *Alachka*. Les naturels de ces îles, ainsi que les Russes, ignorent la dénomination de *Stahtan nitada*, employée dans les cartes modernes : ils se servent simplement de celle d'*Amérique*. D'après ce que nous avons pu recueillir de nos conversations avec Ismyloff et ses compatriotes, les Russes ont essayé à diverses reprises de s'établir sur la partie du Nouveau-Monde qui est voisine d'Ounalachka et des îles adjacentes; mais ils ont toujours été repoussés par les naturels, dont ils parlèrent comme d'un peuple très-perfide : ils nous citèrent deux ou trois capitaines ou chefs assassinés par ces indigènes; et quelques-uns des hommes de la suite

d'Ismyloff nous montrèrent les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues dans ces entreprises.

« D'autres détails, vrais ou faux, que nous donna Ismyloff, méritent d'être rapportés. Il nous dit qu'en 1773 on avait fait une expédition dans l'océan Glacial; que ses compatriotes étaient allés en traîneaux à trois grandes îles qui se trouvent à l'embouchure de la Kolyma. Nous crûmes d'abord qu'il s'agissait de l'expédition dont parle Muller; mais il écrivit la date de l'année, et il montra les îles sur la carte. Au reste, un voyage qu'il avait fait lui-même fixa notre attention plus que tous les autres. Il nous apprit que le 12 mai 1771, il était parti de Bolcheretz sur un bâtiment russe; qu'il se rendit sur une des îles Kouriles, appelée *Marikan*, où l'on trouve un havre et un établissement russe; que de cette île il passa au Japon, où il nous parut avoir séjourné peu de temps. Il nous expliqua que les Japonais, ayant découvert qu'il était chrétien ainsi que ses camarades, l'avertirent par signes de remettre à la voile; mais selon ce que nous comprîmes, il n'en reçut aucun outrage, et on n'employa pas la force contre lui. S'il faut l'en croire, après son départ du Japon, il alla à Canton, et de là en France, sur un vaisseau français; de France, il regagna par terre Saint-Pétersbourg, d'où il fut renvoyé au Kamtchatka. Nous ne pûmes jamais savoir ce que devint le bâtiment sur lequel il s'était embarqué d'abord, ni quel avait été l'objet princi-

pal de son voyage. Comme il ne pouvait dire un mot de français, nous nous défiâmes un peu de la vérité de son récit. Il ne savait pas même le nom des choses dont on parle chaque jour à bord des vaisseaux français et en France : il paraissait néanmoins très-exact sur les époques de son arrivée et de son départ dans les différens pays où il avait touché, et il nous les donna par écrit.

« Le lendemain, il eut l'air de vouloir m'offrir une peau de loutre, laquelle valait, disait-il, quatre-vingts roubles au Kamtchatka : je crus devoir la refuser; mais j'acceptai du poisson sec, et plusieurs paniers de l'espèce de lis, ou de la racine saranne, dont on trouve une description détaillée dans l'*Histoire du Kamtchatka*. Il nous quitta le soir, après avoir dîné, ainsi que sa suite, avec le capitaine Clerke, et il promit de revenir dans peu de jours. En effet, il nous fit une autre visite le 19, et il apporta les cartes dont j'ai parlé plus haut, qu'il me permit de copier.

« Ismyloff demeura avec nous jusqu'au 21, dans la soirée, qu'il nous fit ses adieux. Je lui confiai une lettre pour les lords de l'amirauté, dans laquelle je renfermai une carte de toutes les parties de l'Amérique que j'avais reconnues, et des autres découvertes que j'avais faites. Il me dit qu'au printemps il aurait une occasion de l'envoyer au Kamtchatka ou à Okhotsk, et qu'elle arriverait à Saint-Pétersbourg l'hiver d'après. Il me donna une lettre

pour le major Behm, gouverneur du Kamtchatka, qui fait sa résidence à Bolcheretsk, et une seconde pour le commandant de Petro-Pavlovska. Il paraissait avoir des talens dignes d'une place supérieure à celle qu'il occupait : il savait assez bien l'astronomie et les parties les plus utiles des mathématiques. Je lui fis présent d'un octant de Hadley; et quoique, selon toute apparence, ce fût le premier qu'il eût vu, il apprit bientôt la plupart des usages auxquels on peut employer cet instrument.

« Le 22 au matin, nous essayâmes de remettre en mer avec un vent du sud-est, mais notre tentative ne réussit pas. L'après-dînée, nous reçûmes la visite de Jacob Ivanovitch Soposnicoff, Russe, qui commandait une chaloupe ou un petit bâtiment à Ounanak; il était fort modeste, et il ne voulut pas goûter de nos liqueurs fortes, boisson que la plupart de ses compatriotes que nous avions rencontrés ici aimaient passionnément. Il semblait connaître d'une manière plus exacte qu'Ismyloff l'espèce de vivres et de munitions que nous pourrions embarquer au havre de Petro-Pavlovska, ainsi que le prix des différens objets; mais je jugeai, sur le témoignage de l'un et de l'autre, que les choses dont nous aurions besoin seraient très-rares et fort chères. La farine, par exemple, devait coûter de trois à cinq roubles le pond (1), et les bêtes fauves,

(1) Trente-six livres.

de trois à cinq roubles la pièce. Soposnicoff ajouta qu'il arriverait à Petro-Pavlovska le printemps suivant; et selon ce que je compris, c'était lui qui devait se charger de ma lettre : il parut désirer beaucoup de porter au major Behm quelque chose de ma part; et, voulant le satisfaire, je le chargeai d'une petite lunette pour cet officier.

« Lorsque nous eûmes fait connaissance avec ces Russes, plusieurs de nos messieurs allèrent visiter leur établissement dans l'île, et ils y furent toujours bien reçus; ils trouvèrent l'établissement composé d'une maison et de deux magasins; indépendamment des Russes, un certain nombre de Kamtchadales et de naturels du pays, qui leur servaient de domestiques ou d'esclaves, et d'autres insulaires, qui paraissaient indépendans, habitaient le même lieu. Ceux qui appartenaient aux Russes étaient tous mâles; on les enlève quand ils sont jeunes; peut-être qu'on les achète. Ils étaient alors au nombre de vingt, qu'on ne pouvait encore regarder que comme des enfans. Tout ce monde occupe la même habitation; les Russes sont à l'extrémité supérieure, les Kamtchadales au milieu, et les naturels du pays à l'extrémité inférieure, où il y a une chaudière dans laquelle on cuit les alimens. Ils se nourrissent surtout des productions de la mer, de racines sauvages et de baies. On sert à la table des maîtres les mêmes plats qu'à celle des serviteurs ou des esclaves; mais les mets des pre-

miers sont mieux apprêtés, et les Russes savent donner un goût agréable aux choses les plus communes. J'ai mangé de la chair de baleine qu'ils avaient accommodée, et je l'ai trouvée très-bonne; ils font une espèce de poudding avec du kaviar de saumon broyé et frit, qui leur tient lieu de pain, et qui n'est point mauvais. De temps à autre, ils mangent du véritable pain, ou d'un mets dans lequel il entre de la farine; mais c'est une friandise extraordinaire. Si j'en excepte le jus des baies qu'ils sucent à leur repas, ils ne boivent que de l'eau: il me paraît que c'est un bonheur pour eux de ne pas faire usage de liqueurs fortes.

« L'île leur fournit non-seulement des vivres, elle leur procure encore une grande partie de leurs vêtemens : ils portent surtout des peaux; ils ne pourraient guère trouver de meilleurs habits. Leur habit de dessus a la forme de la blouse de nos charretiers, il descend jusqu'au genou; ils mettent par-dessous une veste ou deux; ils ont des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes dont la semelle et le pied sont de cuir de Russie, et les jambes d'un boyau très-fort. Les deux chefs, Ismyloff et Ivanovitch, portaient un habit de calicot, et ils avaient, ainsi que les autres, des chemises de soie. C'étaient peut-être les seules parties de leurs vêtemens qui n'eussent pas été fabriquées dans le pays.

« Il y a des Russes sur chacune des îles principales situées entre Ounalachka et le Kamtchatka;

ils n'y sont occupés que du commerce des pelleteries ; ils recherchent surtout le castor et la loutre de mer ; ils font aussi des cargaisons de peaux d'une qualité inférieure, mais je n'ai jamais ouï dire qu'ils y mettent beaucoup de prix. Je ne songeai pas à leur demander depuis quelle époque ils ont des établissemens à Ounalachka et sur les îles voisines ; mais à juger de l'assujettissement extrême auquel sont réduits les naturels du pays, la date doit en être récente (1). Ces marchands de pelleteries sont relevés de temps en temps par d'autres. Ceux que nous vîmes étaient arrivés d'Okhotsk en 1776 ; ils devaient s'en retourner en 1781, en sorte que leur séjour dans cette contrée sera au moins de cinq ans.

Les naturels du pays m'ont paru les gens les plus paisibles ou les moins malfaisans que j'aie jamais rencontrés. Leur honnêteté pourrait servir de modèle aux nations les plus civilisées de la terre ; mais, d'après ce que j'ai remarqué parmi leurs voisins avec lesquels les Russes n'ont point de liaison, je doute que ce soit une suite de leurs dispositions naturelles, et je pense qu'il faut l'attribuer à leur esclavage. En effet, si quelques-uns de nos messieurs entendirent bien ce qu'on leur raconta, le cabinet

(1) Les Russes ont commencé en 1762 à fréquenter Ounalachka. *Voyez* les *Découvertes des Russes*, par Coxe, Ch. VIII, page 80 de l'original.

de Saint-Pétersbourg a été obligé d'employer la rigueur (1) pour établir le bon ordre parmi les insulaires. Si on les a traités d'abord avec sévérité, on peut dire du moins que ces violences ont produit les effets les plus heureux, et qu'à présent il règne beaucoup d'harmonie entre les deux peuplades. Les naturels ont leurs chefs particuliers sur toutes les îles, et ils semblent jouir sans trouble des biens et de la liberté qu'on leur laisse. Nous n'avons pu découvrir s'ils sont tributaires des Russes; il y a lieu de penser qu'ils payent des tributs.

« Cette peuplade est d'une petite taille, mais elle a de l'embonpoint et de belles proportions, le cou un peu court, le visage joufflu et basané, les yeux noirs, de longs cheveux lisses et noirs, que les hommes laissent flotter par-derrière, et qu'ils coupent sur le devant, mais que les femmes relèvent en touffes. Les hommes ont la barbe peu fournie.

« J'ai déjà eu occasion de parler de l'habillement de ce peuple. La forme est la même pour les deux sexes, mais la matière première en est différente : des peaux de phoque composent la veste longue des femmes; celle des hommes est de peaux d'oiseaux : l'une et l'autre descendent par-delà le genou. Dessus cette première veste, les hommes en

---

(1) L'auteur cité dans la note précédente donne quelques détails sur les hostilités qui ont eu lieu entre les Russes et les naturels du pays.

mettent une seconde de boyaux, qui est impénétrable à la pluie, et qui a un capuchon dont ils se couvrent la tête : quelques-uns portent des bottes, et ils ont tous une espèce de bonnet ovale, avec une pointe sur le devant. Ces bonnets sont de bois, et peints en vert ou d'autres couleurs ; la partie supérieure de la coiffe est garnie de longues soies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre ; l'on voit au front une ou deux figures d'os.

« Ils ne se peignent point le corps, mais les femmes se tatouent légèrement le visage : les deux sexes se percent la lèvre inférieure, et placent des os dans les trous : au reste, il est aussi peu commun de voir à Ounalachka un homme avec cet ornement que de rencontrer une femme qui ne l'ait pas ; quelques-uns portent des grains de verre à la lèvre supérieure, au-dessous des narines ; ils ont tous des pendans d'oreilles.

« Ils se nourrissent de poissons, d'animaux de mer, d'oiseaux, de racines, de baies, et même de goëmon. Ils sèchent pendant l'été une quantité considérable de poissons, qu'ils renferment dans de petites cabanes, et dont ils font des provisions pour l'hiver. Il est probable qu'ils conservent aussi des racines et des baies pour cette saison où les vivres ne sont pas communs. Ce qu'ils mangent est presque toujours cru ; ils font bouillir et ils grillent quelquefois leurs alimens ; mais je n'ai pas vu

qu'ils les apprêtent d'une autre manière : il est vraisemblable qu'ils ont appris des Russes la première de ces méthodes. Quelques-uns possèdent de petits chaudrons de cuivre ; ceux qui n'en ont pas se servent d'une pierre plate, garnie sur les bords d'une argile qui lui donne la forme d'un vase.

« J'assistai un jour au dîner du chef d'Ounalachka ; on ne lui servit que la tête crue d'un grand fletan qu'on venait de prendre. Avant de lui offrir les morceaux, deux de ses domestiques mangèrent les ouïes, sans autre préparation que d'en exprimer les glaires : l'un d'eux coupa ensuite la tête du poisson, et la porta sur le rivage de la mer ; quand il l'eut lavée, il la rapporta, et il s'assit aux pieds de son maître : il avait eu soin de cueillir des herbes qui tinrent lieu de plat, et qu'il répandit devant le chef ; il découpa alors des tranches le long des joues, et il les mit à la portée du chef, qui les avala avec autant de plaisir que nous mangeons des huîtres. Dès que le chef eut fini son dîner, les restes de la tête furent dépecés et donnés aux gens de sa suite, qui arrachèrent avec les dents ce qui était bon à manger, et qui en rongèrent les arêtes.

« Ces insulaires ne se peignant point le corps, ne sont pas aussi sales que les sauvages qui s'enduisent de peintures ; mais on voit autant d'ordures et de poux dans leurs cabanes. Pour construire leurs habitations, ils creusent en terre un trou

oblong qui a rarement plus de cinquante pieds de long et vingt de large, et dont, en général, les dimensions sont moindres. Ils forment sur cette excavation un toit avec les troncs ou les branches d'arbres que la mer jette sur la côte; le toit est revêtu d'herbes, et ensuite de terre, en sorte qu'il ressemble en dehors à un tas de fumier; le milieu offre, vers chacune des extrémités, une ouverture carrée, par où entre le jour : l'une des ouvertures n'a pas d'autre destination; mais la seconde sert d'entrée et de sortie; et on trouve au-dessous une échelle ou plutôt un poteau garni de marches entaillées. Quelques-unes des cabanes offrent, rarement à la vérité, une seconde entrée au niveau du sol. Les familles (car il y en a plusieurs de logées ensemble) ont leurs appartemens séparés autour des côtés et des extrémités de l'habitation; elles y couchent et elles y travaillent, non sur des bancs, mais dans une espèce de fossé qui entoure le bord intérieur de la maison, et qui est couvert de nattes. Cette partie de la cabane est assez propre; mais je suis loin de pouvoir dire la même chose du milieu, qui est commun à toutes les familles; car, quoiqu'il soit revêtu d'une herbe sèche, c'est le réceptacle des ordures de toutes sortes, et on y voit le baquet à uriner, dont la puanteur n'est pas détruite par les peaux crues, ou plutôt par le cuir dont il se trouve rempli presque continuellement. Ils placent leurs richesses, c'est-à-dire leurs ha-

bits, leurs nattes et leurs peaux, autour du fossé.

« Des jattes, des cuillers, des seaux, des pots à boire, des paniers, des nattes, et quelquefois un chaudron ou un vase, composent tous leurs ustensiles de ménage. Ces meubles sont proprement faits et d'une belle forme; cependant nous ne leur avons vu d'autres outils que le couteau et la hache; leur hache est un petit morceau de fer plat, adapté à un manche de bois crochu. Nous n'avons pas remarqué d'autres instrumens de fer. Quoique les Russes soient établis ici, les naturels du pays possèdent une quantité de ce métal moindre que celle dont nos regards avaient été frappés chez les tribus du continent d'Amérique, qui n'avaient jamais vu les Russes, et qui peut-être n'avaient pas eu de communication avec eux. Il est vraisemblable qu'ils donnent aux Russes tout leur superflu pour des grains de verroterie et du tabac en poudre ou à fumer. Tous, à très-peu d'exceptions près, fument, mâchent et prennent du tabac; et ce luxe me fait craindre qu'ils ne demeurent toujours pauvres.

« Ils ne semblaient pas désirer une quantité plus considérable de fer, et ils ne nous demandèrent que des aiguilles, car les leurs sont faites avec des arêtes. Au reste, avec leurs aiguilles grossières, ils cousent les bordages de leurs pirogues, ils font leurs vêtemens et des broderies très-curieuses; ils emploient, au lieu de fil, des nerfs qu'ils découpent de la grosseur convenable. Les femmes sont

chargées de toutes les opérations de la couture; elles sont les tailleurs, les cordonniers, les constructeurs et les couvreurs des canots du pays : selon toute apparence, les hommes travaillent la charpente sur laquelle on pose les peaux qui bordent les embarcations. Ils fabriquent avec de l'herbe des paniers très-solides : la finesse et l'élégance de la plupart de leurs ouvrages annoncent un esprit inventif, et que la peine ne rebute pas.

« Je n'ai jamais aperçu d'âtre ou de foyer dans leurs cabanes; elles sont éclairées et échauffées par des lampes qui sont très-simples, et qui cependant remplissent très-bien l'objet auquel on les destine; c'est tout uniment une pierre plate creusée dans l'un des côtés; ils mettent dans la partie creuse de l'huile mêlée à de l'herbe séchée, qui tient lieu de mèche. Les hommes et les femmes se chauffent souvent sur une de ces lampes; ils les placent alors entre leurs jambes, sous leurs vêtemens, et ils les y tiennent quelques minutes.

« Ils produisent du feu par collision et par frottement : quand ils veulent employer la première de ces deux méthodes, ils frappent l'une contre l'autre deux pierres, l'une desquelles a été bien enduite de soufre : s'ils veulent mettre en usage le second expédient, ils se servent de deux morceaux de bois : l'un est un bâton d'environ dix-huit pouces de longueur, et l'autre un reste de planche; l'extrémité du bâton est pointue, et,

après l'avoir appuyé fortement sur la planche, ils le tournent avec agilité, comme on tourne une vrille, et au bout de quelques minutes ils produisent du feu. Cette méthode est usitée dans un grand nombre de pays; on la trouve au Kamtchatka, au Groenland, au Brésil, à Taïti, à la Nouvelle-Hollande, et vraisemblablement ailleurs. Des savans et des littérateurs ingénieux ont voulu en conclure que les peuplades parmi lesquelles on la voit établie sont de la même race; mais des rapports que le hasard a fait naître, et qui reposent sur un petit nombre de points, n'autorisent pas une pareille conclusion; et les différences qu'on observe dans les mœurs ou les coutumes de deux peuplades, ne suffisent pas pour prouver qu'elles tirent leur origine d'une source différente. Indépendamment de l'exemple que je viens de citer, il me serait facile d'en alléguer beaucoup d'autres à l'appui de cette opinion.

« Nous n'avons rien vu parmi les naturels d'Ounalachka qui ressemble à une arme offensive ou à une arme défensive : on ne peut croire que les Russes les aient trouvés dans cet état; on imaginera plutôt qu'ils les ont désarmés. Des vues politiques peuvent aussi avoir engagé la cour de Russie à leur interdire les grandes pirogues; car il est difficile de penser qu'ils n'en avaient pas autrefois de pareilles à celles que nous avons trouvées chez tous leurs voisins; cependant nous n'en avons aperçu de cette

espèce qu'une ou deux qui appartenaient aux Russes. Nous n'avons pas rencontré sur le continent d'Amérique des canots aussi petits que ceux dont se servent ces insulaires ; ils étaient néanmoins construits de la même manière, ou bien leur construction offrait peu de différence ; l'arrière se termine un peu brusquement ; l'avant est fourchu, et la pointe supérieure de la fourche se projette en dehors de la pointe inférieure, laquelle est de niveau avec la surface de la mer. Il est difficile de concevoir pourquoi ils ont adopté cette méthode ; car la fourche est sujette à saisir tout ce qu'elle trouve sur son chemin. Pour remédier à cet inconvénient, ils placent un petit bâton d'une pointe à l'autre. Leurs canots ont d'ailleurs la forme de ceux des Groenlandais et des Esquimaux : la charpente est composée de lattes très-minces, recouvertes de peaux de phoque : ils ont environ douze pieds de long, un pied et un pied et demi de large au milieu, et douze ou quatorze pouces de profondeur : ils peuvent au besoin porter deux hommes, dont le premier est étendu de toute sa longueur dans l'embarcation, et dont le second occupe le siége ou le trou rond percé à peu près au milieu. Ce trou est bordé en dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie ou s'ouvre comme une bourse, et qui a des cordons de cuir dans la partie supérieure. L'insulaire, assis dans le trou, serre le sac autour de son

corps, et il ramène sur ses épaules l'extrémité du cordon, afin de le tenir en place : les manches de sa veste serrent son poignet; ce vêtement lui étant juste à son cou, et le capuchon étant relevé pardessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guère lui mouiller le corps ou entrer dans le canot : il a de plus un morceau d'éponge pour essuyer celle qui pourrait s'introduire : il se sert d'une pagaie à double pale; il la tient par le milieu avec les deux mains, et il frappe l'eau d'un mouvement vif et régulier, d'abord d'un côté, et ensuite de l'autre; il donne ainsi une vitesse considérable au canot, et il suit une ligne droite. Lorsque nous partîmes d'Egoukhchak pour aller à Samganoudha, deux ou trois pirogues marchèrent aussi vite que nous, quoique nous fissions trois milles par heure.

« Leur attirail de pêche et de chasse est toujours dans leurs pirogues sous des bandes de cuir disposées exprès. Leurs instrumens sont tous de bois et d'os, et bien faits; ils ressemblent beaucoup à ceux qu'emploient les Groenlandais, et que Crantz a décrits; ils n'en diffèrent que par les pointes : la pointe de quelques-uns de leurs dards n'a pas plus d'un pouce de longueur, et Crantz dit que celle des dards des Groenlandais a un pied et demi. Les dards et quelques instrumens d'Ounalachka sont très-curieux. Ce peuple harponne le poisson avec une grande adresse à la mer ou dans les rivières;

il se sert aussi d'hameçons et de lignes, de filets et de nasses : ses hameçons sont d'os, et ses lignes de nerfs.

« On rencontre ici les poissons communs dans les autres mers du nord, tels que la baleine, le dauphin, le marsoin, l'espadon, le fletan, la morue, le saumon, la truite, la sole, des poissons plats, et plusieurs autres espèces de petits poissons; il y en a peut-être beaucoup d'autres que nous n'eûmes pas occasion d'apercevoir. Le fletan et le saumon paraissent être les plus abondans; ils fournissent principalement à la subsistance des naturels; du moins, si j'en excepte quelques morues, ce furent les seuls que nous remarquâmes en réserve pour l'hiver. Au nord du 60e degré, la mer offre peu de petits poissons; mais à cette hauteur, les baleines deviennent plus nombreuses.

« Les phoques et tous les animaux de cette famille ne sont pas en aussi grand nombre ici que dans la plupart des autres mers. On ne doit pas s'en étonner, puisque presque toutes les parties de la côte du continent, ou des diverses îles situées dans l'intervalle qui sépare Ounalachka de l'Amérique sont habitées, et que chacun des peuples les chasse pour s'en nourrir ou en tirer ses vêtemens. Au reste, on trouve une quantité prodigieuse de morses autour de la glace. Nous aperçûmes quelquefois un cétacé qui avait la tête semblable à celle du dauphin, et qui soufflait comme les baleines;

il était blanc, tacheté de brun, et plus grand que le phoque : c'était vraisemblablement la vache de mer ou le manati.

« Je crois pouvoir assurer que les oiseaux marins et aquatiques ne sont ni aussi nombreux ni aussi variés que dans les parties septentrionales de notre mer Atlantique ; il y en a cependant quelques-uns que je ne me souviens pas d'avoir vus ailleurs.

« Nos courses et nos observations ne s'étant pas étendues au-delà du bord de la mer, le lecteur ne doit pas espérer que je lui donnerai de grands détails sur les animaux ou les végétaux du pays. Si j'en excepte les cousins, les insectes sont peu nombreux. Je n'ai point vu de reptiles, si ce n'est des lézards. On ne rencontre des daims ni à Ounalachka, ni sur aucune des autres îles. Les insulaires n'ont pas d'animaux domestiques, pas même des chiens. Les renards et les belettes furent les seuls quadrupèdes qui frappèrent nos regards ; mais les naturels nous dirent qu'on y trouve aussi des lièvres et des marmottes. Il en résulte que la mer et les rivières fournissent la plupart des subsistances. Les naturels doivent aussi à la mer tous les bois qu'ils emploient dans leurs constructions, car il n'en croît pas un brin sur aucune des îles non plus que sur la côte d'Amérique adjacente.

« Les savans disent que les graines des plantes sont portées de différentes manières d'une partie

du monde à l'autre, qu'elles arrivent même sur les îles situées au milieu des mers les plus considérables et fort éloignées de toutes les terres : pourquoi donc ne trouve-t-on point d'arbres sur cette partie du continent de l'Amérique, non plus que sur aucune des îles qui en sont voisines ? Ces contrées sont certainement aussi propres à recevoir des graines par les divers moyens dont j'ai entendu parler, qu'aucune des côtes qu'on voit abonder en forêts. La nature n'aurait-elle pas refusé à certaines espèces de terrains la puissance de produire des arbres sans le secours de l'art ? Quant aux bois qui flottent sur les côtes de ces îles, je suis convaincu qu'ils viennent d'Amérique ; car si on n'en aperçoit pas sur les côtes du Nouveau-Monde les plus voisines, l'intérieur du pays peut en produire assez pour que les torrens au printemps renversent des portions de forêts, et en amènent les débris à la mer : d'ailleurs il en arrive peut-être des côtes boisées, quoiqu'elles soient situées à une plus grande distance.

« Ounalachka offre une grande variété de plantes ; la plupart étaient en fleur à la fin de juin. On y trouve plusieurs de celles qui croissent en Europe et en d'autres parties de l'Amérique, et particulièrement à Terre-Neuve ; on en voit d'autres qu'on rencontre au Kamtchatka, et que mangent les naturels des deux pays, par exemple la sarane : elle ne semble pas être fort abondante, car nous ne

pûmes nous procurer que celle dont Ismyloff nous fit présent.

« Les indigènes mangent quelques autres racines sauvages; par exemple, la tige d'une plante qui ressemble à l'angélique : ils mangent aussi des baies de plusieurs espèces, telles que les mûres de ronces, les baies de myrtil, de camarigne, etc. Le capitaine Clerke essaya d'en conserver quelques-unes qui ressemblaient à des prunes sauvages; mais elles fermentèrent et elles devinrent aussi fortes que si on les avait laissé tremper dans de la liqueur.

« Nous découvrîmes quelques autres plantes qui pourraient devenir utiles; mais ni les Russes ni les naturels du pays n'en font usage : tels sont le pourpier sauvage, une espèce de pois, une espèce de cochléaria, du cresson, etc. Chacune de ces plantes nous parut fort bonne à la soupe et en salade. Les terrains bas et les vallées offrent une quantité considérable d'herbe qui devient très-épaisse et fort haute. Je crois que le bétail subsisterait toute l'année à Ounalachka, sans qu'on fût contraint de l'enfermer dans des étables; je pense qu'il croîtrait du grain, des racines et des végétaux en bien des cantons : mais les négocians russes et les insulaires semblent se contenter, pour le présent, des productions spontanées de la nature.

« Les habitans d'Ounalachka avaient du soufre natif; mais je n'ai pas eu occasion d'apprendre d'où

il venait. Nous découvrîmes aussi de l'ocre, une pierre qui donne une couleur violette, et une autre qui produit un très-bon vert. Je ne sais si cette dernière est connue : dans son état naturel elle est d'un gris verdâtre, grossière et pesante : l'huile la dissout aisément ; mais lorsqu'on la met dans l'eau, elle perd toutes ses propriétés. Elle me parut rare ; on nous dit qu'elle est plus abondante à l'île d'Ounémak. Quant aux pierres qui environnent la côte et les collines, je n'en remarquai point de nouvelles.

« Les naturels d'Ounalachka enterrent leurs morts au sommet des collines, et ils élèvent un petit tertre sur leur tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'île avec un indigène, qui m'accompagnait ; il me montra plusieurs de ces cimetières. Il y en avait un au bout du chemin qui mène du havre au village ; il offrait un tas de pierres, auquel chaque passant ne manquait pas d'en ajouter une. J'aperçus d'ailleurs plusieurs tertres de pierres qui n'étaient pas un ouvrage de la nature ; quelques-uns me parurent fort anciens. Je ne sais quelle idée ils se forment de la divinité et de l'état des âmes après la mort ; j'ignore aussi quels sont leurs amusemens : je n'ai rien observé qui pût m'instruire sur ces deux points.

« Ils sont entre eux très-gais, très-affectueux, et se sont toujours conduits envers nous avec beaucoup de civilité. Les Russes nous apprirent qu'ils

n'avaient jamais eu de liaison avec les femmes du pays, parce qu'elles ne sont pas chrétiennes. Nos gens ne furent pas si scrupuleux, et quelques-uns d'eux eurent lieu de se repentir de les avoir trouvées si faciles. Il me semble que ces insulaires ne poussent pas leur carrière très-loin : je n'ai point rencontré d'homme ou de femme dont la figure annonçât plus de soixante ans; très-peu paraissaient en avoir plus de cinquante. La vie pénible qu'ils mènent abrége vraisemblablement leurs jours.

« Depuis l'époque de notre arrivée à la baie du Prince Guillaume, j'ai souvent eu occasion de dire combien les naturels de cette partie nord-ouest de l'Amérique ressemblent aux Groenlandais et aux Esquimaux, par la figure, les vêtemens, les armes, les pirogues et autres particularités semblables. Cependant je fus beaucoup moins frappé de ces rapports que de l'analogie entre les dialectes des Groenlandais et des Esquimaux, et ceux des habitans de la rade de Norton et d'Ounalachka. On observera toutefois, relativement aux mots que nous recueillîmes à la partie occidentale du Nouveau-Monde, qu'on ne doit pas trop compter sur leur exactitude; car, après la mort de M. Anderson, peu de personnes à bord s'occupèrent de cette matière, et je me suis aperçu souvent que les mêmes termes écrits par deux ou trois de nos messieurs, d'après la prononciation du même insulaire, différaient beaucoup lorsqu'on les comparait. Au reste, l'analogie

était encore assez grande pour m'autoriser à dire que tous ces peuples sont de la même race : s'il en est ainsi, il existe au nord, selon toute apparence, une communication quelconque entre la partie occidentale de l'Amérique et la partie orientale ; communication cependant qui peut être fermée aux vaisseaux par les glaces ou par d'autres obstacles : telle fut du moins mon opinion durant mon séjour à Ounalachka. »

Le capitaine Cook appareilla d'Ounalachka le 26 octobre; il arriva le 26 novembre sur les côtes d'une île qui fait partie des îles Sandwich, et ne tarda pas à se convaincre qu'il avait reconnu imparfaitement cet archipel.

« Ceux des habitans qui vinrent nous voir, dit-il, étaient instruits de notre première relâche : malheureusement j'en eus une preuve trop certaine; car ils étaient déjà infectés d'une funeste maladie : je ne pouvais expliquer ce fait que par leurs communications avec les îles voisines depuis notre départ. »

Cook ne put mouiller que le 17 janvier 1779 à Oouaïhy (1), dans la baie de Karakakoua. Les vents contraires l'avaient retenu long-temps sur la côte : il serait bien à désirer qu'il n'eût pas lutté contre

(1) Les Anglais écrivent ce nom *Owhyhee*. Cette orthographe fautive est celle que l'on emploie dans toutes les cartes.

les obstacles avec tant de constance, car c'est à Oouaïhy qu'il a trouvé la mort.

« Les vaisseaux, dit le capitaine Cook (dont il faut conserver les dernières paroles), étaient remplis de naturels; nous fûmes entourés d'une multitude de pirogues. Je n'avais jamais vu dans le cours de mes voyages une foule si nombreuse rassemblée au même endroit; car indépendamment de ceux qui arrivèrent en canots, le rivage de la baie était couvert de spectateurs; d'autres nageaient autour de nous en troupes de plusieurs centaines; on les eût pris pour des bancs de poissons. La singularité de cette scène nous frappa beaucoup; peu de personnes à bord regrettèrent que j'eusse échoué dans mes tentatives pour trouver un passage au nord; car si elles avaient réussi, nous n'aurions pas eu occasion de relâcher une seconde fois aux îles Sandwich, et d'enrichir notre voyage d'une découverte qui, à bien des égards, paraît devoir être la plus importante que les Européens aient faite jusqu'à présent dans la vaste étendue du grand Océan. »

Le Journal du capitaine Cook finit ici. C'est le capitaine King qui a écrit la suite du Voyage.

FIN DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CINQUIÈME PARTIE. — VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

Suite du troisième Voyage du capitaine Cook.

FIN DE LA TABLE.